

Rspn 9262 /

SECONDE PARTIE

DES MVSSES
FRANCOISES
R'ALLIEES DE
diuerses parts.

A

MADemoiselle de Gvise,



A PARIS,

Chez MATTHIEV GVILLEMOT, au
Palais, en la Gallerie des Prisonniers,

1600.

Avec Privilege du Roy.

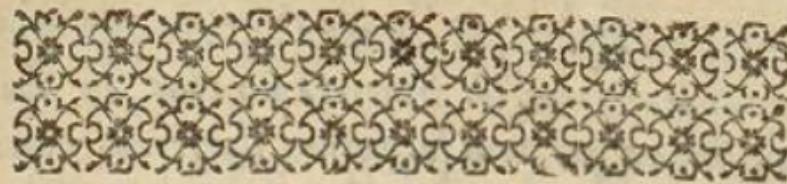
*EXTRAIT DU PRIVILEGE
du Roy.*

P'A gracie & priuilege du Roy il est permis à Matthieu Guillemot marchand Libraire demeurant à Paris,d'Imprimer,ou faire Imprimer & exposer en vente,vn liure intitulé,*la Seconde partie des Muses Françoisés,r'alliees de diuerses pars avec la suite,*& sont faites deffenses à tous Libraires,Imprimeurs & autres,de quelque estat & condition qu'ils soient, d'Imprimer,ou faire Imprimer,vendre ny distribuer ledict liure d'autre impression que de ceux dadit Guillemot,& ce iusques au temps & terme de six ans finis & accôplis,sur peine de confiscation desdicts Liures par eux Imprimez ou vendus , & de deux cens escus d'amande,applicable moi-
tié à nous,& l'autre moi-
tié audit exposant.

Voulons en outre que mettant en brief au cō-
mencement ou à la fin desdits liures l'extrait dudit priuilege ,il soit tenu pour signifié & venu à la cognoissance de tous,comme plus amplement est declaré audit priuilege ,donné à Paris le vingt & troisme iour de Septembre,mil cinq cens quatre vingts dixneuf.

Par le Roy en son Conseil.

De Vabres.



A
T R E S - I L V S T R E E T
V E R T V E V S E P R I N C E S S E ,
M a d e m o i s e l l e d e G u i s e , L o y s e
d e L o r r a i n e .



À DEMOISELLE

*Ces enfans puisnez des
Muses Françoises, suiuās
les erres de leurs ainsnez
qui recercherent la tutelle
d'un grand Prince,
se viennent ranger sous
l'aisle de vostre grādeur.*

*Sont des fruits des plus accomplis que nostre siecle ay tproduits en Poësie , dont ie vous effre les premices comme à la Princesse la plus accomplie de ce siecle.Ils n'ont point voulu paroistre à la veue du public qu'ils n'eussent paru à la vostre:
car ils desirrent que vostre bel esprit soit iuge de leur valeur devant que de tomber sous le iuge-*

à ij

ment des esprits du commun. L'honneur que
vous leur ferez les honorera partout, & dit
mesme œil que vous les verrez ils seront vus
en toute compagnie. Faites donc ie vous prie
que vostre favorable accueil leur y donne une
favorable entree en Cour, & m'ayant ainsi fait
reconnostre que mon offrande vous aura esté
agréable, ie m'efforceray d'en apprendre avec le
temps au pied de vos illustres vertus quelque
autre plus digne de vos merites, pour vous tes-
moigner combien ie souhaitte estre reconnu,

MADMOISELLE

Vostre tres-humble & tres-
affectionné serviteur.

M. G.

LES MVSSES
FRANCOISES.

RALLIEES DE DIVER-
ses parts.

SECONDE PARTIE.

AV TRES-CHRESTIEN
HENRI ROY DE FRANCE
& de Nauarre , pour ses Estren-
nes de l'an , M. D. XCIX.



L v s prompt que les filles des ondes
Grosses des fouldres bluettans
Qui brauent les roches immondes ,
De mille traictz proiüettans :
 I e veux descocher mes tempestes
Dessus la longue infinité
Des siecles monstres à cent testes ,

Et vainqueur gramer tes conquestes
Sur le front de l'Eternité.

A

Mais pendant que i'ensle mes veines
Sur le clairon audacieux,
Grand Prince, estrenne ces estrennes
Des douces faueurs de tes yeux.

Iadis apres tant de tonnerres
Dont les titans furent couverts
Branflans les monts dards de leurs guerres
Le Roy du Ciel dompteur des terres
Fut bien dompté par les beaux vers.

Vous Roy qui ombragez les nues
De cent Palais affreux de tours,
Demembrant les roches cornues
Antique repaire des Ours:

Estonné en vain de merueilles
Les mortels rauis par tes yeux,
Puis que ces masses nompareilles
Doijent vn iour estre parcilles
Aux noirs tombeaux de voz ayeulx.

Et vous-mesmes dont les Coronnes
Font hommage aux braues Lauriers
Que voz inuincibles Bellonnes
Arrachent du front des guerriers.

Brosseriez en vain les campagnes
Courant à force le venom,
Si les belles vierges compagnes
N'enfantoient dessus leurs montagnes
L'eternité de vostre nom.

Combien de fois, Prince indomptable,
T'ai-je vu parmi les hazars
Comme tempeste espouventable
Rauageant la moisson de Mars.

F R A N Ç O I S E S .

Ta voix enfantoit le tonnerre,
L'esclair s'allumoit dans tes yeux,
Ta dextre , foudre de la guerre,
Tournoiant dépeuploit la terre,
Pour peupler l'Enfer & les Cieux.

La peur , l'ardeur , l'effroi des armes
Suinoit ton cours en toutes parts,
Fleuves de sang , monts de gens d'armes
Te faisoient fossez & rempars.

Les morts à mille fronts hideuses
Haussoient leurs rouges gonfanons ,
Et cent mille voix langoureuses
Battans le sein des roches creuses
Combat oient les tons des canons.

Par tout vne nüe guerriere
De boulets sifflans enfumez
Parmy les flots de la poussiere
Courroit les guerriers allumez .

Casques faussez , lances rompus ,
Estocs brisés , harnois espars ,
Bras abbatus , testes fendues ,
Les troupes gisans estendues ,
Semoient d'horreurs le champ de Mars.

Là le cheual à la renuerse
Froisse son eigneur renuerse
Ici vn mesme estoc trauerise
L'ami dessus l'autre percé .

Là gisent deuz ennemis blesmes
Le vaincu dessous le vainqueur ,
Le mort sur le vif : Henri mesmes
En sortant de fureurs extreßines

Gift sous la pitié de son cœur.

*En quoi? ne t'ai-je pas veu, Sire,
Comme un mont qui soutient les Cieux,
Soutenir tout seul ton Empire,
Monstre des hommes & des Dieux*

*Quand la victoire chancelante
Et d'un & de l'autre costé
Te monstroit sa face insolente,
Et puis d'une main violente
T'arrachoit l'espoir du costé:*

*Alors tes fureurs vagabondes
Plus fieres aux aduersitez
Que l'esprit des eaux profondes
Lors qu'il renuerse les Citez*

*Vomisoient parmi les gens d'armes
Tant de millions de vertus,
Que Mars mesme iettant ses armes
T'aduoia le Dieu des allarmes,
Se faunant entre les battus.*

*Roi, toutes ces Palmes fameuses,
Etonnement de l'Univers,
Perissent sans le soing des Muses,
Mais, Muses, reprenez vos vers.*

*A genoux, filles de Memoire,
Offrez mes chants & mes souhaits,
Tandis que la belle victoire
Attelera son char d'yuoire
Pour venir offrir ses effects.*

*Puisse le grand Aigle à deux testes
Se brancher dessus ton escu,
Puis hautain porter tes tempestes*

A l'assault du Leuant vaincu.

*Puisses-tu courber sous ta lance
Le More prompt, l'Inde aux yeuxverts,
L'Aquilon braue d'arrogance,
Bref, puisses-tu borner ta France
Des quatre coins de l'Uniuers.*

*Puisses-tu voir tes fils les Princes
Grands en force & en loiaute
Soutenir le faix des Prouinces
Arcs-boutans de ta Roianté:
Puis moderant la terre & l'onde
Dessous les reines de tes Lois
Puisses-tu triomphant du monde
Luire sur ta Seine profonde
Soleil immortel des François.*

*Astre des trois fleurs genereuses,
Tresgrand de nom, plus grand de faictz,
Dore les souhaits de mes Muses
Des doux raions de ses effecls.
Ainsi le bel Astre des Dames,
Eternel miracle de l'œil
Comme la vertu l'est des ames,
Accompagne sans fin tes flammes
Ores Phenix, ores Soleil.*

A. DE VERMAUD.

A 15



STANCES SVR LA PRINSE D'AMIENS.

 I iamais quelque Prince habitant ici bas
Merita que son peuple adorast sa vail-
lance,

C'est ce Roi si fameux & si craint aux
ombas,

Que les Cieux ont donné pour Monarque à la France.

Nul ne peut sans merueille entendre avec quel heur
De ses subiecls captifs la chaisne il a coupée,
Et par combien d'effects de prudente valeur
ses mains ont obligé son sceptre à son espée.

Voiez de quel courage & combien vaillamment
Il a repris par force & remis en franchise
Ceste illustre Cité, de somme l'ornement,
Que le fier Espagnol nous rauit par surprise.

Ce cruel ennemi remplissant tout d'effroi
La vola de noz mains en Corsaire homicide;
Mais ce Prince invaincu l'a reconquise en Roi,
Contre vn nouveau Cacus estant vn autre Alcide.

Ausſi d'vn tel effect cueille-il vn honneur,
De qui la renommée est ſi loing eſtendue,
Qu'il vault mieux pour ſa gloire & pour noſtre bō-heur,
L'auoir reprise ainsi, que non iamais perduë.

Maintenant elle eſt ſienne, & les ſiecles futurs
T verront deſormais fleurir ſon Diadesme,

Ceste heureuse victoire ayant repris ses murs
Dessus ses ennemis & dessus elle mesme.

Hà Dieu! que de perils l'ont menacé de mort
Durant les tristes mois que ces armes l'ont ceinte,
Et que ceste valeur, qui contre tout effort
Nous remplissoit d'espoir, nous a causé de crainte.

Qu'on nous a vnu souuent pallir au moindre bruit,
Qui d'un combat passé nous dépeignoit l'image,
Sçachant bien qu'és hazards où l'honneur le conduit,
Il n'a point d'ennemi plus grand que son courage.

Tantost ce rouge Prince estoit noz esprits
Du superbe appareil de sa puissante armée,
Tantost vne sortie, où les nostres surpris
Eussent perdu sans lui la Palme accoustumée.

Nous sçauions qu'à toute heure au danger d'un meschier
Vaillant dans la trenchée il souffroit mainte alarme,
Et que ce qu'il demande en grand & sage chef,
Lui-mesme il l'execute en valeureux gend'arme.

Nous craignions vne mine, image des Enfers,
Nous craignions le canon, qui les villes renverse;
Bref, autant que de Mars les hazards sont diuers,
Autant de nostre peur la face estoit diuerte.

Mais nous n'en sentons plus noz cœurs espoiuantez,
Ces fraieurs maintenant sont en nous estouffées,
Et ces diuers mal-heurs par son bras surmontez
Ne lui sont plus perils; mais glorieux trophées.

Princesse, à qui le Ciel a permis de tourner
Dans le flanc d'où nasquit le patron des grands Princes,
Esprit qui vous verriez mille fois coronner,
Si les seules vertus posseadoient les Prouinces.

Combien affligez-vous vostre cœur genereuse

Lors qu'à tant de hazards il s'exposeit en proye,
Vous qui de ses succez heureux ou mal-heureux
Ne vous reseruez rien que le ducil ou la joye,

Iettiez l'œil de l'esprit sur ses tristes obiects,
Vous rendit de douleur la poitrine entamee,
Et ce qui nous touchoit comme simples subie Els,
Vous touchoit comme ſœur aimante & bien-aimee.

C'est pourquoi maintenant qu'il retourne vainqueur,
La joie & le plaisir qui vox larmes effuie,
D'autant plus doucement rid dedans vostre cœur,
Que le beau temps est douce après la longue pluie.

Et bien en deuz-vous ressentir viuement
La fortune & le ſort favorable ou contraire,
Quand meſme comme nous vous l'iriez ſeullement
Reuerant comme Roi, non aimant comme frere.

Car c'est ce vaillant Prince aux mal-heurs ſi confiant,
Que pour nostre ſaint les Aſtres ont fait naître,
Et qu'on void teſmoigner de n'aspirer pas tant
A ſe rendre obeſi, qu'à meriter de l'eftre.

Quelle ſienne victoire, où qu'on iette les yeux,
N'eſt point de ſa clemence vn rare teſmoignage?
En quel esprit de Roi veirent onques les Cieux
Loger tant de douceur avec tant de courage?

Il s'expose ſans crainte à la grefe de Mars,
Où le plus affeuré de peur deuindroit bleſme,
Et droit-on qu'il peut au milieu des hazard
Porter vn corps d'emprunt, & non pas le ſien meſme.

Puis ſentant de Lauriers ſa teste coronner,
Son esprit ſe defarme, & ſembla que la gloire
De pouuoir, magnanime, aux vaincus pardonner.
Ce ſoit l'unique bien qu'il cerche en ſa victoire.

Ainsi de la vengeance esloignant son desir,
Sans qu'aucuns accidens la Clemence en estrangent,
Son cœur en pardonnant sent le mesme plaisir
Que les plus indignez sentent quand ils se vengent.

O France, recognoisi que lui seul des humains
Est ton fatal Ancyle en ce temps lamentable,
Et qu'afin de tromper les parricides mains,
Nul Mamure ici bas n'a rien faict de semblable.

Charge pour lui le Ciel d'oraisons & de vœux,
Puis qu'avec le devoir le besoin t'y conuie,
Les Dieux ayans conioiné d'indivisibles nœuds
Ta gloire à sa valeur, & ta paix à sa vie.

Quant à moi que la Muse a rangé sous les loix
D'un art de ses destins estre obscur interprète,
Ne pouvant de ses grands & glorieux exploits
Estre le couteau, i'en serai la trompette.

STANCES AV ROY,

POVR LA PAIX.



N fin ce bras fatal, qui si souuent cultive
Le Lis, la fleur des Rois, & la Roine des
fleurs,
Dedans le champ de Mars a faict meurir
l'Olive,

Arrosant l'Olivier & de sang & de pleurs.

Toi par qui de l'Estat les tempestes sont calmes,
Et le Demon François des autres est vainqueur,
Qui de toutes les mains as faict tomber les Palmes;
Et dont le seul defaut est d'auoir trop de cœur.

HENRY l'honneur du Ciel, & la peur de la Terre,
 Toute l'Europe attend l'histoire de tes faicts,
 Qui forcerent l'Espagne à receuoir la guerre,
 Et l'ont depuis contraincte à rechercher la Paix.

Hé ! quand porta la France vne main souveraine
 Qui si bien son Espée à son Sceptre accordast ?
 L'Estat ne veid iamais vn Roi si Capitaine,
 L'Armée vn Capitaine estre si bon Soldat.

Il ignore sans plus la peur & la vengeance,
 Bouillant pour attaquer ce qui luy semble fort,
 Et son propre courage est de l'intelligence
 Avec tous les perils qui conspirent sa mort.

Chaud quand il execute & froid quand il propose,
 Son esprit en l'honneur est rual de sa main,
 A qui combatre & vaincre est vne mesme chose,
 Et rien n'est plus diuin que ce vainqueur humain.

Car parmi les dangers instrumens de sa gloire,
 Qu'il sçait en mesme temps receuoir & donner,
 S'il aime les combats pour auoir la victoire,
 Il aime la victoire afin de pardonner.

Ainsi tu repoussois le domeslique orage,
 Prince dont l'impossible a redoublé l'effort,
 Qui te sacrifiant toi-mesme à ton courage
 Semblois estre pour nous amoureux de la mort.

Ores que tes exploits animent les histoires,
 Reluant des ayeux les throsnes abbatus,
 Tu dois bien recueillir le fruit de tes victoires,
 Apres auoir produit celui de tes verius.

Où si pour ta grandeur les destins de l'espée
 Demandent à ta main des miracles nouveaux,
 S'il faut que derechef elle soit occupée

A deserter le monde & peupler les tombeaux:

Au duel general d'une plus sainte guerre

Appelle pour la foi le Turc audacieux,

Si des armes du Ciel on doit gaigner la Terre,

De celles de la Terre on peut gaigner les Cieux.

Il me semble te voir abysses & les murailles,

Ouvrir de son armee & le front & le flanc,

Et faire sur la plaine au milieu des batailles,

Des montaignes de corps & des fleuves de sang-

*Mais premier laisse au Louvre un beau Dauphin
descendre,*

Et pour le faire mieux en ce throsne monter,

Qu'il soit quelque Cesar, ou bien quelque Alexandre,

Qui puisse du seul nom les rebelles dompter.

Puis vers la Monarchie esleuant l'esperance,

Contemple comme tiens tous les Sceptres diuers:

Celui qui d'un Nerac a fait toute la France,

Pourra bien de la France en faire l'Univers.

Mais rendant à tes faicts toute gloire seconde,

Tes conquestes auront en fin ce seul mal-heur,

Que lors que tu feras les murailles au monde,

Ton Empire sera moindre que ta valeur.

Va donc planter la foi dans le champ idolatre,

Arrachant par le fer toute l'impieté,

Le Ciel en est le prix, l'Univers le theatre,

La cause, le devoir, l'honneur, l'éternité.

P. L. S. D. P.

A 73

STANCES POVR LE
ROY A MADAME
la Marquise.



O Y N E de mes pensers, & ma flamme
derniere,
Qui tiendras à jamais mon ame prison-
nire,
Et dans yn si beau feu la verras con-
sumer,

Que cette Ambition ne flatte ton courage
De tenir ici bas vn grand Prince en seruage,
Mais bien le plus content qui jamais puisse aimer.

Ten image touscours dans mon cœur sera peinte
Gardant ce Temple saint pour cette Idole sainte,
D'autre obiect desormais ie ne puis estre atteint:
Ces gages precieux, qui nourrissent mon ame,
Sont miroirs de toi-mesme, où reluirc ma flame,
Quand l'œil qui l'alluma seroit lui-mesme esteint.

Les peuples & les Rois, qui pour la renomme
Des effets de ma gloire en tous endroits servie
Admirent de me voir prisognier de tes yeux,
Eux-mesmes ne verront tes appas sans s'y prendre,
Et sçay bien que des lors s'ils me veulent reprendre
Que ce sera d'auoir entrepris sur les dieux.

Mortels, ouurez voz yeux, ostez-en le mnage,
Le Soleil ne void rien d'égal à ce visage,
Dont il se sent d'envie & de honte toucher;
Et ne pouvant ailleurs faire yne autre carriere,

Il tourne ses cheuaux & son char en arriere,
Et va le plus souuent dans l'onde se cacher.

Astre plein de bon-heur necessaire à nostre age,
La gloire de ton sexe, & le desavantage,
Qui fais noircir les lis de toute autre beauté,
Tu scéais que rien n'auoit mon ame surmontée,
En Amour, comme en Guerre, elle estoit indomptée,
Et tomba du Triomphe en la Captivité.

Quel Myrthe, quels Lauriers respondans à ta gloire
Te peuvent coronner apres ceste victoire,
Qui triomphes d'un Roi, qui du tout est vainqueur?
Il n'est point de Coronne égale à ta Conqueste,
Si tu ne la faisois des cheueux de ta teste,
Dont les chastes liens emprisonnent mon cœur.

STANCES.

VE vous pufie cestrenner ceste nouuelle
année
Vertueuse Princesse? helas! car tout mon
bien

De fortune, de corps, d'esprit, la destinée
Vous l'a du tout acquis, & je ne suis plus mien.

R este le des ver; mais quoi? je peut-il faire
Qu'on ait quelque desir quand on n'est pas à soi:
Or ie suis tout à vous, il est donc nécessaire
Que mon desir captif soit vestre avecques moi.

Puisque ie suis tout vestre, ô seruitude extrême!
Que mesme d'un sonhait ie ne puis ordonner,
Laissez-moi souhaiter en l'honneur de vous-mesme.

Qui pour estrennes n'ai rien plus à vous donner.

*Le vous souhaite donc la douce iouissance
De tout ce que iamais vous avez souhaitte,
Qu'à vostre beau desir ne manque la puissance,
Et le Ciel mesme cede à vostre volonté.*

*Que vous soiez ça bas en beauté la premiere,
Premiere en toute grace, & premiere en sçauoir,
Que seule à la vertu vous seruiez de lumiere,
Et que sans vous cognoistre on ne la puisse voir.*

*Soyent tousiours sous vos pieds les fleurettes escloses,
Le iour de voz beautez rende plus beaux les Cieux,
Vostre bouche sans fin ait du miel & des roses,
Et iamais les Amours ne bougent de voz yeux.*

*Puissiez-vous assembler tant de graces, Madame,
Que vous soiez parfaicté au iugement de tous,
Que ce qu'en diuers lieux peut admirer vne ame
De rare & d'excellent, se trouve tout en vous.*

*Puissiez-vous tout brusler seul feu des belles ames,
Non de ce feu mignard dont ie suis allumé,
C'est pour mon Prince seul l'air de ses saintes flammes,
Pour vous sçauoir aimer, & pour en estre aimé.*

*Que vostre S. Hymen en vostre aage prospere,
Et que du doux lien qui vous estreint tous deux,
Vous le faciez bien tost d'un petit Prince pere,
Heritier des vertus de ses braunes ayeux,*

*Que de l'air courroucé les vents & les tonnerres
S'appasent en voiant le serain de voz yeux,
Que vostre doux regard puisse appaiser noz guerres,
Bien qu'il soit le guerrier des hommes & des dieux.*

*Que vostre corps aimé, viue source de flammes,
Reduise les esprits en cendre avec le corps,*

*Et vostre ame, qui est la plus belle des ames,
Ait aussi le pouuoir de r'animer les morts.*

*Que les esprits rauis de tous ceux qui vous voient
Prennent telle habitude à vivre dans voz yeux,
Que sortans de leur corps apres leur mort ils croient
Que retourner chez vous est le chemin des Cieux.*

*Que l'Uniuers vous aime & d'une amitié telle
Qu'il meure vous mourant, & qu'en cas si nouveauau
Dieu pour conseruer tout vous conserue immortelle,
Ou que vous & le monde aiez mesme tombeau.*

EPI THALAME DE MONSIEVR HENRI DE Lorraine & de Madame Cathe- rine de Bourbon, sœur vniue du Roy.

ENTR E tant de douces merueilles
Le grand Henri rauit mes yeux,
Bien que cent beautez nompareilles
Faccent sa Cour le Ciel des Cieux:
Et l'œil de la voulte diuine
Qui fait luire ce grand Soleil
Au front de sa sœur Catherine
se precipite en la marine
De regret d'auoir vn pareil.
Desia l'estoille flamboiante
Qui guide l'ombre & les Zephirs
Panc sa route tourneante

De Chrysolits & de Sapphirs

*Dieu te gard belle Dionée
Mere des Amours enflammans,
La nuit despouille la iournée,
N'ameines tu point Hymenée
Pour despouiller ces deux Amants.*

*L'Espoux à qui le delai touche
Ard despitueux dedans ses os,
Autant ami de l'escarmouche
Qu'il est ennemi du repos.*

*Tel qu'un Genest sur la barriere
Qui couue ses feux prisonniers
Attendant l'allarme guerriere
Pour se perdre dans la carriere,
Et se treuuer dans les Lauriers.*

*Chasque moment est vne année
A ceux qui aiment soucieux,
Attendans l'heure fortunée,
Mais ic vois ce Dieu dans les Cieux.*

*Le voici sur ses ailes peintes
Battant l'air vaguement esparis,
L'arc & la torche en ses mains sainctes,
Dont les pucelles sont desceintes
Par vne paix semblable à Mars.*

*A l'esclair de sa douce flamme
La terre rit, l'onde tressault,
Le Ciel rouant autour s'enflamme,
Comme un Paon que l'Amour assault.*

*Le fier Lyon se dessarouche,
La Vigne embrasse son ormeau,
Les Colombes sont bouche-à bouche,*

Ceste Princesse plus farouche
 Fuyroit-elle vn si doux flambeau ?
 Vien donc , vien Prince favorable ,
 Receuoir tes droictz souverains ,
 Portant ta flamme secourable
 Au Prince amoureux des Lorrains .

Et comme l'eigneur qui domine
 Sur les pensers les plus bagars ,
 Brise de ta fleische diuine
 Le coeur marbrin de Catherine ,
 Sur qui l'Amour rompit ses dards .

Tousiours ceste belle Princesse ,
 Soit pour Amour , ou contre-Amour
 Emporte la Palme maistresse ,
 Comme Diane de la Cour .

Puis loing de la troupe insensée
 Ainsi qu'un Phenix glorieux
 S'en va Dame de sa pensée ,
 Et ne craint point d'estre offensée ,
 Puis qu'Amour loge dans ses yeux .

Amour qui ores dans les nues
 Rengeant ses Cupidons et par's
 Comme sur les plaines velues
 Un grand Chefrange ses soldars ,
 Et d'une bouche violente
 Les anime de ce discours :
 Quel deshonneur , troupe volante ,
 Qui une Vierge braue se vante
 D'auoir vaincu tous les Amours ?
 N'est-ce pas ma main redoutable
 Qui fiere ensanglanta ses dards .

Dans le cœur d'acier indomptable
De son fiere le Mars des Mars?
Bien que tout couvert de Gorgonnes
Combatant cent mille guerriers,
Bien que pompeux de deux Coronnes,
Et furieux de cent Bellonnes,
Le triomphai de ses Lauriers.

Il dit orgueilleux de sagettes,
Et eux tous alterez de pleurs,
Ombrageant le Ciel comme Auettes
Qui volent au butin des fleurs:

Arreste-toi, troupe infensée,
Arreste l'ardeur de ton cours,
Hymen de sa pointe eslancée
Force celle qui l'a forcée
Pour l'Amant de tous les Amours.

I'oy l'arc tendu qui se débande,
La flesche siffle par les airs,
Le feu de l'Archer qui le bande
Scintille comme cent esclairs.

Voila la guerriere blessée
Qui porte le dard dans son cœur,
Ainsi qu'une biche chassée,
Bien-heureuse la Panacée
Qui chassera ce traict vainqueur.

Desia Hymen la va conduire
Dans le cabinet bien-heureux:
Je vois sa grand' chappe réluire
Entre cent flambeaux amoureux.

Desia les Graces sont en place
Thesaurisans de ses thresors,

*Et elle d'vnne douce audace
Despoüille les graces de grace
Lors qu'elles despoillent son corps.*

*Les Amours courrent par la presse,
Et la seruent à membres nuds,
Ces deuxx lui détressent sa tresse,
Et s'empestrent dedans ses noeuds.*

*L'vn tient son mirrir devant elle
Se mirant aux rais de ses yeux,
Cestuis-çi portant la chandelle
Se brusle la moitié de l'aisle,
Moins patient qu'officieux.*

*Voila la belle Cyprienne
Qui la couche dedans son lit,
Et la grande saturnienne
Riant s'assied sur le chalit.*

*Le ieu mignard battant des ailes
Voint que tout est bien & beau,
Amortit toutes les chandelles,
Et dit que de flammes si belles
N'ont point besoin d'autre flambeau.*

*Chantons Hymen, o Hymenée,
L'espoux se iette d'un plein sault
Dedans la couche fortunée,
Ainsi qu'un guerrier à l'assault.*

*Et la Princesse desdaigneuse
Flottant dans un noble desir,
Ores douce, ores rigoureneuse,
Menace, alleche, veult, refuse,
Entre la honte & le plaisir.*

Prince, les batailles sanguinaires

Ont faict iour à ton bras vainqueur,
Passe sur ces armes tremblantes,
Le temps addoucira son cœur.

On cueille les roses vermeilles
Dessus les hailliers rigoureux,
Le doux miel entre les Abeilles,
Et mille douceurs nompareilles
Parmi les desdains amoureux.

Chantons Hymen, o Hymenée,
N'viez-vous pas les Cupidons
Chantant d'une longne halenée
Bien qu'on esteigne leurs brandons.

L'Espouse tremblotte de crainte
Et n'a plus d'haleine en son flanc,
La ceinture lui est deseeinée;
Et l'Espoux qui la tient estreinée
S'esteint doucement en son sang-

De ceste victoire Thebaine
Pour prix de ta virginité,
Tu conçois, Princesse Lorraine,
Une belle posterité,
Portant au fonds de sa poitrine
L'ardeur des Lorrains generueux,
Et dessus sa face yuoirine
Les doux attraitz de Catherine
Tout autant beaux que valeureux.

Nul n'euitera la victoire
De leur estoc impetueux,
Et les plus braues feront gloire
D'auoir été vaincus par eux.
Egaux en martial tonnerre

A leurs deuanciers glorieux,
 Qui tresgrands en Paix & en Guerre
 Furent l'ornement de la terre,
 Comme ils le sont ores des Cieux.

Mais deſta l'Aurore ſe leue,
 Amants, c'eſt aſſez combatis,
 Il faut faire vne douce trefue
 Qui r'anime voſtre vertu.

Cupidons, laifſez voz sagettes,
 Euentez ces beaux corps laifſez
 Du Zephir de voz aſſerettes,
 Couurez les sans fin de fleurettes,
 Ils ſont pour iamais enlaſſez:

A. D. V.

STANCES POUR MONSIEVR DE MONT- pensier, à Madame deuant son mariage

 AV Ciel, par qui mes iours ſont trou-
 bles ou ſont calmes,
 Seule terre, où ie prens mes Cyprés & mes
 Palmes,
 Catherine, dont l'œil ne luist que pour les
 Dieux,
 Puniffez voz beautez pluſtoſt que mon courage,
 Si trop-hault ſ'eſteuant il adore vn viſage
 Adorable par force à qniconque a des yeux.
 Je ne ſuis pas ensemble, aveugle & temeraire,
 Je cognoi bien l'erreur que l'Amour m'a fait faire,

Cela seul ici bas surpassoit mon effort;
Mais mon ame qu'à vous ne peut estre affermie,
Les destins n'aians point establi pour ma vie
Hors de cét Ocean de naufrage ou de port.

Beauté par qui les Dieux las de nostre dommage
Ont voulu reparer les defaults de nostre aage,
Je mourrai dans voz feux, esteignez-les ou non,
Comme le fils d' Alcmene en me bruslant moi-mesme
Il suffit qu'en mourant dans ceste flamme extreme
Vne gloire eternelle accompagne mon nom.

On ne doit point sans Sceptre aspirer où i'aspire,
C'est pourquoi sans quitter les Loix de vostre Empire,
Je veux de mon esprit tout espoir reitter,
Qui cesse d'esperer, il cesse aussi de craindre,
Et sans attaindre au bien où l'on ne peut attaindre,
Cem'est assez d'honneur que i'y voulois monter.

Le maudit le bon-heur, où le Ciel m'a fait naistre,
Qui m'a fait desirer ce qu'il m'a fait cognoistre,
Il faut ou vous aimer, ou ne vous faut point voir:
L'Astre qui luit aux Grands en vain à ma naissance
Espandit dessus moi tant d'heur & de puissance,
Si pour ce que ie veux i'ai trop peu de pouvoir.

Mais il le faut vouloir, & vault mieux se resoudre
En aspirant au Ciel estre frappé de foudre,
Qu'aux desseins de la terre assuré se raner:
T'au moins de repentir plus ie pense à ma faulte,
Et la beauté des fructs d'une Palme si haute
Me faict par le desir oublier le danger.



VERS D'VN BALET, A V R O Y.

Nous sommes Estrangers qui par licue
incongneuz.
Au nom du grand H E N R Y sommes
icy venus
Honnover par les vœux de nostre o-
bessance
D'un Amour la naissance.

Caryen ne peult sortir de Venus & de Mars
Que de ieunes amours ou de petits Cæsars,
Qui prennent en naissant la beauté de la mere,
Et la valeur du Pere.

Noz climatz sont d'icy tellement reculez
Que nous ne pourrions estre en la France appellez
Sans le bruit general qu'a rendu le tonnerre
De ce fouldr de Guerre.

Puis que ce grand Monarque à ses fruëls recueillis
Nous voulons que sa main aille semer les lis
Au lieu où de ses faïcls la seule renommée
A sa gloire semée.

Quelque iour son Empire esgalant son renom
Il rendra son Empire aussi grand que son nom:
Et tout le monde en fin, telle est nostre esperance,
Ne sera qu'une France.

POVR LES TVRCS.

NOVS sommes la trouuppe Infidelle
 Mais ce n'est pas chose nouuelle
 D'en remarquer en ceste Cour
 Il y a ceste difference
 C'est que nous sommes en creance
 Ce que vous estes en Amour.

Encor que d'vne grand' distance
 Nous soyons separez de France,
 Vos esprits estans plus legers
 Que les volages Arondelles,
 Puis que nous sommes Infidelles
 Nous ne sommes plus Estrangers.

POVR LES PERSES.

NOVS sommes ces grands Rois des Perseſ,
 Vainqueurs de nations diuerses:
 Qui faſſions partout obeis
 De l'Uniuers vne Prouince,
 Et que le renom d'un grand Prince
 A fait venir en ce pays.

Cest H E N R Y Monarque inuincible
 A qui toute chose eſt poſſible
 Faisant tout ce qu'il entreprend,
 Et qui ne cefſant d'entreprendre

A fait

A faict perdre à nostre Alexandre
Le surnom qu'il auoit de Grand.

Nous venons du bout de la Terre,
Soit pour la paix ou pour la Guerre
Prendre l'Empire de ses Loix:
Sçachant des histoires certaines
Qu'il est le Roy des Capitaines
Et le Capitaine des Rois.

DE PORCHERES.

POVR LES INDIENS

qui menoient vne Royne en-
chainée devant madame la Du-
chesse , à qui elle donna ces
vers.

TE viens de ma deffaicle orner vostre victoire
IPerdant ces Indiens que i'ay conduit icy,
Puis qu'il faut que ma honte honore vostre gloire,
Prenez & la Geoliere & la captifz aussi.

Imbecilles appas, trop instilles charmes,
Deuant ceste beauté vous n'avez point d'attractz
Et si le desespoir ne me prestre ses armes,
La douleur pour le moins me preftra ses traictz.

Cela seul me console en ma perte assurée,
Que le Ciel perd aussi ses honneurs assuriez :
La beauté du Soleil ne peut estre adorée
De ceux qui peuvent voir la Soleil des beautez.

POVR LES SAVVAGES
 qui menoient deuant eux qua-
 tre Amours à qui ils vouloient
 oster leurs traictz & leurs arcz, &
 chantoiement ces vers.

SEcours mes Dames.
Donnez des flammes
 On tient noz traictz & noz arcz:
 Car les sauvages
 De noz cordages
 Nous lient de toutes partz
 Nous sommes en ces peines apprentifz
 Et de Geoliers nous deuenons captifz.
 Il nous faut prendre
 Pour nous deffendre
 Des Armes dedans voz yeux:
 C'est où nous sommes
 Vainqueurs des hommes,
 Et mesmes des plus grandz Dieux:
 Vous perdez vostre gloire comme nous
 Si ces cruelz ne ressentent voz coups.
 Ah! quelle honte
 Si lon nous domte
 Nous par qui tout est domté,
 Si ces rebelles
 Denant ces belles

Conseruent leur liberté:

Il faut estre sauvages sans raison

Pour eviter vne telle prison.

Mais ilz se rendent

Et se debandent

Pour vous venir adorer

Toute la gloire

De la victoire

Que vous pouviez desirer,

C'est que les plus Barbares se sont renduz

Et sans vous les Amours estoient perduz.

POVR LES MORES.

CES Mores portent au visage

Vn véritable tesmoignage

Du feu que leur amour a fait,

La couleur n'est pas agreable:

Mais la cause en est si loialle

Qu'il en faut estimer l'effect.

Puis qu'ilz ont le Soleil si proche,

Il ne faut pas qu'on leur reproche

Ce noir qu'ilz retiennent tousiours:

Car ils sont si nez de la flame

Que chacun d'eux porte en son ame

L'unique Soleil des amours.

Leur ame par trop enflammée

Retenant au corps la fumée

Rend le feu plus pur & plus beau.

Ce corps est de leur ame indigne

*Car ilz cachent l'esprit d'un Cigne,
soubz le visage d'un Corbeau.*

POVR LE BALLET
des Princes habillez de plume,
de miroirs, de blanc & de noir,
qui vouloient louer l'incon-
stancie.

LA plume monstre le courage,
Aussi bien que l'humeur volage
De ces Amants audacieux:
Leur fermeté n'est que de verre,
Car l'Amour constant est de terre,
Et le leur vole dans les Cieux.

Ce blanc & ces miroirs visibles
Tefmoignent qu'ils sont susceptibles
De tous objets de la beauté;
La couleur noire represente
Que leur ame est toujours constante,
Mais c'est en la legereté.

Seulement ils craignent, mes Dames,
Vos beaux yeux, miroirs où les ames
Bruslent s'y mirans tant soit peu;
Mais ils opposent face à face
Un nombre de miroirs de glace
Contre tant de miroirs de feu.

Ils representent vos visages,
Afin que vos belles images

Touchent vostre cœur indompté:
Car ils ont ce seul artifice,
De vous prendre comme Narcisse
Avec vostre propre beauté.

Si chacune de vous les tuë
Comme vn Basilic de la vené
Alors que vous les pouuez voir,
Personne ne les doit reprendre.
Quand ils essaient de vous prendre
Comme vn Basilic au miroir.

R E S P O N S E.

N'AVOIR en voz testes legeres
Que des amitiez passageres,
Ne s'arrester qu'en se mouuant,
Attaquer tout sans rien conquerre,
Ce n'est pas vn Amour de terre,
Mais c'est bien vn Amour de vent.

En l'équipage que vous estes
Faïclez l'Amour aux giroüettes,
Aux nuës, à la vanité,
Aueques ces armes de verre
Vous ne pouuez faire la guerre
Sinon à la fragilité.

Si nostre beauté represente
La fermeté la plus constante
Qis'en Amour il se puisse voir,
Pouuez-vous montrer sans offence
Le yrai miroir de la constance.

Dans l'inconstance d'un miroir.

La glace d'un miroir n'entame
Jamais les glaçons de nostre ame
Que nous recelons au dedans,
Encor que nostre belle face
Logeant en ces miroirs de glace
Les change en des miroirs ardens.

Si vostre Amour qui nous approche
Tout armé de cristal de roche
Voulloit estre nostre vainqueur,
Il deuoit donc faire ses armes
Avec le cristal de voz larmes,
Et la roche de vostre cœur.

Car pour consommer noz courages
Au feu de noz propres images,
Comme Narcisse en ses chaleurs,
Il faut que vostre dueil extrême
Nous face regarder nous-mesme
Dans la fontaine de noz pleurs.

Au miroir vous prendrez les bestes,
Les Basilics, les Aloüettes,
Et non pas les diuins esprits;
Et quand vous taschez de nous prendre,
Personne ne vous peut reprendre:
Car vous ne fustes jamais pris.

 SVR LE BALET DES
 PAISANS.

Si noz habits & noz pas
 Sont de garsons de village,
 Vn bel œil ne laisse pas
 D'animer nostre courrage:
 Amour aime autant les bois
 Que les Palais des grands Rois.

Dans noz corps de Païsans
 Se logent de belles ames,
 Autant que les Courtisans
 Nous sentons de belles flammes,
 Chez nous est la vraie Amour,
 Et la faincte dans la Cour.

 A MONSEIGNEVR
 HENRI DE LA TOVR, DVC
 de Bouillon, Vicomte de Tu-
 renne, Mareschal de France.

Vi est ce guerrier indomptable
 Tout entouré des noirs seillons
 Qu'une nuée espouvantable
 Amoncelle par tourbillons?
 Le voila sur vn Char d'inoire
 Trainé par quatre Coursiers blancs
 Qui ne respirent que la gloire,

— Je croi mesme que la victoire
 Ne respire que par leurs flancs.
 Couvert de l'effroi des batailles
 Il va pompeux en son harnois,
 Comme un serpent braue d'escailles
 Rajeuni du feu des beaux mois.

Qui glissant par ondes gemmeuses
 D'or & d'azur darde ses yeux,
 Leuant ses crestes animeuses,
 Et bransle ses langues flammeuses,
 Tout autant beau qu'audacieux.
 Tout tel ce guerrier estincelle,
 Son front s'espand en mille esclairs,
 Ainsi que sur l'onde immortelle
 Le Leuant des iours les plus clairs.

Un vert Laurier lui ceint la teste,
 Il porte une Palme en la main,
 Son pannache flottant tempeste,
 Horriblant Mars dessus sa creste,
 Qui dans son oeil est plus qu'humain.
 C'est donc toi, grand Duc, qui t'eslances
 Apres le cours du grand HENRY,
 Henri de nom & de vaillance,
 Non moins braue que fanori.

C'est toi, la Tour des tours Gauloises,
 Tout le refuge de mes vers,
 Qui portes tes tours Tourennoises,
 Apres les fleurs-de-Lis Françoises
 Que ton Roi met sur l'univers.
 Grand Bouillon, arreste ta course
 Et quitte les sommets de l'air,

Les Muses sont filles de l'Ourse,
Et souuent les Muses parler.

Les Nochers citoiens des ondes
Qui ne cherchent autres tombeaux,
Que le sein des Ourques immondes,
Quittent bien les vagues profondes
Pour courir apres les ruisseaux.

Les grands Guerriers aiment les Muses,
Et les Muses les grands Guerriers,
Ils donnent des vigueurs fameuses,
Elles donnent des beaux Lauriers.

Ainsi les plantes plus constantes
S'esleuent dessous les froideurs
Du lierre aux feuilles rempantes,
Donnans à ses branches serpantes
Leur doux appui pour les verdeurs.

Crois-tu que les seules poitrines
Des Rogers & des preux Regnards
Aient eu des armes diunes,
Et des coeurs ardents aux assaulz?
Et pensez-tu que l'assurance
De Roland ait seule dompté
Les peuples rauageans la France,
Et que seul battu à outrance
Angelique l'ait surmonté?

Le grand Charles, de qui l'Empire
Fit trembler tout cest Vniuers,
Et ton Bouillon qui fit escrire
Au grand Tasso tant de beaux vers.
N'ont point seuls porté des couronnes
Maints grands Rois ont en leurs desseins:

Mais les destinées felonnes
Ont ensevelis leurs Bellonnes
Dans l'oubli des Poëtes saincts.

La vertu qui vit obscurcie
Dans les tenebres de l'oubli,
Est plus que morte ensevelie;
Mais ton nom sera anobli:

Les Muses que ton soin honore
T'honoreroent de leurs Lauriers,
Enfans éternels d'une Aurore,
Qui jamais ne se decolore
Sur les faicts chantez des Guerriers.

Orie ne dirai point les armes
De tes deuanciers valeureux,
Qui sanglants entre les allarmes
Vomirent l'esprit genereux :

Les beaux exploits d'une grand' race
Ne decorent point les enfans,
Si les fils d'une braue audace
Ne courrent par la mesme trace
Dans les triomphes triomphans.

Bien que la Bische foible ifnelle
N'engendre point les Lionceaux,
Ni la craintive Colombelle
Les Aiglats princes des oiseaux:

Les forts engendrent leurs semblables,
C'est pourquoi ton cœur se roidit
Dans les hazards espouventables,
Monstrant des forces indomptables
Lors que plus on lui contredit.

Tu aimes les pluies ferrées

*Des boulets vomis de l'erain,
Autant que les moissons dorées
Aiment l'esclair du Ciel serain.*

*Ton element est la poussiere
S'esleuant par noirs tourbillons
Dessous la démarche guerriere,
Et le Soleil de ta lumiere
C'est l'horreur des fiers bataillons.*

Soit que ta carriere s'auance

*Dessus vn guerrier animeux,
Qui s'escarte fier d'une lance,
Ou bien d'un pistolet fumeux.*

*Plus prompt qu'un Lion des montagnes,
Qui void un Taureau braue & frot
Aiguisant ses armes compagnes,
Tu roles rasant les campagnes,
Pour prendre ou pour donner la mort.*

Ou soit que comme vne tempeste

*Tu t'enfonces de rang en rang,
Haussant l'estoc, baissant la teste,
Ouurant mille ruisseaux de sang:*

*Mars mesme fuit deuant ta face,
Et ta main arrache des mains
De l'audace sa fiere audace,
Laisstant des obiects sur la place
Plus qu'humains, & plus qu'inhumains.*

Mais quand, grand Mareschal de France,

*Il faut esgaler son sç auoir
Aux efforts de son assurance,
Et d'un mesme oeil voir & preuoir:
Qui ceint mieux que toi des murailles:*

Par trenchée ou par gabion?
 Et qui defend mieux de tonailles,
 Ou qui renge mieux des batailles
 Que toi & chef & champion?
 Qui est celui que la fortune
 A plus agité sur ses flots,
 Ores bonace, ore importune,
 Sans verser les derniers sanglots?
 Ses faveurs t'ont fait reconnoistre
 Modeste en tes prosperitez,
 Mais ses rigueurs t'ont fait paroistre
 Non son esclave, mais son maistre,
 Maistrisant tes aduersitez.
 Mes Muses trahiroient tes gloires
 Si elles desfroient sonner
 En si peu de verstes victoires
 Qu'un grand clairon doit entonner.
 Prends seulement grand Duc, l'hommage
 Qu'elles doiuent à tes faveurs,
 Non d'un buffet d'or, mais d'un gage
 Que iamais la Muse n'engage
 Qu'aux ames riches de valeurs.
 Reçoi encor' de ma poitrine
 Un cœur franc qui se peut plonger,
 Mise à part la Muse diuine,
 Dans le plus profond d'un danger.
 Je t'en fai un saint sacrifice,
 Si tu le daignes maintenir,
 Rien n'est qui ne lui soit propice.
 Qui veut mourir pour ton service
 Doit bien vivre en ton souvenir.

A. De Vermeil.

A M O N S I E V R D V
P L E S S I S M O R N A Y , C o n -
seiller du Roy en son Conseil
d'Estat , Sur-intendant de sa
Maison & Couronne de Na-
uarré , Gouverneur de Sau-
mur.

ODE PINDARIQUE.

STROPHE 1.



O M M E les pompeux edifices
Presentent sur leurs frontispices
Des grands marbres elaborez,
Qui pleins de muette eloquence
Vont monstrans la magniscence
De leurs Monarques honorez:

Je veux mettre au front de ceste Ode,
Grand Mornai, ton nom esclatant,
Puisque mon labeur s'accommode
Aux grandeurs de l'antique mode
Que les plus prizex priset tant.

LES MUSES
ANTISTROPHE.

Et pour mieux viser à tes gloires,
 Faict hardi dedans tes victoires,
 Je veux bander mon arc François,
 Non point sous des sagettes iomètes
 Au foible acier de quelques pointètes
 Qui ne bruient dans leur carquois,
 Et qui me semblent trop pareilles
 A ces ridicules pourtraictz
 Qui sont tout d'yeux ou tout oreilles,
 Donnans des monstres pour merueilles,
 Ne pouuans donner des beaux traictz.

EPODE.

Je veux vne flesche aislée
 Grande & forte comme estoit
 Le traict du fils de Pelée
 Quand Hector le combatoit:
 Qui ait la pointe fatale,
 Ainsi que ce traict volant
 Dont s'arma iadis Cephale
 Lors que l'amour conjugale
 Rauit l'Amante à l'Amant.

STROPHE IX.

Mais comme la pluie tombée
 Au sein d'une cuue plombée
 Iette dessous l'œil de la nuit
 Ses rais volant aux haultes routhes,
 Cerchant par mille vire-voutes
 Le but inconstant qui les fuit:
 Ainsi mes chaleurs incertaines
 Sous la grandeur de mes projets

*Volent par tes vertus hautaines,
Ne sachans ois horner leurs peines,
Pour l'abondance des objets.*

ANTITROPHÉ.

*Car si je contemple en ta vie
Comme sur la glace polie
Les horribles fureurs de Mars,
I'y voi la Muse qui m'abuse,
Et quand i'y contemple la Muse,
Mars vient abuser mes regars.*

*Tu as ainsi que le tonnerre
Ton clairon & tes dards guerriers,
Et tu es l'unique en la terre
Qui te ceint le front de lierre
Ainsi que le chef des Lauriers.*

EPODE.

*Sans fin le Ciel fauvable
Verse dessus les humains,
A l'un un cœur secourable,
A l'autre deux fortes mains:
A cestui-ci la faconde,
Qui enchaîne les esprits,
A l'autre l'or l'art du monde:
Mais rarement un abonde
Comme toi en tant de prix.*

STROPHÉ III.

*C'est pourquoi mon ame t'admire,
Te voiant bien faire & bien dire,
Tresdigne du los que donna
Adraste au bon fils d'Oiclée,
Lors que la terre debouclée*

Ouurrant son scim l'enuironne!

Et ses cheuaux nous de poussiére
Roulans leur coche foruoiant
Au plus fort de l're guerriere
Qui le vaid fondre en la carriere
Plus prompt qu'un esclair soudroiant.

ANTISTROPHE.

Je perds, c'loit ce Prince en larmes
L'œil vigilant de mes allarmes,
Bon au conseil, bon aux combats;
Ainsi, disie, dira ton Princee,
Pleurant sur toi pour sa Prouince
Quand tu partiras de çà-bas.
Quel qu'il soit il le pourra dire
PRI/que H E N R I , ce grand soleil,
Estime aveugle son Empire,
Alors qu'il ne voud poind reluire
Ton conseil dedans son Conseil,

EPODE.

Et tes armes dans ses armes
Esprounées tant de fois
Entre les sanglants vacarmes
Des seditieux François,
Qui flottans joubls la Comete
De ceste sedition,
Peignit au vif la tempeste
Qui iadis battit la creste
Des Grecs vainqueurs d'Ilion,

STROPHE IV.

vers que Cassandre violée
Lena ses yeux eschuelee,

*Et ses cris aux dieux immortels,
Qui lui veirent souler la rage
d'Ajax tout vilain de carnage
Aux pieds mesmes de leurs autels.*

*Les Grecs pleins de proie ennemie
Cingloient encor plus pleins d'honneurs
Mais Pallas qui auoit ouïe
La pauvre Princesse blesmie,
Les fit blemir de cent malheurs.*

ANTISTROPHE.

*Dès la les marées haultaines
Flottans sur leurs rives prochaines
Menaçoint leurs bords escumeux;
Et les nuées tournoiantes
Dessus leurs charvettes bruyantes
Remplissoient l'air de ronds fumeux;
Qui obscurcissans la paupière
Esteignoient les astres plus clairs,
Le Ciel priué de sa lumiere
Rugissoit d'horrible maniere,
Et se crenoit tout en esclairs:*

EPODE.

*Rien que des plaintes funebres
N'animoit les matelots,
La mort seule en ces tenebres
Se monstrroit parmi les flots;
Tout estoit ieu de l'orage,
Rien ne se voyoit certain,
Qu'un tres-assuré naufrage
Qui arrachoit le courage
Au courage plus haultain.*

S T R O H E . V.

Cependant la vierge captive,
 Flottant dans l'admirable Argine,
 Changeoit & de face & de vois,
 Criant soubs son tan affolée,
 Je voi Troie renouuellee
 Dessus les terres des Gaulois:

Et ie voi vne grand' temmente
 Toute pareille à ceste ci,
 Plus que toute autre velenente,
 Batant la France qui lamente,
 Et si ne veut point de merci.

A N T I S T R O P H E .

Ses Princes courrent sur ses Princes,
 Ses prouinces sur ses Prouinces,
 Ses Citez dessus ses Citez,
 Le fils s'estrene sur le pere,
 Le pere sur le fils , le frere
 Dessus les freres irritez.

Ainsi la moisson serpentine
 De tes guerriers infortunez
 S'enfonçoit fiere la poitrine
 O Cadme, alors que leur Lucine
 Les veid soudain meurtri & nez,

E P O D E .

Mes campagnes sont desertes,
 Les villages desolez,
 Les villes sont entr'ouvertes,
 Les hommes sont affolez:
 La Justice fuit paoreuse
 Devant Mars gros de chaleurs;

L'abondance langoureuse.

Au fonds d'une caue creuse

N'abonde plus qu'en mal-heurs.

STROPHE VI.

Mais desla la belle victoire

Traînée sur son char d'ivoire

Te ceint (grand H E N R I) de Lauriers,

Tes ennemis fuient ta face,

Laissans leurs amis sur la place

Foulez aux pieds de tes guerriers.

Qui sera la trompette digne

D'entonner cest horrible effroi,

Si ce n'est ceste voix insigne

Qui passe autant tout autre Cigne,

Que tu passes tout autre Roi?

ANTISTROPHE

Ton MORNAT, qui chaud aux mesfées

A veu tes armes demesfées,

Tesmoing de tes dards elancez:

Ainsi l'insensée Troienne

Durant la tempeste Argienne

Prophetisoit noz manœux passerz:

Iamais le supplice funeste

Boiteur ne laisse le meschant

Que le Ciel courroucé deteste,

Nous auons veu ce grand pretexte

Comme un mur sappé trébuschant.

EPODE.

Mais où m'emporte l'orage,

M'esgarant si loing du port?

Le sage en son nauigage.

Ne s'estoigne loing du bort:

Disons donc que ces tempestes,

Ont faict flamber tes vertus

Graue MORNAY, sur noz testes,

Ainsi que feux sur les festes

Des nauires combatus:

S T R O P H E V I I I .

Aians esté les hautes marches,

Qui ont esleue les démarches

Du grand HENRI grimpant aux Cieun,

D'où par vne douce contraincte,

Il tire çà-bas la paix sainte

Du sein de l'Empereur des dieux.

Or donc toi l'Apollon de France,

Tire de mesme les neuf sœurs,

Qui t'appellent pleines de trance,

Non du Ciel, mais de l'ignorance

De tant d'injustes oppresseurs:

A N T I S T R O P H E .

Puis inspire tes voix sacrées

Sur leurs belles léures sacrées

Pour te voir soudain enchanter

Par des veritables louanges,

Que des conceptions estranges

Ne peuvent debiles chanter:

Ainsi les Princes magnifiques

Donnent par des obscurs charrois

Les ondes aux marbres antiques,

Qui puis par cent bouches rustiques

Versent l'eau digne de leurs Rois.

E P O D E .

FRANÇOISES.

45

Muses, nous voici veniées,
 Donnez moi le Luth doré,
 Qui fredonne sur les nuës
 Le bal du Ciel azuré,
 Lors que l'Aigle veuf d'audace
 Perché sur le fouldre ardent
 Se herisse l'aile basse,
 Se sentant voiler la face
 Du sommeil persuadant.

STROPHE. VIII.

Cà, donnez-le-moi que i'accorde
 Dessus la mieux disante chorde
 Le beau nom que vous adorez;
 Soit que ses vertus généreuses
 Courent par les playes fameuses
 Apres les Lauriers honorez,
 Lors que les trompetes grondantes
 Font chocquer ainsi que Beliers,
 Les fureurs des troupes ardantes,
 Et que les bouches tout perdantes
 S'ouurans ouurent les caualiers.

ANTISTROPHE.

Qu'en ton confus de mille allarmes
 Assourdit les hideux vacarmes
 De cris, de fracas, de trespass,
 Que l'air tout espois de fumée
 Ressemble vne nüe allumée
 Que le champ tremble soubs leurs pas,
 S'esleuant en haultes montagnes,
 Horribles de corps terracez,
 Et que le sang court les campagnes,

*Ainsi que les ondes compagnes,
De denx gros fleuves embrassez:*

EPODE.

soit disie que sa prudence

A gouvener les Citez,

A refrener l'insolence

Des peuples mal excitez,

Se monstre avec sa iustice,

Qui balance esgalemant

Et u. vertu & le vice,

Soit qu'honoré d'un office

Il honore dignement.

STROPHE IX.

Mais, Muses, ce fardeau m'emporte,

Lettons nous par vne autre porte

Dessus le mont des verts Lauriers:

Chantons des vertus moins pesantes,

Mais non pourtant moins excellentes

Que les louanges des Guerriers.

Ainsi les troupes estrangeres

De quelques oiseaux passagers

Prennent les plaines nuageres,

Ne pouuans supporter legeres

Le fardeau glace des hiners

ANTISTROPHE.

Les doctirines en blot confuses

Semblent toutes en lui infuses,

Tant son sçauoir naïf deçoit:

Les langues les plus indociles

Sont dessoubs sa Langue faciles,

Promptes à tout ce qu'il conçoit:

O que les Charites Françaises
S'eleueront en docte honneur
Desjoubs les Charites M O R N A I S E S :
Iamais les contrées Gregeoises
Ne rencontrerent tel sonneur.

E P O D E .

Bien que les roches haultaines
Quittans leurs monts & leurs bois,
Pour les murailles Thebaines,
Aient escouté ta voix,
Suiuans, Amphion , ta lyre,
Ainsi que petits troupeaux
Suiment bêlans leur Titire ,
Alors que Phebus se mire
A chef baissé dans les eaux,

S T R O P H E X ,

Je croi certes que la science
R enuersée soubs l'ignorance
Preste de rendre ses esprits
R amasse toutes ses merueilles
Pour monstrar ses voix nonpareilles ,
Et puis finir en tes escripts:
Tout ainsi la lampe s'enflame ,
Apres que le dernier repas
Se veut repaistre de son ame ,
Et amasse sa vine flamme ,
Pour s'illustrer en son trespass.

A N T I S T R O P H E .

He bon Dieu ! qui verra reuinre
Les Anciens parlans dans ton livre ,
Sans se pasmer d'estonnement

De voir si heureusement faimbre
 Ceux-là qu'on ne pensoit attaindre.
 Que du penser tant sculement?
 Et de voir la France ferrée
 De tant de subiects mal-heurex
 Produire la manne dorée
 Qui fut iadis tant honoree
 Des siecles les plus honorez?

E P O D E.

Si tes faicts & ta doctrine
 Ne suffissoient à ton nom,
 Je dirois ton origine,
 Qui porteroit du renom
 A quelque los moins extrems:
 Mais comme vn rond se parfaict,
 Se commençant en soi-me me,
 Et finissant tout de mesme,
 Ainsi vn beau los se faict,

S T R O P H E

X I.

Mais ie verse en la mer des ondes,
 Le comble des eaues profondes
 Avec vn atome insolent,
 Bien plus temeraire en ma course
 Que celui qui tomba de l'Ourse
 Renversé du cheval volant:
 Les louanges sont mal receuës
 Lors que la grandeur de l'object
 Garde qu'elles ne soient conceuës
 En paroles si bien tissues,
 Qu'elles soient dignes du sujet.

A N T I S T R O P H E.

Docte

Douce MORNAY, ton nom illustre
 Est esclatant d'un si hault lustre,
 Que le stile le mieux dysant
 Ne peut loutant farder ta gloire,
 Non plus que noircir ta memoire,
 S'il vouloit estre mesdisant:

C'est pourquoy s'aimé mieux me tair,
 Pour t'offrir un cœur reuestu
 Non point d'un seruice vulgaire,
 Mais bien d'un qui lui est contraire,
 Puis qu'il est fils de ta vertu.

E P O D E.

Mais ia ma flesche laschée
 Par un art peu vrité
 S'est brauement attachée
 Au front de l'éternité.

Muses, la coronne est faicté,
 Ceignez en vostre MORNAY,
 Et puis sonnez la retraiete;
 C'est assez pour une traïte
 A un Poete nuncau nais.

A. D. V E R M E I L.

DESIR DV SIEVR DE
TRELON CONSEILLER AV
Parlement de Tholozc.



IGO VREUX frein d'Amour, si con-
traire à ma flamme,
Discretion, c'est trop: ou bische mes desirs,
Ou durant ces langueurs pour ne voir
plus ma Dame

Permetz qu'en m'allegeant s'exhale ces soupirs.

L'accorde qu'avec toi bandé contre moi-mesme
L'enfermai mes desirs libres au parauant.

S'achans qu'il faut, par fois rudoier ce qu'on aime,
Et qui moins leur permet les va mieux conservant.

Mais ie veux bien qu'aussi ta loi soit moderée
Sans passer des vertus le terme limité:
Car ma discretion doit estre mesurée,
Encor que mon Amour ne soit qu'extremité.

Quelle force est ceci, qui peut tant sur soi-mesme?
L'on se peist par raison des plaisirs retirer,
Mais qui voud qu'en moi seul ceste prudence extreme
De cherir les desirs qu'on n'ose desirer?

I'ai reduict tous mes sens en seruitude estrange,
Maitrisant mon ardeur pour servir la raison:
Car afin que ma foi ne soit servie du change
L'enferme mes desirs, & les mets en prison.

*Au dongeon de mon ame, où la raison demeure,
Dans un secret cachot mes desirs sont ferrez;
L'on ne met point aucun au tombeau qui ne meure,
Et ces chetifs desirs vivans sont enterez.*

*Que c'estoit grand' pitié quand ie fus si seure
A tant de beaux desirs du regret qu'ils faisoient,
Nommanstous la beauté, que seule ie reuere,
Mais s'estoys plus oultre de ceux qui se taisoient.*

*Ceste chartre où ils sont est obscure & cruelle,
Encores que par fois leur feu trop irrité
Reprend par la constance vne force nouvelle,
Remplissant leur prison de flamme & de clarté.*

*Las! oultre la rigueur des cejs qui les estraingent,
Aucun ne les peut voir pour leur mal soulager,
Fors vne fois le iour les pensers qui les plaignent
Sans leur oser parler leur donnent à manger.*

*Leur repas est l'obieet des beautes que i'adore,
Mais ces pauvres captifs sont contraints tellement
Qu'il leur est retranché de ce repas encore,
Et n'en prennent sinon pour viure seulement.*

*L'esperance est ailleurs des desirs La nourrice,
Mes desirs à l'espoir n'oseroient aspirer:
Car i'ai planté si hault le but de mon seruice
Qu'ils deuiendroient des dieux s'ils osoient esperer.*

*Le desir suffit à si hautes pensees,
Le suis prouz guerdonné de mon humble deuoir,
Et si Amour flatta mes fortunes passées,
Ma memoire a menti, ie n'en veux rien scauoir.*

*Ce n'est pas sans raison qu'on craint la souvenance
Du plaisir dont Amour peut obliger les siens;
Chascun ainsi que moi n'en fait l'experience,*

Chascun n'a pas aussi tels desirs que les miens.

Las! ie les soulois paistre aussi de la memoire
D'un bien trop sagement par l'honneur mesnagé:
Mais l'on s'est r'aduisé que d'une telle gloire
Le goust trop rauissant le rendoit enrage.

Pour ce discretion, Roine de mon courage
Defends lui de toucher au miel de ses poisons,
Crignant que par l'effort d'une si douce rage,
Ils ne cassent leurs fers & brisent leurs prisons.

Ceste grane Geoliere est vrayement inhumaine;
Mais il faut aduouer qu'à contenir ainsi
Ces ardents prisonniers, elle a bien de la peine,
Et s'elle fait du mal, elle en reçoit aussi.

Ces desirs nuict & iour la tiennent en ceruelle,
Tous ses esprits y sont sans relache occupez,
Et lui semble tousiours qu'elle entend la nouvelle,
Tant elle en craint l'effect, qu'ils se sont eschappez.

Ainsi qu'un prisonnier condamné aux galeres,
Affligé, affamé tient quelque ferrement
Que lui baille un ami en plaignant sa misere
Pour percer sa prison & fuir son tourment:

Il est à craindre aussi que ces desirs ne taschent
De percer quelque part pour s'enfuir un iour
Et je me doute fort que tous les iours ils cachent
Quelques outils secrets que leur baille l'Amour.

Car bien qu'incessamment ceste Geoliere veille
Tenant pour tout suspect tousiours ce petit Dieu,
ses toz sone si russez qu'elle s'en esmerveille,
Et n'ose destourner son regard de ce lieu.

N'aguere en se masquant il la pensa surprendre,
Qui parla tant d'honneur & de l'Amour plus beau,

Qu'il en chantoit desirs; mais pour le mieux entendre
s'approchant de plus près elle veid son bandeau.

Ce que plus elle craint, c'est qu'il entre d'emblée
Instruisant mes desirs, qui comme tout bouillans
N'ont avec tant d'ardeur la finesse assemblée,
Mais pour se hazarder ne sont que trop vaillans.

Il sçait bien faire mieux, sa ruse est inviolable,
Ie tremble au souuenir du danger où ie fus,
Combien que tel peril me fut fort agreable,
Si qu'en restant vainqueur, ie reste plus confus.

Il fait qu'un rets subtil vers mes desirs arrue
Des ieux ces beaux Soleils, chauds de si doux appas,
Que ma froide Geoliere à sa garde ententue
S'en enflamme elle-mesme, & si ne le void pas.

Autour du sainct rai'on d'une flamme si belle
Mes desirs tous ravis accourent voletans
Comme les oisillons quand la saison nouvelle
Du Soleil leur esclare un beau iour de Printemps.

Les atomes, qui drus dans noz chambres se voient,
Aux rai'ons du Soleil, l'on peut parangonner,
Simon que mes desirs, qui point ne se desuoient,
Vont tous en mesme lieu, sans iamais decliner.

Ie sentis quand-*&*-quand leur ioie singuliere,
Mais constraint par l'estude & d'autres actions, à
Ie n'i arrestai point sçachant que leur Geoliere
Veilloit assez pour moi sur leurs afféctions.

De l'un de ces desirs grande fut la merueille
Quand l'Amour rapporta, de peur d'estre surpris,
Ce beau rets dans sa flamme en clarté nompareille,
Et dont Amour lui-mesme est chaudemēt espris,

Le plus hardi de tous dans la flamme escoulée

*En passant euada; mais il fut bien trompé :
Car il fut pris ainsi qu'il prenoit sa volée,
Comme un petit oiseau de la cage eschappé.*

*Les autres qui pensoient se sauver à la fuitte,
Voians si test repris le plus aduantureux,
Qui leur auoit donné l'exemple de la fuite,
Se contindrent encore en prison langoureuse.*

*Je reprins ce hautain aux aisles si soudaines,
Sur le point de sortir de prison il auoit
Gaigné l'huis de mon cœur, coulant de veine en veines,
Et desia sur mon sang un orage esmazzuoit.*

*Comme on void flot sur flot, qui boüillonne de rage,
Ce grand abyse d'eaux mugissant escumer,
Faisant à coups de vague abayer un riage
Lors que le vent marin renuerse nostre mer:*

*Non autrement, helas! si ce desir terrible,
Si fier, si furieux, n'eut garanti un peu,
Il alloit exciter vne tempeste horrible
Sur la mer de mon sang, qui n'est que trop esmeu.*

*Encor de vent plus fort hors de ses bords emporte
La mer ; mais de mon sang les flots haut s'esleuoient
Hors des rives, rompans la prison & sa porte,
Et mes autres desirs au premier se ioindroient.*

*Las! alors quel Eole implacable Maiſ. resſe
Du Neptun pourroit mieux mes tempestes calmer
Rappaisant tous les vents d'Amour & de finesse
Dont le moindre pourroit mille orages armer;*

*Sur ceste mer par tout se feroit ouverture
L'on verroit emporter la mer de ma raison,
Et ma discretion les clefs à sa ceinture
Se voyant mandiroit sa geole & sa prison.*

De nommer ce desir ce n'est chose permise,
 Lui-mesme qui iadis de fureur me remplit,
 D'un mystere voilant sa superbe entreprise
 Peut sans plus qu'on le nomme alors qu'on l'aceomplit.

O trop ardens desirs durez à la souffrance,
 Et volontairement vous rengez desormais,
 Vostre prison vous est un mal par apparence,
 Vinez un peu contramestres pour ne mourir jamais.

Si vous pouniez, desirs, cognoistre l'aduantage
Que ce vous est durant telle captiuité,
 Vous iriez mille fois benissans le seruage,
 Et seriez ennemis de vostre liberté.

Las! que deuindriez-vous, si vous auiez licence
 De fureur voiez ardeurs? quel seroit vostre sort?
 Si de vous tant soit peu vous auiez cognoissance,
~~Ce soient duement desirables~~
~~cez j'auons proprement mesjor & vujie m'auoie~~

Vous lascheriez la bride à ceste rage extrême,
 Vous m'iriez desbordant, ô violents desirs,
 Heles! vous me perdriez en vous perdant vous-mesme:
 Car senuent les desirs meurent dans les plaisirs.

Et toi discretion, maistresse de mon ame,
 Pour me donner au moins quelque contentement,
 Lasche un de ces desirs qui n'a point tant de flamme,
 Et dont l'effort ne peut estre si violent.

L'un des moins furieux c'est celuy qui respire
 L'honneur de lui baiser tant seulement les mains,
 Belle main qui d'Amour nous tient ferme l'empire,
 Maniant à son gré tous les coeurs des humains.

Il lui donra ces vers chantez pour l'amour d'elle,
 L'entends, discretion, ton oclroi gracieuse.
 O trop heureux desir, que ta fortune est belle!

D'aller voir le beau iour qu'on desrobbé à mes yeux.

Sors donc, puis que tu vois qu'on te le veult permettre,
Va saluer Madame, & lui baise la main,

Et puis ces vers mignards, s'il lui plaist de les mettre
En lieu si glorieux, lui batisseront le sein.

Beaux feux de mes desirs, douce ardeur de ma vie,
Qui de honte à tous coups faictes rougir les cieux,
Qui toutes les beautes faictes pallir d'envie,
Et rougir & pallir les plus audacieux.

O cœur trop invincible en l'amoureuse guerre,
Qui de vertus armé tous grands coeurs effraieZ,
O grand torrent d'honneur courant toute la terre,
Qui tous autres honneurs emportez & noiez.

O seul desir des cœurs plus desirieux de gloire,
Seul chef-d'œuvre des Cieux, seul comble de bon-heur
Des plus misérables aussi la seule victoire.
Des plus

Et sul miroir au monde, où se mire l'honneur.

Beauté, qui près de toi fait paroistre commune
La plus vraie beauté dont l'homme est combatus,
Qui parfaict ne craint perfection aucune,
Si peut-estre ce n'est celle de la vertu:

Saint & obiect adoré des plus diuines ames,
Beau sujet où s'en vont tous les plus beaux souffris,
Qui parton doux regard tous les desirs enflammés,
Et parton hault courrage esteincls tous les desirs:

O iour où les clartez plus viues sont encloses,
Où Pandore donna ses presens les plus beaux,
O Printemps dont la bouche a les plus belles Roses,
Ciel qui es decoré des plus riches flambeaux:

Corps mortel, mais parfait, esprit plus admirable
Qu'un démon, ame égale aux plus grandes des cieux,

Beauté par ses trois dons heureusement capable
D'enflammer les mortels, les démons & les dieux:

Oeil qui fait dans le feu geler l'ame asservie,
Et brûler dans le gel d'un incroyable effort,
Oeil des cœurs plus mourans l'indubitable vie,
Et des esprits plus vifs l'indubitable mort:

Soleil des yeux plus clairs, dont les fatales flammes
Et d'Amour & d'honneur font resplendir noz jours,
Esprit des beaux esprits, ame des belles ames,
La Déesse des Dieux, & l'Amour des Amours:

Prends avec ce desir, messager de mon ame
Les vers qui te plairont, sujet de mes plaisirs:
Car ie ne doute point que leur leçon n'enflamme
Dans les cœurs plus glacez les plus ardans desirs.

PRIERE A SA DAME
DE DEMEVRER CONSTANTE
te durant l'absence.

STANCES.

BELLE, si ton Amour n'erre point vagabonde,
Las! ne rogue inconstante, en la légereté
Comme fait la pluspart des choses de ce monde,
Dont l'humeur nage es flots de la variété.

Crois que la mienne aussi touſtouſt ferme & durable

Braue son immobile en l'acier de mon cœur,
Forme en fort diamant son roc constant & stable,
Et des nerfs de sa force augmente sa vigueur.

Belle, fais-en de mesme; & que l'eau rauissante
D'un courant oublieuse, qu'un reprochable vent
Ne face varier ta barque chancellante
A la perte, à l'oubli de ton loial seruant.

Absent, mais du grossier de la masse charnelle,
Non du pur, non du vif d'un penetrant esprit,
Qui vole sans cesser d'une audacieuse aisle,
En luisant de ton Ciel qui ses desirs surprit.

Belle, depuis le iour que ie laissai ta face,
Que ie laissai ta main, ta bouche & tes cheueux,
Et que de ton beau sein & la flamme & la glace
Reccurent le denot de mes derniers adieux;

Le n'ai rien vu au Ciel, rien dans l'onde courante,
Rien sur la terre, & rien parmi l'air spacieux,
Qui ne te monstre à moi, qui ne me représente
Dans son riche tableau ton obiect gracieux.

Astres, qui reluisez en la voulte azurée
(Disois-ie allant la nuit) vostre belle clarté
Pourroit-elle égaler la clarté désirée
Qui sort des yeux brillans de ma claire beauté?

Eclairante Phœbe, tu fais bien de reluire
Ce-pendant que ma belle à fermé ses beaux yeux,
Si elle se resuscille, adieu ton sombre Empire,
De iour elle obscurcit ton frere radieux.

Ma belle comme-toi ne soit point inconstante,
Comme-toi vagabonde & muable à tous coups,
Et pour ne l'esclipser que rien ne se présente
D'obscur entre elle & moi, comme entre toy & nouz.

*E*vne garde pour toi ta chasteté sterile,
Je n'aime nullement les fueillages sans fruit,
Que ma belle me soit en ses amours fertile,
Prodigue des faueurs que sa douceur produict,

Trop bien que comme alors que tu baise; ton frere,
A la terre aux humains sa clarté tu ruis,
Je veux que sa lumiere autre que moi n'escaille
Quand de ses doux baisers mon ame s'affouise.

Oiseaux qui fendez l'air de voz aisles legeres,
Changez-vous en Amours, & portez vistement,
Par l'organe gentil de voz voix messageres,
A ma douce beaulté l'object de mon tourment.

Amoureaux, dieles-lui: dessille ta paupiere,
Belle resueille toi & pense en ton ami,
Qui veiage sans yeux priué de ta lumiere,
Qui loing de toi sa vie, n'a vie qu'à demi.

Vous amas nuageux, dont la masse inconstante
Deçà delà s'agit au plaisir de tout vent,
Ma belle plus que vous sera ferme & constante,
Et ses vertus s'iront plus que vous esleuant.

Blanche Autore, est ce toiz quand ma belle se leue
Elle me monstre ainsi le Ciel de son beau front;
Autre Ciel n'ai-je en terre, à lui mon cœur s'esleue,
Et desormais à lui mes veux s'addresseront.

Mais quand son bel oeil s'ouvre, esfallant la richesse
De ses rayons luisans, rien n'est à lui pareil,
Ses traictés estincellans, sa rayonneuse tresse
Obscurcit près de lui les rayons du Soleil.

Riuieres, qui trainez vostre eternelle courses
Qui laissez, qui suiez le surjon de voz eauze,
Mes Amours comme vous ne suient pas leur source,

Mais ils cherchent le lieu d'où naissent leurs trahissements.

Vents, imitez-vous point de vox fortes halaines
Le vent de mes soupirs? vox polmons agitez
Ont-ils comme les miens des tourmens & des peines?
Estes-vous comme moi d'un bel oeil tourmentez?

Allez, gentils Zephirs, ma belle fond en larmes,
De vox doux esuentails effuyez ces beaux yeux:
Les fieres sentiront la fierte de vox armes;
Mais ma belle n'a rien qui ne soit gracieux.

Prairies sans tapis, forests sans chevelure,
Riuages sans bouquets, sillons sans gaietez,
Vous n'avez plus de fleurs, vous estes sans verdure,
Vous perdez vox honneurs, vous estes sans beautez;

Mais c'est vostre soleil qui s'estloigne & s'absente,
Qui retire ses feux & qui vous refroidit,
Vostre vitale humeur ainsi s'en va mourante;
Ainsi vostre vertu languissante perit.

Las! c'est ainsi de moi. Les yeux de ma Maistresse,
Ces beaux yeux mes Soleils qui m'alloient restaurant,
Sont estoignez de moi, ie n'ai plus que tristesse,
Et mes sens à la mort ne vont plus que tirant.

Belle, ie suis prisé de plus baiser ta face,
De plus baiser tes mains, de plus baiser tes yeux,
Et de ton sein caillé l'amoureuse surface
N'estanche plus l'ardeur de mes feux amoureux.

Las! est-ce pour long-temps? & le destin inique,
L'absence mal-heureuse & leur arrest meschant,
Ne batront-ils long-temps de leur main tyrannique,
Ni iront-ils pour long-temps mes plaisirs arrachant?

Belle, l'espere un iour de m'abaisser encore,
Deflechir à tes pieds mes genoux & mon cœur,

De reuoir ta beauté qu' idolatre i'adore,
Et de m'humilier devant ton front vainqueur.

Alors à plein desir ie baiserai ma belle,
Je succerai le doux de ses leures de miel;
Elle me l'a promis, elle n'est point cruelle,
Elle est toute de sucre, elle est toute du Ciel.

Elle n'aura ne mains, ne front, ne sein, ne bouché,
Que mille & mille fois ie n'aille baisotant.
J'y pense estre desia, le la pren, ie la touche;
Qui sera plus que moi lors heureux & content?

Belle, ce temps-peudant ne perds la souuenance
De ton fidele Amant, qui pense nuict & iour
Au bien qu'il receura de reuoir ta presence,
Fauorisé du Ciel d'un bien-heureux retour.

Voiant que ton Amour n'erre point vagabonde,
Ne vogue en l'inconstance, en la legereté,
Comme fait la pluspart des choses de ce monde,
Dont l'humeur nage és flots de la varieté.

C.





DOCTES STANCES
A V R A N I E REMPLIES DE
beaux & rares secrets de Philo-
sophie.

 V E me reseruez-vous, vous Astres qui
luysez,

Vous espritz, vous demons, vous flotz qui
conduisez

De l'heur & du mal-heur les effects or-
dinaires:

Si c'est que vous vouliez que ie parte d'icy,
Cruels a quoy tient-il que ie ne meure aussi,
De viure & de partir sont deux choses contraires.

Toy fleue qui reçois vn corps si c'est vn corps
Qu'va esprit vagabond figure de cent morts,
En passant noye moy, & quoy tu te recule,
Et tes flots effrayez les voulant regarder
Ne me permettent pas seulement d'aborder,
N'est-ce pas que tu crains que mon feu ne te brusle?

Ce ne sont pas tes feux, soupirant doucement,
Ce me disoit ce fleue, ou quelque embrazement
Qui faict que dans mes flotz ie me trouble & m'effroye:
Mais Amant aussi tost que tu es arriué,
Tu as de tant de pleurs mon riuage laué,
Que ie crains que plustost toy-mesme ne me noye.

Las? ce ne sont point pleurs, ce sont ruisseaux coulantz,
 Non, ce ne sont ruisseaux, sont feux estincelantz,
 Non, ce ne sont point feux, c'est l'humeur de ma vie,
 Non, ce n'est point l'humeur, c'est mon sang qui s'enfuit,
 Non, ce n'est point mon sang, c'est mon cœur qui vous suit,
 Non, ce n'est point mon cœur, c'est mon ame rauie.

Non, ce ne sont ruisseaux, car ilz se tarroient,
 Non, ce ne sont point feux, car ces feux se mouroient,
 Non, ce n'est point ma vie, helas? ie vis encore,
 Non, ce n'est point mon sang, car ie le sens gele,
 Non, ce n'est point mon cœur, car il est tout bruslé
 Et mon ame est vers vous qui tousiours vous adore.

Si doncq' ce ne sont feux, si ce ne sont ruisseaux,
 Si ce n'est point mon sang, qui se change en des eaux,
 Si ce n'est point mon cœur, si ce n'est point mon ame,
 Dictez moy, qu'est-ce doncq'? est-ce quelque Element
 Que nature ayt cree pour croistre mon tourment,
 Se fait-il element, qui noye & qui enflamme?

Que ce soit l'ame, non: car mon ame est au feu
 Qui tousiours se consomme & deffaut peu à peu,
 Et peult-il d'un tel feu sortir vne fontaine,
 Il faut que cela soit, car de ce feu si prompt
 Se fait vne vapeur d'où mes larmes se fent,
 Et ces deux elementz coniurent à ma peine.

Que ce soit l'ame, non: car quand l'ame s'en part,
 La vie incontinant s'enfuit à son despart,
 Et ie ne puis mourir quelque pleur que i arrose:
 Il faut que cela soit, sans ame ie mourrois,
 Et aussi sans mes pleurs viure ie ne scaurois,
 Pleurer, viure & mourir, m'est vne mesme chose.

Que ce soit l'ame, non: car l'ame en perissant

Rauist le sentiment de tout mal que l'on sent,
 Et ie ne senti oncq' tant de mal que i'essaye
 Il faut que cela soit car l'ame ne ment point:
 Non plus que font mes pleurs & l'ennuy qui me point:
 D'rue main immortelle,immortelle est la playe.

Que ce soit l'ame non,car depuis si long temps
 Que i'ay sacrifié l'honneur de mon Printemps
 A vox autelZ sacreZ mon ame s'est bruslée
 Il faut que cela soit car amour conuertit
 La cendre en vn rocher,dont la source sortit
 Qui depuis s'est touſiours en larmes escoulée.

Ainsi que les terrens de la pluye se font
 Dedans l'air espoisſi des vapeurs qui se vont
 Aux rayons du ſoleil former dedans la nuë,
 Mes pleurs se font ainsi des vapeurs de mon cœur
 Qu'amour eſteue aux yeux pressez de ſa langueur
 Et la pluye se fait quand la nuë eſt venuë.

L'Amour eſt mon ſoleil qui reluit dans voz Cieuz
 L'air qui prend les vapeurs ce font mes tristes yeux
 Les nuées fe font ſur mon dolent viſage.
 Tant d'ennuis desoleZ que i'ay ſont mes vapeurs
 La playe qui fe fait ſont les eaux de mes pleurs,
 Mais ie crains que ce Ciel ne fe trouble d'orage.

Mais comme quand la pluye eſteuee, il faut
 Soudain qu'elle retombe & puis retourne en hant,
 Et puis deualle en bas d'rue éternelle course:
 Mes yeux,mes pleurs,mon cœur,ſentent le même effet
 De ma pluye ſoudain rne autre ſe refait
 Qui ſera le ſoleil qui fechera la source?

Vous autres qui avez tant de fois diſputé
 Si l'ame a quelque part a l'immortalité

N'ayez pour argument que mon amour fidelle
 Mon amour est dans l'ame & mon amur diuin,
 Et les pleurs que l'espans n'auront jamais de fin
 Comme qu'il faut donc que mon ame soit telle.

Vous amant, vous Soleil, vous mon cuer, & vous air,
 Vous nuës, vous vapeurs qui vous laissez couler,
 Vous pluye, vous mes pleurs, vous non ciel & vous terre,
 Que je vous ay me tous, & vous ay me d'autant,
 Par ce que vous m'allez tousiours representant,
 Mais je crains qu'à la fin il n'en sorte un tonnerre.

Mes larmes m'ont noyé, mes desirs enflamé,
 Mon amour m'a tué, mon espous m'a charmé,
 Ses beaux yeux m'ont vaincu de leurs douces allarmes:
 Mes ennus m'ont gellé, mes pensers m'ont perdu,
 Mes sanguetz m'ont seché, & mon cuer s'y trouve
 Contre tant d'ennemis, qui m'ont quiclé les armes.

Ne vous travaillez plus vous tous à discourir
 Par qui, quand, & comment, le monde doit perir:
 Voyez comme je brusle & puis comme je pleure,
 S'il doit finir par feu mes feux le brusleront,
 S'il doibt finir par eau mes pleurs le noyeront:
 Belle fin que mourant tout le monde se meure.

Amour n'ha point de traictz sinon pour me blesser,
 Amour n'ha point de noeuds sinon pour m'enlasser,
 Amour n'est point armé sinon contre moi-mesme,
 Amour n'ha point de feux que pour me martirer,
 Amour n'ha de Carquois sinon pour me tirer,
 Et Amour n'est amour qu'afin que je vous ayme.

Vous traictz, & vous attraitz, vous Carquois &
 vous feux,
 Vous gracieux ennus, vous amours & vous noeuds

Qui limitez mes maux d'une esperance vaine,
Trop crisez ennemis, combien vous me tirez,
En lassez, embrasez, blessez & martirez,
Que le plaisir est court d'une si longue peine.

S'il se voit un desert c'est là où je m'en vas,
Si quelqu'un parle à moy je ne lui responds pas,
S'il se voit un Enfer, c'est un lieu desirable,
Si quelqu'un est joyeux, aussi tost ie le sui,
S'il est desespere, aussi tost ie le sui,
Et ie n'ay nul plaisir qu'à chercher mon semblable.

De grace mes amis si je marche tout seul,
Que j'aye le sourcil abbaissé dessus l'oit
Qu'au rocher gemissant la douleur qui me ronge,
Vous me voyez paller & ores me changer,
Ne m'importunez point mais laissez moy songer,
Vos plaisirs ce ne sont qu'une vniere de mon songe.

Si je ne pense en vous je ne puis rien penser,
Ma vie est mon penser, mon ame est mon penser,
Mon dormir mon penser, & mes peines pressées
Ce ne sont que pensers, & mes yeux languissants
Ce ne sont que pensers, & pensers tous mes sens:
Bref, tout ce que je suis je ne suis que pensees.

Si quelquesfois mes yeux vous veulent rechercher,
En vous cherchant soudain ma main vous veut toucher,
Vous touchant mon penser vous fait de fantasie,
Vous pensant aussi tost ma langue veut parler,
En parlant mon esprit soudain s'en veut voler,
Si bien que de tout moy ce n'est que jaloufie.

Si je regarde au Ciel! ô Ciel, dis-je, pourquoi
Ne voi-je celle-là qui a tel nom que toy,
Vranie aux beaux yeux dont le nom me transperte,

*A ce mot d'Uranie aussi tost qu'il l'ouyt
Le ciel comme honnora nt ce beau nom s'esiouy t,
Et d'un contraire effect ma peine en est plus forte.*

*Si je regarde en terre! ô terre tu n'es pas,
Luy, dis-je, celle-là qui honnore les pas
De ma belle U R A N I E , Amour que ie souspire,
A ce mot d'U R A N I E , aussi tost soubz mes piés
Fit mille fleurs paroistre à mes yeux tous noyés,
Mais l'hyuer de mon cœur s'acrost à mon martire.*

*Doux pensers, c'est par vous que ie vis auourd huy,
Doux pensers, c'est par vous que ie m'oste d'ennuy,
Doux pensers, c'est par vous que l'amour me console,
Doux pensers, c'est par vous que ie soris des enfers,
Doux pensers, c'est par vous que les cieux sont ouverts,
Doux pensers, c'est par vous que mon ame s'envole.*

*L'on dit que de noz yeux s'eflancent des esprits,
Qui courent à l'objet, & ce dont ils sont pris,
Qui transforment l'objet en leur propre figure,
Et quels sont les esprits qui s'eflancent dehors:
Telle paraist aux yeux la figure d'un corps,
Car tel est le pinceau telle aussi la peinture.*

*Or est que les esprits qui s'eflancent de moy
Ne sont faictz que de vous qui leur donnez la loy,
Qui n'ont rien que cela qu'il vous plaist leur pourtraine,
Si bien que mes esprits sont trompez à tous coups,
Pensant reoir quelque chose ils ne voyent que vous,
Je doute s'ils vonloient il yroit du contraire.*

*Au moins raconte moy crnel qui me poursuiss
Comment se luy pourray raconter mes ennuis
Et les rigueurs du feu dont mon ame est contrainte,
Son honneur me deffend & la discretion*

Deme fier à nul, de mon affection:
Mon ombre qui me suit me même me donne crainte.

Sera-ce en mon esprit; nanny il n'a laisse,
Amour, sera-ce à toy; nanny tu m'as blessé,
Sera-ce à l'air; nanny rien constant n'y demeure,
Sera-ce à mes soupirs; mon feu les brusleroit,
Sera-ce à vn Demon; nanny il l'aymeroit,
Sera-ce au vent; nanny il se change à toute heure.

Esprit, amour, demons, air, vent, & vous soupirs,
Si donc ie ne me sie en vous de mes desirs
D'où viendra le secours au mal qui me menasse
De languir sans la veoir ma fortune le veut,
De la veoir sans l'aymer ma flamme ne le peut,
La fortune & l'amour fauorisé l'audace.

Quoy que ce soit amour, mal que iu sois,
Charge dessus ton dos les accens de ma voix,
Courriers de la fureur qui mon ame possede:
Peut-estre de pitié voudras-tu secourir
Un amant desolé qui n'attent que misurir,
Qui faict le mal il faut qu'il face le remedé.

Si tu ne peux voler mes soupirs t'aideront,
Si tu ne peux parler mes sanglotz parleront,
Si tu crains estre pris heureuse en est la proye,
Si tu crains de brusler tu seras trop heureux,
Si tu crains ses beaux yeux ilz ne sont rigoureux,
Si tu n'es si hardy dis lui que ie t'envoie.

Afin que d'eux absens s'euissent leur volonté.
Mercure a, comme on dit, c'est art cy inventé,
De faire deux amans d'une mesme figure,
Et comme l'un se meut l'autre se va mouvant
Sur les lettres qui sont au cadran ensuivant:

Mais las ou trouuerai-je aujourdhuy ce Mercure,

On dit que par magie on fait quelque miroir
Où l'esprit enfermé fait dedans apparoir,
Quand il est consacré, la forme qu'on demande:
Qu'on m'apporte vn miroir ie le veux coniurer
Pour voir si quelque esprit la viendra figurer,
Mais quel esprit peut feindre vne beauté si grande?

On dit que l'on peut faire vn bassin compassé
De lettres & de sors diversement tracé
Qui fait voir ce qu'on veut aux rais de la nuiet claire:
Qu'on m'apporte vn bassin que ie iette le sort,
Pour voir ceste beante qui medonne la mort,
Mais la nuiet peut-elle estre où paroist la lumiere?

Las au moins si i'auois quelque pourtrait tiré
Au naturel des yeux que i'ay tant adjuré
Beaux yeux, l'honneur du ciel & l'honneur de ma gloire
He' peut-estre qu'amour me voyant tourmenté
Feroit de ceste feinte vn corps de verité,
Pigmalion vit bien vivant & son yuoire.

Mille fois tous les iours ie viendrois t'adorant,
Et puis ie te diroy doucement souffrant!
O pourraict à moy seul permets que ie te baise,
Peut estre de pitié la bouche tu tendrois,
Et puis mille baisers & mille ie prendrois:
Mais faut-il qu'un wray mal d'une fainted s'appaïset

Comme ie souffrois & que l'air tout espris
De mes feux embrasez gemissoit soubz mes cris
Amour qui de pitié accompagnoit ma plainte,
Amant, ce me disoit, faut-il d'autre pourraict
Que celuy qu'en ton cœur i'ay graué de mon traict,
L'essence mesme y est & non pas me fainte.

Le peintre est donc l'amour mon penser son tableau
 De mes dulcens desirs il en faict vn pinceau:
 Sur voz beautez il prend les traits de son image,
 De mes affections il mett les couleurs
 Pour huyle il s'est seruy de mes tristes douleurs,
 Et l'honneur conduissoit l'aveugle à son ouurage.

Quand Dieu ce grand ouvrier chef-d'œuvre façonna
 L'homme ce petit monde, on dit qu'il lui donna
 Le corps, l'ame, l'esprit & l'ombre vagabonde,
 Que le corps va en terre apres nostre trespass,
 L'esprit s'en volle au Ciel, l'ame descend la bas,
 L'ombre demeure au lieu qu'elle aimoit en ce monde.

Or mourant aujourd'huy, ha! que ce triste adieu!
 O mort plein de cent morts say que prenne en ce lieu!
 O mort plein de desirs où tout mon heur s'assemble
 Que deuendra mon cœur & mon esprit rauis,
 Vous ombre & vous mon corps de tant de maux suisi,
 Le seul penser m'est plus que mille morts ensemble.

Mon corps n'est plus que terre en vn tōbeau pondreux
 Ma triste ame descend aux Enfers tenebreux,
 De l'erreur d. mon cœur & de mes yeux perie,
 L'ombre erre autour de vous que i'ay tant adoré,
 Et mon esprit aussi s'est au Ciel retiré,
 Mais il n'est point de Ciel que ma bête V R A N I E.

EPISTRE DE PENELOPE A VLYSSE, TRADVITTE
du latin d'Ouide, par le S.D.P.

 TOI son cher Ulysse oublioux de ses
peines,
et qu'une longue absence empesche d'estre
sien,
la chaste Penelope eſcrit ces lettres rai-
nes :

Ne luy fais point response, ains toi-mesme reuien.

Troie aux femmes des Grecs à bon droit odieuſe
A veu du feu vengeur ses hauts monts allumez,
A peine de Priam la ruine ennuieuse
Meritoit tant de mois & d'hommes consommez.

Que pleust à Dieu qu'alors que l'infame adultere
Tourna premierement vers Sparte ses vaisseaux,
Les Aquilonz esmeus d'une iuste cholore
Eussent enfeuili sa flotte dans les eaux.

Ie n'aurois dans ma couche en vain froide & glaciee,
Tant de sois soupiré pour ton estoignement,
Et ne m'irois plaignant feulette & delaſſée,
Que les iours paresſeuex coulent trop lentement.

Ni pour tromper des nuictz la longuent importune,
Qui me ronge le cœur de soucis inhumains,

*La toile que j'ourdis durant mon infortune
Par tant & tant de fois n'auroit lassé mes mains.*

*Dieux! quel moment depuis n'a trouble ma pensée
De mille faux soupçons plus grands que les dangers,
Et qu'une Amour extrême est souvent trauersée
De crainte, de frayeur, & presages légers?*

*Je me representois à toute-heure assaillie
De l'horreur du trespass qui ton chef menaçoit,
Que sur toi les Troiens faisoient quelque saillie,
Et le seul nom d'Hector tout le sang me glaçoit.*

*Soit qu'on me racontast que son fer homicide
Eust l'esprit d'Antiloche aux ombres envoié,
Antiloche pour toi m'alloit rendant timide,
Et mon sein se trouuoit de larmes tout noisé.*

*Ou soit que soubs l'horreur des armes inutiles
Le cher sang de Patrocle eust été respandu,
Je m'affligeois de voir les ruses plus subtiles
Rencontrer un succéz souvent non attendu.*

*La lance Lyienne estoit-elle trempée
Au sang de Ptolomé à terre renversé,
Du mesme coup mortel i'auois l'ame frappée,
Et mon cœur se sentoit d'outre en outre percé.*

*Bref, soudain qu'un des Grecs soubs les armes côte-à-côte
Tomboit palle victime à Pluton immolé,
Vne secrète horreur couloit par mes artères,
Et mon sang amoureux de crainte estoit gelé.*

*Mais quelque Dieu propice à ceste amitié sainte
Aux accents de ma voix en fin s'est conuerti;
Troie est reduite en cendre, & si gloire est éteinte,
Et mon espoux se void des combats garanti.*

*Les vainqueurs retournez chez eux pleins de louanges
Goustine*

Goustant en paix le fruit de maint labeur souffert,
Leurs autels sont chargez de despoilles estranges,
Et le butin barbare aux Dieux Grecs est offert.

Par celles de mon sexe avec longs cris de ioye
Les vieux sont accomplis pour leurs espousz sauvez,
Eux content leur fortune & les destins de Troie
Soubz les loix de la Grece en dix ans captivez.

Les bons vieillards chenus & les filles craintives
Admirent leur hazard, où maint autre est peri,
Et la femme qui sent les heures moins tardives
S'attache par l'oreille aux discours du mari.

Plusieurs mesme aux festins sur les tables chargees
De services exquis & de vin odorant,
Vont des murs d'Ilion & des troupes rangées
L'affiette entre les mets & le plat figurant.

Ici de Simois roulloit le flot oblique,
Là le port de Sigée en croissant s'entr'ouroit,
Et là du vieil Priam le palais magnifique
De ses roiales tours les pointes descouroit.

Achille de ses coups lançoit ici la foudre,
Ulysse ici voulut ses tentes ordonner,
Et là le corps d'Hector couché mort sur la pouldre
Effraia les chevaux qui le vouloient trainer.

Car du vieillard Nestor la voix douce & faconde
En entretint ton fils maintes nuictz & maints iours,
Quand il t'alla chercher vers Pyle l'inconde,
Et ton fils après lui m'en fit tout le discours.

Il adioustoit aussi que soubz ta main armée
Dolon au sort de Rhesé auoit été compris,
Et que l'un par la ruse accortement tramée,
Et l'autre du sommeil s'estoit trouué surpris.

*Tu fus, mon cher Ulysse armé de trop d'audace,
Toi, que le soin des tiens ne peust onc retarder
D'aller donner la nuict dans les tentes de Thrace,
Et soubs la foi de l'ombre ainsi te hazarder.*

*Priuer tant d'ennemis pour iamais de la veue
D'un seul homme sans plus te sentant soustenir:
Mais d'un prudent aduis ton ame estoit pourueue,
Et de moi tu gardois sur tout le souuenir.*

*La fraieur cependant n'abandonna mes veines
Tant que i'eusse entendu que ton camp estonne
Te veid le lendemain loing de leurs troupes vaines,
Sur les cheaux conquis du combat retourne.*

*Mais, helas! que me fert qu'on ait rendu servile
L'Empire d'Ilion & destruict ses rempars,
Et que ce que iadis estoit vne grand' ville
Soit maintenant un champ ouuert de toutes parts.*

*Si ie suis telle encor que i'estoys lors que Troie
De ses tours jusqu'au Ciel esleuoit les sommets,
Et que mon cher espoux des Aquilons la proie,
Soit separe de moi pour ne le voir iamais:*

*Les haults murs d'Ilion, à qui rien ne s'egale,
Pour les autres sont cheus du feu Grec deuorez;
Pour moi seule de Troie à mon mal-heur fatale,
L'Empire & les desseins sont debout demeurez.*

*Au lieu mesme où n'aguere on la voioit bastie
Ceres couure son chef d'espics iaunes & haults,
Et dedans chaque rué en filon conuertie,
Le bled noutri de sang tombe dessous la fauex.*

*Des corps ensevelis avecque les ruines
Maint os se sent heurter par le coultre trenchant,
Et l'herbe qui renaist soubs ces tendres racines*

Des Palais demolis va le feste cachant

*Tandis ton chef vainqueur battu de la tempeste
Est esloigné de moi sans espoir de retour,
Ne sçachant en quel lieu la fortune t'arreste,
Ni le triste sujet qui cause ton seiour.*

*Si quelque estrange nef par les ondes constrainte
Vient son ancre mordante à noz ports accrocher,
Le cours vers le riage, & pallissant de crainte
Vai de ton sort douteux les nouvelles chercher.*

*Puis soudain que la voile aux Zephyrs est tendue,
Maint pitoiable escrit par moi t'est addressé,
Si la mer d'aduenture en cent bras estendue
La pousse quelque part où le sort t'ait laissé.*

*L'enuoié tout exprez vers les sables de Pyle,
Où du vieillard Nestor le throsne est escarté,
De Pyle sablonneuse au riage sterile,
Rien qu'un bruit incertain ne me fust rapporté.*

*I'ai depuis dépesché vers Sparthe tout de mesme,
Sparthe ne sçait non plus quel climat te retient,
Ni l'oublieux seiour où ta paresse extreme,
Priné de tes amis si long temps t'entretient.*

*La fortune pour moi seroit beaucoup meilleure
Que les murs d'Ilion fussent encore entiers,
Muable que ie suis ie deteste à ceste heure
Les vœux que ie faisois iadis si volontiers.*

*Pour le moins ie sçaurois en quel lieu de la terre
Tu vas des fiers destins attendant le hazard,
Puis ie craindrois sans plus les perils de la guerre,
Et mainte autre à ma perte en commun auroit part.*

*Au lieu que maintenant ie ne sçai qui m'estonne
Et si tout m'espouuante en ce sort dunié,*

*Et mon foible vaisseau que l'espoir abandonne,
A tous les vents ensemble est d'un coup exposé.*

*Autant qu'on peut courir de fortunes sur l'onde,
Autant comme on en court sur le sec element,
Autant mon ame vaine en angoisses feconde,
Teinct de tristes sujets de ton retardement.*

*Mais simple que ie suis pendant que ie t'appelle,
Peut-estre à d'autres veux plus qu'aux miens attentif,
Comme c'est des maris la coustume infidele,
Quelque Amour estranger tient ton esprit captif.*

*Possible contes-tu d'un dedaigneux langage,
Combien ta Penelope à l'esprit peu galant,
Qui sçait mettre sans plus les laines en usage,
Et par art les couleurs ensemble va meslant.*

*Facent les Dieux qu'en vain ce soupçon me tourmente
Destournant le succez du mal que l'en attens,
Et ne souffre le Ciel qui mes peines augmente,
Que ie te croie absent & libre en mesme temps.*

*Mon pere plein de soin incessamment me presse
D'abandonner mon liet infertile & desert,
Et taxe la froideur de ma longue paresse,
Disant que de mes iours la fleur en vain se perd.*

*Mais il a beau prescher, auant que ie fleschisse,
Le veux demeurer tienne & de nom & de fait,
Penelope en tout temps sera femme d'elysse,
Le Ciel ne sçauroit rompre un lien si parfaict.*

*Ausi quand il entend les excuses honestes
Dont ie vai defendant cest Amour eternel,
Lui-mesme il est vaincu de mes chastes requestes,
Et modere enuers moi son pouvoir paternel,
D'ailleurs un peuple espais à toute heure m'accable*

D'insolens amoureux & rivaux poursuivans,
Dont Vtique & Samos importunent ta table,
Et la haute Hyacinthe abandonnée aux vents.

Dans ta royale Cour de leur presse occupée
Ils regnent en ta place & deuorent tes biens,
Et nul ne résistant à leur force usurpée
Consement la substance & le pur sang destigns.

Et quoi? raconterai-je en ceste longue histoire,
Ou Pysandre, ou Polibe, ou Meden inhumains?
Et pourquois remettrai-je Eurymaque en mémoire,
Et l'auare Antimoe aux rauissantes mains?

Je passe tout exprez, sens vn muet silence
Leurs autres concurrens de ton nom menacez,
Que tous indignement tu nourris en absence
Des moyens part en soin en ieunesse amasséz.

Melhante y vient aussi qui leur donne l'audace
De toucher aux troupeaux dont tu t'es vu seigneur,
Et le chetif Irus que la famine y chasse,
De ton palais roial le dernier deshonneur.

Contre tout ce complot nous sommes d'ordinaire
Trois ames sans remedé à la merci du sort,
Penelope ta femme, & Laerte ton pere,
Et ton fils Telemaque esloigné de support.

Encor par vne embusche en son chemin dressée
N'aguere, ô desespoir! il me fut presque osté,
Ainsi comme il dressoit ses pas & sa pensée
Vers les murs Pyliens outre leur volonté.

Vueillent les Dieux, helas! autheurs de ma tristesse,
Que noz iustes destins d'ordre s'entresuivans
Il te ferment les yeux estincls par la vieillesse,
Et presse aussi les miens de clarté les priuans.

Ces mesmes vœux au Ciel fait ma nourrice aagée,
Et celui qui preside aux troupeaux de tes prez,
Et l'autre dont la foi par toi se void chargée
Des viles animaux à Cerés consacrez.

Mais ny le vieil Laërte, à qui la mort prochaine
Rend les nerfs refroidis, & le sang tout gelé,
Parmi tant d'ennemis dont ta famille est pleine
Ne peut tenir le Sceptre en ses mains esbranlé.

Et quant à Telemaque, espoir de ton vieil aage,
Si le Ciel de ses ans ne retrenche le cours,
Il pourra bien regir ton roial heritage,
Mais il a iusqu'alors besoin de ton secours.

Car de moi ie ne puis ne m'aidant que de larmes,
De ton chaste Palais tes ennemis bannir,
Reuien doncques toi-mesme avecques d'autres armes,
Et fai des tiens encor le bon-heur reuenir.

Tu te vois vn cher fils, ta future esperance,
Et vneillent les destins qu'il te soit conserué,
Dont ia l'aage requiert plein de belle apparence
D'estre aux arts de son pere avec soin eslenué.

Iette les yeux aussi sur le chechu Laërte,
Et prends soin de conduire au sepulchre ses pas,
La porte de Pluton est pour lui toute ouuerte,
Et desia du pied mesme il touche le trespac.

Moi d'ailleurs, qui d'enfance à peine estois sortie,
Quand le Ciel t'esloigna de ce triste seiour,
Perdant de mes faisons la plus chere partie,
Je serai pleine d'ans & vieille à ton retour.

RESPONCE D'ULYSSE
A PENELOPE,
de Sabin G.D.A.

EN fin le sort lassé de mes trop longues
peines
R'allumant de desirs ma première ami-
té,
Detoy ma Penelope en ces terres loin-
taines

Ma rendu le discours tout remply de pitié.

I'ay recogneu les traictz de ta main chaste & belle,
Main que ie tiens si chere, & ton fidelle anneau
Ce m'est vn reconsort en n'a douleur cruelle,
Et à mes vieux tourmentz vn remede nouveau.

Tu me nommes tardif, ie iure par toi-mesme,
Que ie desireroy plustost qu'il fust ainsi;
Que de mes maux passez conter la peine extreſme,
Et pour ceux que i'atten te causer du soucy.

Helas ce n'estoit pas ce que la Grecque armée
Me reprochoit au temps qu'une raine furie,
Retenant dans le port ma grand flotte enfermée,
M'apprestoit pour te plaire vn futur deshonneur.

Mais le peu de vouloir & le peu de puissance
Que i'auoy de plus viure esloigné de tes yeux,
Me faisoit moins douter le blasme que l'absence,
Et seindre aux yeux de tous que i'estoy furieux.

D iiij

Tu veux que ie me haste & non que ie t'escriue,
 Mais hastant mon retour l'implacable Neptun
 Ayde des Aquilons avec mes nerfs estriue,
 Et pour t'aller veuoir rien ne m'est oportun.

Troye qui paroissoit iadis tant orgueilleuse,
 Qui fust tant odieuse aux femmes des Gregeois
 Plorable n'est plus rien qu'une masse cendreuse:
 Bref, Troye n'a plus rien que des loups pour Bourgeois.

D'Hector de Deiphobe & d'Assie est esteinte
 Ceste grande vertu qui te glacoit le coeur,
 Et tous ceux dont le nom te causoit quelque crainte
 Par l'effort du destin cedent au fer vainqueur.

De Rhesé Tracien fatal à nostre armée
 I'ay trompé le destin, & dans le flot Lethal
 Gaignant ses forts coursiers i'ay son ame abîmée,
 Renuoyant aux destins ce qu'il eust de fatal.

Faussant le Guet Troyen d'un heureux stratageme,
 Je pris le simulacre à Pallas consacré,
 Meritant pour guerdon de mon audace extrême
 D'un Palmier glorieux le branchage honoré.

La peur ne peut jamais se loger en mon ame,
 Bien qu'en clos au cheual Cassandre à haulte voix
 D'un gosier prophetic criast, mettez en flame
 Troyens bruslez, bruslez ce grand Cheual de bois.

Bruslez, dedans le creux de ses bosses ventreuses
 Les Argiues sont clos qui doiuent aujourd'huy
 Finir à vostre dam ces guerres malheureuses
 Si vous ne preuenez vostre futur ennuy.

Achille auoit perdu le droit de sepulture
 Lors qu'aidé des appas d'une ienne beauté,
 Paris le feit bourgeois de la maison obscure,

Mais il fust sur mon doz à Tethis rapporté.

*Les Greçz pour n'estre ingratis de ma peine hazardeuse
Ne m'ont point desnié le loyer merité:
Car du corps dont l'esprit nage en l'eau tenebreuse,
Et que ie retiré les armes i'ay porté.*

*Maintenant elles sont dans la mer enuahies,
Et bien mes compagnons ou sont-ils? & mes Naux
N'ont-elles pas esté soubz les flotz englouties
Après l'effort cruel de mille ondeux assaux.*

*L'Amour seul me tenant loyalle compagnie
Entre tant de hazardz à mon cœur endurcy,
Renfant ma volonté sincerement ynie
A l'vnique subiect de mon plus beau soucy.*

*Les gloutons appetitz de la tourbe effroyable
Des monstres qui de Scylle abbayent le costé,
Et de Caribde encor l'horreur espouventable
N'ont jamais peu changer sa pure integrité.*

*Moins l'art furnaturel de la grande Colchide,
Qui par ses vers chantez estoit le iugement,
Et l'hymen solennel cerché par l'Aihlantide
Ont peu trouuer retraiete en mon entendement.*

*Elles m'auoient promis, si ie les voulois croire,
D'affranchir de tout point mon ame du tressas,
Et que bien que chacun dans stice doive aller boire,
Elles garentiroient de ce danger nies pas.*

*Toutesfois mesprisant pour toy cest aduantage,
Je me suis exposé à la mercy des flotz,
Elsant pour te voir le hazard de l'orage,
Plusfost que sans te voir vn eternel repos.*

*Mais possible voyant que de ces noms de femme
Le remply mon papier tu me crois plain d'Amours,*

Et sens d'vn feu cruel la vine poincte en l'ame
Qui t'oste le desir de lire mon discours.

Et me semble desia qu'vne ialousie rage
Pour Circe & Calipson trauaillant tes esprits,
Faict qu'ores tu me inge auoir dans le courage
Vn brasier qui doibt estre à chaque obiect espris.

Certes, lors que ie leus Antimoë, Medonte,
Et Polybe en tes vers, tout le sang me gela,
Et pressé de despit dont la rage me donte,
Maint soupirs de mon cœur dans les airs s'enuolla.

Et tant de ieunes gens, helas! qu'en doi-se croire
S'ils vivent pres de toy en molle oyfiueté,
Passans le plus du temps à manger & à boire,
Peux-tu garder entiere entre-eux ta chasteté.

Si de pleurs assidus tu baignes ton visage,
Pourquoy le trouuent-ils si plaisant & si beau,
Que n'a dedans leur eau ta beauté fait naufrage?
Et que n'a leur humeur amorty leur flambeau?

Sauf le fraudeur trauail de la tolle menteuse,
Vn autre espoux te doit posseder à son tour,
Pour remede à ce mal ta main laborieuse
Va defaisant la nuict ce qu'elle à fait le iour.

L'artifice est louiable, & certes cest ouvrage
Te produisant matiere au trauail gratieux,
Par vn mesme moyen t'affranchit de l'outrage
De tant de concurrens qui te sont odieux.

Ah! que mieux m'eust esté dans les dents entrouvertes
Du Ciclope Etnean finir tous mes ennuiés:
Du moins i'eusse euté tant de peines souffertes
Et tant de iours plus noirs que les plus sombres nuictz.

Ah! combien m'eust esté le trvppas agreable

Lors que les Lestrigons du mont Ismarien,
Faisans de mes soldats vn repas detestable;
Attrainerent mes nefs au bord Treicien.

Ou si quand ie passay l'infernelle riviere
Faisant force au destin i eusse assouuy Pluton,
Sans iamais plus reuoir du Soleil la lumiere,
Et sans plus repasser les bords de Phlegeton.

Là parut à mes yeux ce qu'en vain tu me celles
Celle qui dans ces flancs autresfois m'a porté,
Qui nageant maintenant dans les nuictes eternelles
Ma veu des fiers destins forcer la deité.

Elle m'a raconté d'yne voix véritable
Les maux qu'ores chèz moy les miens vont receuant:
Lors pensant luy donner vn baiser larmoyable;
Trois fois en la serrant ie ne pris que du vent.

Là ie vry froid & blanc le braue Philacide,
Qui mestrisant l'Oracle empourpra de son sang
Le bras victorieux du vaillant Priamide,
Receuant le premier son estoc en son flanc.

Heureux qui pres de soy tient sa Laodamie,
Dont le loz glorieux vit en l'éternité:
Elle qui par sa mort donne vie à sa vie;
Suiuant son cher espoix en la fatalité.

L'ombreuse Lachesis d'yne main liberale
Auoit posé plus loin le terme de ses iours:
Mais deuancer l'effet de la trame fatale
C'est empraindre en la mort ses constantes amours.

Ie vey mais ie ne peux empescher que mes larmes
Ne feissent de mes yeux rouler vn grand ruisseau:
Agamemnon sauué de mille & mille allarmes
Difforme! ô desespoir, par vn meurtre nouueau.

*La mort qui voltigeoit aux campagnes Troyennes
N'auoit peu le toucher, encor il evita
Guidé de son bon-h^rur les fraudes Naupliennes,
Et malgré tous hazards les flotz Aubez donta.*

*Mais quoy? pensant payer, sauué de ceste trame,
Au grand pere Iupin le deuoir de ses vœux,
Chargé de mille coups il espandit son ame
Dans vn ruisseau de sang sur les flotz tenebreuse.*

*Mais las! que m'a seruy, que parmy les captives,
Qui du sac de Pargame ont eschappé l'horreur,
Ayant vnu mille attraielz soubz les faces craintives
De l'esposse d'Heclor & Cassandre sa sœur.*

*Que i'aye preferé la vieillesse excessiue
D'vne Hecube croulante à leur icune beauté,
De peur que le soupçon d'vne belle captive
Donnast coup sans raison à ma fidelité.*

*Premiere elle seruit de fatalle courriure
D'un mal-heureux presage à mes naux & à moy:
Lors qu'accusant les Cieux de sa ruine entiere
Se cerchant elle a vnu la perte en soy de soy.*

*Car deuenant en fin de douleur enragée,
Et les airs d'alentour de ces plaintes troublant,
En figure de chienne elle se veid changée,
Et ore en long abbois va ces cris redoublant.*

*Tethis qui se monstroit anparauant bonace
S'enorgueillit voyant ce cas prodigieux,
Eole aussi fronçant sa sourcilleuse face,
Lascha bride à l'instant à ses ventz furieux.*

*De la peu fortuné i erray par tout le monde
Sans trouuer en ma peine vn seull lieu de repos,
Me laissant emporter à la mercy de l'onide,*

Suivant pour mon seul pole & les ventz & les flotz.

Mais si de mon bon-heur le Thebain Tirefie,
Comme de mes mal-heurs à cognu l'aduenir,
Si du feu d'Apollon sa poictrine est saisie,
Le destin doibt en bref mes angoisses finir.

Car ayant eschappé la piteuse aduenture
Dont par terre & par mer il m'alloit menaçant,
Maintenant de mon sort le favorable augure
Au haure de salut doibt aller m'adressant.

Mesmes ores Pallas qui reserra la bride
Autresfois à l'ardeur qui guidoit mes espritz
Sur vn bord incognu de la campagne humide,
A de m'accompagner & sauuer entrepris.

Pallas que ie n'auoy depuis le sac de Troye
Encore peu reuoir s'est offerte à mes yeux,
Son courroux qui du temps m'a faict estre la proye,
Se change maintenant en yn oeil gracieux.

Bien que i'eusse imité l'impiteux filz d'Althée,
D'elle ie n'eusse esté si durement mené
Des Argues vainqueurs la brigade indomptée
A senty combien peut son courroux forcené.

Tu n'en es pas exempt generuex Diomede,
Bien que soubz ton pauoir Minerue ait combatis,
Tu as couru le monde & reuiens sans remede
Plus propre à ta douleur que ta propre vertu.

Du fils de Telamon non moindre est la misere
Dont les toictz ont esté d'adulteres comblez
Ny de cil qui voulant punir vn adultere
Eust cent fois dix raiſeanx en Aulide assamblez.

Bien-heureux Plstenide en toute ta fortune,
Car ayant à forcer le sort iniurieux,

*La chaste volonté de ta femme oportune
Ta deus faire sembler ton trauail gracieux.*

*Si des vents importuns ou des mers coniurées
Les efforts opposez ont retardé voz pas
De voz belles amours les caresses sucrées
N'ont veu cesser pourtant leurs blandissans appas.*

*Ny les obstacles vains & des vents & des ondes;
Ont peu de voz baisers empescher le plaisir,
Voz leures en baisers heureusement fecondes;
De voz embrassemens augmentoient le desir.*

*Pleust aux Dieux immortels que i'errasse en la sorte,
Neptun parton moi en plus doux me sembleroit
Penelope , & par toy mon angoisse plus forte
Comme vn beau iour d'hyuer prompte s'escouleroit.*

*Mais ores que ie scay que ma seulle esperance,
Telemaque mon filz est sain aupres de toy :
Ostroyant quelque tréue à l'ennuy qui m'offence,
Le sens en mon esprit alentir mon esmoy.*

*A bien peu toutesfois que le cœur ne me parte
Lors que ie ly qu'il doibt si ieune nauiger
Pour sc auoir ou ie suis, & vers Pyle & vers Sparle,
Scachant combien est grand sur la mer le danger.*

*La pieté que tant de dangers accmpagnent
Est impie de soy: car tresmal à propos
En mer de son vaisseau les aurons se baignent,
Et tresmal sa ieunesse est exposée aux flots.*

*Mais sa peine à pris fin, or le sage interprete
Des Dieux m'a dit ces mots, ta nef abordera
Au ruisage Itaquois, & comme tu souhaitte
L'embrassement des tiens ton desir saoullera.*

Toy seulle alors auras de mon faict cognissance,

Mais celle ton plaisir & fais accortement;
 Estouffant ta liesse en vn muet silence,
 Qu'on ne puisse esuenter ton secret pensement.

Le Prophete m'a dit que du filz de Latone
 Le Laurier deuineur que i'aquis par l'effort
 De mon bras vigoureux mes ennemis i'estonne;
 Mais qu'en vn camp ouuert ie leur donne la mort.

Possible qu'au milieu du vin & des viandes;
 Le bon-heur faisant voye à mon dard punisseur,
 Me donra d'enuoyer ces entrailles gourmandes
 Dans l'eternelle nuict du gouffre engloutisseur.

Et que le sol messbris qu'ilz auront fait d'Ulysse,
 Leur tournera de bref en triste estonnement:
 Plaise aux Dieux que ce iour qui lentement se glisse
 Pour nostre heur mutuel marche plus vistement.

Afin que de noz feux la flame presque esteinte
 Prenne nouvelle vie à mon nouveau retour,
 Et qu'en fin r'enchainez d'une cordelle saincte,
 Tu possedes sans fin de ton mary l'amour.





REPROCHES D'IN- CONSTANCE.

STANCES.

Puis qu'il faudra bien tost oublier l'inſidele,

PQui deuoit mourir noſtre, & qui le nous iuroit,

Faſons-en le deſſein, ne le prenons point d'elle,

Deſtruſons les premiers ce qu'elle deſtruiroit.

C'eſt bien à mon regret que ie ſuis variable,
La faulte en eſt à celle où ie ſuis attaché,
Et voulant empêcher qu'elle ne ſoit coupable,
Moi-mesme i'aime mieux commencer le peché.

Adieu donc ſouuenir de cete Amour extrême,
Qu'elle me promettoit presque à chasque moment,
Celle qui ſçait bien l'art d'oublier ce qu'elle aime,
Sçauoit bien l'art auſſi de iurer faintement.

Ce qu'elle eſcrit encor ce ne ſont que fineſſes,
Ne pouuant pas coupper tant de nœuds en vn iour,
Ie ſçai bien que l'horreur de rompre ſes promeffes
La retient ſeullement, & non pas mon Amour.

Mais reprenant ma foi la tienne t'eſt rendue,
Pariure qui iurois & n'auois plus de foi:
Tu n'eſtois point à moi, ie ne t'ay point perduë,
Et ſans me rien oſter ie te redonne à tes.

Je t'ay trop obligée, ame ingrate & maudite,
 Tu ne devois iamais faire autre élection,
 Et ce que tu pouueis nier à mon merite,
 Tu le deuois donner à mon affection.

DE L'HEVR QVI AC-
 COMPAGNE L'AMOVR
 d'vne beauté.

S T A N C E S.

BEAVTEZ qui dans le Ciel liurez ame
 Dieux la guerre,
 Qui faites les humains trembler desfien-
 nement,
 Qui nous desaduolieroit pour Deltor en
 terre,

Seroit priué des yeux ou bien de iugement.

C'est pour quoys, ô beant, que je veux aymer le foudre
 Que voz yeux mais voz Cieux ont dardé sur mon cœur
 O celestes clartez qui l'avez mis en peuldre
 Assoli de voz ravis se cheris mon mal-heur.

que n'ai-je le cœur d'une immortelle essence,
 ister aux sens de son œil flamboiant,
 ne peut mon cœur mourant prendre naissance
 que le Phœnix faict en se consommant.
 belas! il ne peut: car on voit la lumiere
 que Soleil sans en estre allumé,

*Et on ne sçauroit veoir les flammes meurtrieres
De voz yeux mes soleils sans estre consommé.*

*Garde to j donc Phœnix que cest ceil qui m'enflame
Ne t'alle consommant au rai de son flambeau:
Car au lieu de trouuer dans les cendres vne Ame;
Tu ferois comme moy rencontre d'un tombeau.*

*Non, non, ie me desdis! ô beautez immortelles,
Celuy que vous tuez des rayons de voz yeux,
Amour dedans le Ciel le porte sur ses ailles,
Pour estre fait à haut le compagnon des Dieux.*

*Mais tout ainsi qu'on veoit ce grand flabeau du monde
Ne brusler qu'un Phœnix de tant d'objets diuers;
Ainsi de voz beaux yeux la lumiere feconde
Ne veult brusler que moy de tout cest vniuers.*

*Le Soleil & voz yeux ont donc mesme puissance,
Et le Phœnix & moy bruslons des pareils feux:
Mais nous n'auons pourtant Phœnix mesme naissance,
Car tu renais en terre & moy dedans les Cieux.*

*Heureux doncques mon cœur de quoy le trait t'enferre.
Des yeux qui t'ont rendu par leurs feux immortel:
T'estois comme un mortel n'aguere sur la terre,
Maintenant comme un Dieu ie suis dedans le Ciel.*

*Mais parmy les plaisirs d'une ioye si grande
Je ressens le mal-heur de mon indignité,
Le sentiment que i ay d'estre trop basse offrande
Amoindrist beaucoup l'heur de ma felicité.*

*Je faux, car les humains qui ont du demerite
Ne montent point au Ciel avec les deitez:
Je suis donc tout parfaict & tout plein de merite;
Puis que ie suis monté au Ciel de voz beautes.*

STANCES.

NE Nymphé guerriere emprisonne mon
coeur,

Et de si puissans fers en sa grace me lie,
Que ie ne crains la mort que pour la
seule peur.

De sortir de prison en sortant de la vie.

Comme l'araigne prise & cherit ses filets,
Et qu'elle se desplaist quand on les lui deschire:
Ainsi dedans mes lacs bien-heureux ie me plais,
Et comme ie suis pris de prendre ie desire.

Iadis pour des prisons de Minos le tirer
L'ingenieux Dedale empluma ses aisselles,
Et moi pour à iamais prisonnier demeurer,
L'enferme mon Amour, & lui coupe les aisles.

Apollon & Diane à leur nativité
Arrestèrent vne Isle errante sur les ondes,
Ses beautez ont ainsi pour iamais arresté
De mes ieunes desirs les aisles vagabondes.

Echo deuint vn son demeurant par les bois,
Pour auoir trop aimé de Narcisse la face;
Et moi ie voudrois estre eschangé tout en voix
Pour redire tousiours sa beauté & sa grace.

Comme l'humide Lune en ses froids mouuemens
Des flottans mouuemens de la mer est suiuie:
Ainsi mon cœur dépend de ses commandemens,
Et son simple vouloir est la loi de ma vie.

Ie voi bien qu'en l'aimant ie m'auance au trespass,
 Et que la raison mesme arriere me rappelle ;
 Mais la crainte pourtant ne retire mes pas.
 Honorable est la mort dont la cause est si belle.

Enchante mes Amours d'un charme de merci,
 O ma belle Medee, ô source de ma flamme !
 Et fais un peu dormir ce dragon de souci,
 Qui cruel sans repos veille dedans mon ame.

PLAINTE D'VNE DAME A SON SERVITEVR infidelle.

STANCES.



ERONT donc mes pleurs & mes cris
 Par toi, ingrat, mis à mespris ?
 Sera donc ma juste priere,
 Et ceste Amour & ceste foi,
 Qui te font triompher de moi,
 Par toi, ingrat, mis en arriere ?

Tu as donc toi-mesme trenché
 Le nœud dont tu fus attaché ;
 Tu as donc amorti les flammes
 D'un feu si saint & si parfait,
 Et tes mains ont brisé le traict
 Qui souloit entamer nos ames.
 Si veux-je au trespass consentir

Plus tost qu'un autre Amour sentir,
 Quoi-que la cause en fut divine:
 Car iamais traict tant soit-il fort,
 Si ce n'est le traict de la mort,
 Ne fera bresche à ma poitrine.

Encores crains-je que les Dieux
 Justement rendus furieux
 Pour ton ingratitudo extreſme,
 Ne te punissent tellement
 Que morte dans le monument
 Je n'en tremble d'horreur moi-même.

Enée eſt encore aux Enfers
 Parmi les flammes & les fers
 Des fureurs iamais appaſées;
 Et void pour doubler ſon ennui
 Leandre qui fe rid de lui,
 Heureux dans les champs Elysées.

Las! ie ne veux pas malgré toi
 Retenir le vol de ta foi,
 Ni ne veux pas que ta fortune
 Pour ma mort retarde d'un iour:
 Car à toi qui n'as plus d'Amour
 Ma conſtanſe eſt trop importune.

Seulement ie veux te prier
 D'un bien que ne peut deſnier
 A l'ennemi l'ennemi même,
 C'eſt qu'approchant de mon cercueil
 Tu faces couler de ton œil
 Quelque pleur ſur ma cendre blesme.

Mais celui qui d'Amour vainqueur
 N'a plus ni ſes yeux, ni ſon cœur

Pour voir ma flamme & s'en esprendre,
Auroit-il des yeux pour pleurer,
Ni vn cœur pour me souffrir,
Quand ie ne serai plus que cendres?

Non, non; helas! ie me deçoi,
Va, cruel; ie ne veux de toi
Larmes, soupirs ni repentance;
Mais bien qu'ainsi que de ta foi,
Et de mon Amour, & de moi
Tu perdes toute souuenance.

Mais c'est à ton but paruenir
De t'arracher le souuenir
De l'offensee & de l'offence:
Car m'ifiant conduit au trespass,
M'oublier, ce ne seroit pas
Punitio[n], ains recompense.

Le veux que mon ombre en tous lieux
Nuit & jour s'oppose à tes yeux
Ainsi que l'ombre maternelle,
Dont Oreste fut tourmenté
Pour le punir d'auoir esté
Cruel, ingrat & infidelle.



PLAINCTE D'OVBLI ET D'INCONSTANCE.

STANCES.

*I les efforts de Mars qui causent mon absence,
 Ont faict naistre en ton cœur vn oubli si soudain,
 Pour tirer d'un forfaict si lasche la vengeance,*

Que pourrois-ie esperer qui me presté la main?

*O cruelle ennemie à ta propre nature,
 Est-ce pas t'opposer à tes perfections?
 Est-ce pas te changer en monstreuse figure,
 Receuant tant de cœurs & tant d'affections?*

*Mais pourquoi veux-tu ioindre à ta flâme deux flâmes
 Si l'ardeur de mes feux a de l'ardeur assez?
 Car la confusion, qui fait troubler mon ame,
 Nie deux cœurs diuers en vn autre passez.*

*Celle qui m'a aimé maintenant m'est contrarie,
 Celle qui autresfois à permis de loger
 Mes pensers dans son cœur,inconstante meurtriere
 Pour receuoir autrui les y veut saccager.*

*Pensers,voudriez vous bien mal assurez vous rendre,
 Et quitter vostrefort,vueillez plustost mourir,
 L'on s'acquiert plus d'honneur de garder & defendre*

Ce que l'on s'est acquis, que de le conquerir.

Sur tout ne repousser, pensers, par violence
La violente main qui vous meurtrit ainsi:
Toute force est forcée avecques patience,
Et la force mourant meurt la fureur aussi.

Au moins laisse à mon cœur quelque reste de vie,
Non, non; fais-lui sentir tous les iours mille morts,
Je l'aime mieux bruslant au feu de ta furie,
Puis qu'ainsi tu le veux, qu'à son aise en mon corps.

Puis estant à la fin ma constance cognue,
Ce qui m'est préparé pour funeste tombeau,
Ce qui est à mes yeux vne si noire nuë,
Me seroit vne vie, & vn luisant flambeau.

STANCES , S V R LES YEVX DESDAIGNEUX d'yne beauté.

MO V R , fier tyran des desirs,
Et Venus roine des plaisirs,
Partagent l'heur & le martire
Que voz beaux yeux versent sur moi,
Pour regner chacun à part soi
Dans les sieges de leur empire.

Cest œil en desdain n'pareil
Qui combat l'argent du soleil
Equippé d'esclairs & de flammes,
Et dont les regards courrouez
Sont autant de feux esflamez,

Poer

Pour foudroier l'espoir des ames.

Cupidon bien que d'yeux prisé
Avec chois se soit reserué
Pour rendre ses loix éternelles,
Contre toutes sortes d'efforts,
Et chastier de mille morts
Les esprits qui lui sont rebelles.

Là ce fier vainqueur des vainqueurs,
Qui porte le Sceptre des cœurs,
Serre ses dards trempez de larmes,
Et polissant maint traict fatal,
Dans ce petit fort de cristal
Fait le magazin de ses armes.

L'autre œil plus serain & plus doux,
Qui luit sans fiel & sans courroux
Comme vn Astre d'heureux presage,
Au poinct du Ciel plus fortuné,
D'innocens raiions coronné
Sa mere le prend pour partage.

Là Venus au front gracieux
Cache d'vn soin ambitieux
Mille attraitz rians & propices
Tous confits de sucre & de miel,
Et dans ce chef-d'œuvre du Ciel
Fait le thresor de ces delices.

Ainsi rare & chere beauté
Qui possedes ma liberté,
Et que l'adore sans seconde,
Le fort des choses possesseur
Par la force ou par la douceur
Vous assubieëtit tout le monde.

Mais il prend bien à l'Uniuers
 De quoy voz moyens sont diuers,
 Et que le destin les tempere,
 Mestant par vn secret compas
 Le salut avec le trespass,
 Et la paix avec la cholere.

Car si comme l'un de voz yeux
 Meurtrit les hommes & les Dieux
 L'autre n'en destournost la perte
 De leurs traict's ensemble couplez
 On verroit les Cieux dépeuplez,
 Et toute la terre deserte.

LA CHAPELLE D'AMOUR.

ACCE matin sur la pointe du iour
 Il me sembloit en songeant que l'Amour
 Auoit mis bas son carquois & sa trouffe,
 Et s'estant cemé d'une peau demi rousse,
 Tell qu'un masson choisit pour deuanteaun,
 Tailloit du marbre avecques un marteau.

Comme el estoit ententif à l'ouurage
 Vint la Venus, qui en triste langage
 Lui dit ces mots, ne le cognoissant point;
 Masson, ainsi ton ouurage soit coint,
 Mignard & beau comme tu te propose:
 Di moi, masson, tandis que ie repose,
 Mes pieds laissez de l'auoir tant cerché.

As-tu point veu vn enfant tout fasché
 Passer par-ci, aiant vne double aisle,
 L'arc en la main, la trouſſe ſoubz l'aſſelle
 Vuid de traict's! Oui, Dame, ie l'ai veu
 Reſpond Amour, ſi tu l'eufſes pourueu
 De dards requis à ſa guerre ordinaire,
 Il n'euft, dit-il, abandonné ſa mère,
 Ni ne eufſt point d'un grand Dieu tant cogneu
 Comme un mortel artiſtan deuenu.

Elle qui lors de plus près le regarde
 D'aise comblée accourt toute gaillarde
 Pour l'embrasser: mais ce Dieu choléré
 Fraudant ſes bras à coſté s'eſt tiré,
 Comme un enfant qui veruenx iette arrière
 Tous les baſiers & preſens de ſa mère.

Elle à qui l'œil, l'attrait & la douceur
 Ne manquent point pour amollir un cœur,
 Lui dit ains: Helaſ! mon fils que i aime
 Plus que mes yeux, que mon cœur ni moi-mefme,
 Mon tout, mon bien, ſans lequel ie ne puis
 Viure en honneur, ni monſtrer qui ie ſuis.
 Hé! ie te pri', mon ame, ma penſée,
 Di moi pourquoi tu m'as ains laiſſée
 Pour deuenir, ô eſtrange façon,
 D'un Dieu ſi grand un penible maſſon.

Mère, dit-il, tu le ſçais, quand pour rendre
 A donis tien, tu m'as fait tout deſpendre
 Mes dards ſur lui, ſi bien que du depuis
 Faute de traict's inutile ie ſuis:
 Voila pourquoi d'un nouuel artiſice
 I'as aduise faire un bel edifice,

Dedans lequel ie pourrai toutesfois
 Qu'il me plaira, regarnir mon carquois :
 Pour ce va t'en penser en ton affaire,
 Et s'il te plaist me laisse ici parfaire.

Venus adonc d'un œil entremeslé
 D'aise & douleur, aiant sur lui roulé
 Un deux raion de pitié, dont la gracie
 Pourroit flechir d'un Tartare l'audate,
 Fint tout à coup sur son col se ietter,
 Et mille fois l'accoller, baisotter,
 Succer sa leure, assoupir son courage,
 Des pleurs perleux qui mouilloient son visage,
 Et tronçonnant de soupirs son propos
 Lui dit ainsi: Mon fils, que dans Paphos,
 Dans Amathonte, & dans Gnide & Eryce
 I'ai esleue ainsi qu'une nourrice,
 S'il te souuient des flancs qui t'ont porté,
 Et de ce sein dont tu fus allaité,
 Reuiens, m'amour, l'enfant qui n° prend cure
 De ses parents, n'est de bonne nature;
 Tu fçais mon cœur, que si noz traictés ne sont
 Iettez ensemble, aucun mal ils ne sont;
 Vien donc, mon œil, si tu veux que je riue,
 Ou bien permets que par tout ie te fuisse:
 A tout le moins fai qu'à ton atelier
 A dos courbé ie me puisse emploier
 Comme un masson, afin que ton ouurage
 Par mon marteau s'anonce d'avantage.
 Mere, dit-il, fai ce qu'il te plaira,
 Ton fils Amour onc ne te laissera:
 Mais pourrautant que tels Dieux que nous sommes

Ne doivent point changer comme les hommes
 D'aduis, ainçous d'un effort non forcé
 Doivent parfaire vn dissein commencé,
 Je veux bastir en ceste plaine belle
 Vne excellente & diuine Chapelle,
 Pour du plus haut aguetter les passans,
 Et des beaux tracts d'un si beau lieu naissans
 Monstrar encor qu'à tous temps ie consommes,
 Quand il me plaist & les Dieux & les hommes.

Venus adone ses Grées appella,
 Et mille Amours, qui courant çà & là,
 Aians au poing des trenchantes congnées
 Du marbre dur ont les bosses rongnées,
 Et au dedans graué de leurs oustils
 Artistement maints ouurages subtils,
 Puis les rengeant par un bel artifice
 Ont par après acheué l'edifice,
 Non pas pareil à ceux de maintenant,
 Lourd & massif, un grand lieu contenant,
 Mais fait ainsi que le corps d'une femme.

Du haut sortit vne iumelle flamme,
 Qui esclairoit & dehors & dedans;
 Plus haut estoient maints filets d'or pendans
 Primes & doux, seruans de couverture,
 Qui surmontoient & l'art & la nature:
 Un frontispice au dessoubs paroisoit,
 Qui comme un Ciel rondement se haussoit;
 Plus bas estoient deue ares d'ebene noire,
 Dont rappertoit Amour mainte vicloire,
 Puis en la face estoient pourtraictz tous nus
 Tous les attraitz & charmes de Venus;

Plus bas estoit le palais où l'oracle
 De Cupidon prononçoit maint-miracle,
 Encor plus bas vn sein blanc comme lait
 Poussoit dehors vn tetin inmelet,
 Qui à le voir faisoit comme Gorgonne
 Reidir la main de chacune personne;
 Sur deux pilliers iuoirins & polis
 Faictz au tournoi & blancs comme les lis
 Estoient porté tout ce bel edifice,
 De qui le ventre avec grand artifice
 S'arrondissoit comme vn miroir vouté,
 Dessous lequel l'autel estoit porté,
 Pour Cupidon & pour sa douce mere;
 Le Chandelier en tel lieu nécessaire
 Estoient autour couvert d'un brun veloux,
 Où il ne faut rien porter qu'à genoux.
 Quand tout fut fait, la belle compagnie
 Souffla dedans & le remplit de vie,
 Amollissant du marbre la dureté
 Pour plus le rendre excellent en beauté.

Tous les passans dedans ceste Chapelle
 Vouloient deuots apporter leur chandelle:
 Mais nul ne peut, ains rauis iours & nuicts
 Furent contrainctz s'arrestez devant l'huis.

Moi seul aidé d'Amour, qui sur son aile
 Me feit voler, entrai en la Chapelle,
 Et sur l'autel offris à deux genoux
 Mon cierge ardant: lors d'un brancement doux
 L'autel s'esmeut receuant mon offrande,
 Signe qu'Amour accordoit ma demande;
 Mais au milieu du plaisir m'esveillant

Temple & Amour tout s'en alla au vent .

Puisse aduenir, afin qu'il m'en souvienne
Qu'une beauté soubs moi bien tost te tienne,
De qui Amour par telle fiction
Contente ainsi ma grande affection.

STANCES.

 V A N D ie voi vox beaux yeux, doux
feux de mes desirs,
Ils allument en moi vne secrete ioie,
Quand ie ne les voi point i'esteins tous mes
plaisirs,

Et de l'eau de mes pleurs moi-mesme ie me noie.

Depuis que i'ai perdu ces deux astres luisans,
Astres dont l'influence en ma peine est cognue,
Depuis que l'ai cogneu ces beaux yeux si pluisans,
Le ne fais que mourir d'une mort continuë.

Ils estoient bien ma mort dès le commencement;
Mais helas! ce m'estoit vne mort trop heureuse
Que souffrir vox regards, delicioux tourment,
Et brusler des esclairs de leur flamme amoureuse.

Si les Dieux exerçoient tels supplices sur nous,
Le plus cruel mal-heur ce seroit l'innocence:
Car le feu de voz yeux sont supplices si doux,
Qu'il n'y a point de mal autre que leur absence.

Jamais ni nuict ni iour ma paupiere ne dort,
Combien que nuict & iour ma paupiere soit close:
On dit que le sommeil est enfant de la mort;
Mais moi i'ai beau mourir, jamais ie ne repose.

Tout refueille ma peine, & semble que tout sent
Le mesme desplaisir de vous avoir laissé,
Tout m'est aussi fascheux comme i'en suis absent,
Et n'aime ri n de moi que ma belle pensée.

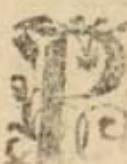
Si fai, s'aime mes yeux & bens leurs appas
Dont ma belle pensée est encores rauie,
Je serois bien ingrat de ne les aimer pas,
Puis que ce sont mes yeux à qui ie dois ma vie.

Mais quand voz beaux soleils, doux miracles des
Cieux,

Eclaireront mes yeux de leur lumiere extreſme,
Et que ie conduirai mon ame de voz yeux,
Alors i'aimerais mieux voz yeux que mes yeux mesme.

Ce ne seroit que feux & que viues clartez,
Au lieu que ce ne sont qu'ombres & que fontaines,
Je n'aurai plus des yeux que pour voir voz beautez:
Maintenant ie n'en ay que pour pleurer mes peines.

STANCES.



ET I T S yeux pleins d'Amour & d'hon
neur tout ensemble,
Quiconque, vous regarde apprend à bien
mer,

Et vostre doux pouuoir les deuze si bien assemble,
Qu'on ne sçauroit l'Amour sans l'honneur estimer.

Petits yeux pleins d'attents, de finesse & de ruse,
Sans aucun artifice, ains de nature tels,
Addressez-vous aux Dieux, vostre gloire s'abuse
De vouloir s'agrandir par la fin des mortels.

Petits yeux, vous avez sur moi telle puissance
 Que mon estre se perd perdant vostre flambeau,
 Ou si le souuenir m'anime en vostre absence,
 Tout ce qui n'est petit ne me peut sembler beau.

Petits yeux, vous rendez immortelle mon ame,
 Et ie ne double plus du partage des Cieux,
 Estant bien assuré qu'ne si belle flamme
 Ne peut en vous laissant occuper d'autres lieux.

Petits yeux mes Amours, qui de mille flammesches
 Bruslez en vous iouant les plus rares esprits,
 Finissez voz combats, & ramassez voz flesches;
 Aiez d'autres desseins, car ie suis desia pris.

Petits yeux, mes seigneurs, qui sçavez à toute-heure
 Renger mes volontez sous le ioug de voz loix,
 Finissez mes douleurs, & faicles que ie meure,
 Declarez-vous Tyrans, ou riuez comme Rois.

STANCES SVR LES
 EAVX DE POVQVES SALV-
 taires à tous maux finon au mal
 d'Amour.

SOVRCE de guerison, fontaine secou-
 rable,
 Qui faicles tous les iours des miracles se-
 crets,
 A mille maux diuersvo⁹ estes favorable
 Mais pour le mal que i ai vous n'avez point d'effets.

Ceux qui sont affligez de quelque intemperie,
Qui ont les reins pierreux, le sang trop alteré,
Ulceré qui ne peut par art estre guérie,
Trouue en fin par voz eaux le remede assuré.

Le corps trop cacochime & qui d'humeur pesante
S'emplit de crudité, & se bouffit de vent,
En trainant langourenxe sa vie languissante
Par voz eaux perd ses eaux, & guerit bien souvent.

Chacun reçoit du bien de ce commun remede,
Retournant bien gueri content en sa maison,
Et moi seul ie ne trouue au mal qui me possede
Ni espoir de santé, ni lieu de guerison.

Au lieu de rafraischir ie vois que ie consomme,
Et le vif de mon teint se perd de tour en tour,
Mon Medecin cognoit la nature de l'homme;
Mais il ne cognoit pas la nature d'Amour.

Aiant fait iugement au teint de mon visage
Qu'un sang trop eschauffé me sechoit peu à peu,
Il m'ordonna les eaux par vn commun usage:
Car chacun court à l'eau pour estoindre le feu.

Mais las! il est trompé; il n'a pas cognissance
D'où procede le feu qui cause mon trespass
Le feu qui vient d'Amour surpassé la science,
Toute l'eau de la mer ne l'esteindreroit pas.

Les eaux sont pour la flamme vn remede ordinaire,
Ce moyen toutesfois ne me peut secourir,
Il est vrai que le mal guerit par son contraire,
Et ce qui fait le nien est ce qui peut guerir.

Les eternels brasiers, d'où procedent mes flammes,
Qui me font soubs la cendre en regret consumer,
Se pourroient amortir par les eaux de mes larmes,

Si l'eau amortissoit l'ardeur qui viens d'aimer.

La source de mon mal & la cause premiere
Vient de deux beaux yeux, pleins de feu & d'ardeur,
Qui ont ietté d'un coup par leur viue lumiere
L'Amour dedans mon ame, & le feu dans mon coeur.

C'est là qu'il faut tourner, puis qu'il faut que s'essaisse
D'estre enfin deliuré de ce mal-heur fatal;
Comme le Grec pouuoit faire & guerir la plaie,
Ma Dame peut aussi faire & guerir mon mal.

I'emploierai donc voz rœux, ô beauté que j'adore,
Vaste & claire fontaine, ô source des Amours,
Pour auoir guerison du feu qui me deuore,
Il faut qu'en vostre feu je trouue mon secours.

Mon desir, qui voloit sans mesurer son aisle
Se laissant emporter a ses affections,
Comme le papillon se brusle à la chandelle,
C'est brusler au doux feu de voz perfections.

Sainte & rare beauté, ô teint plein de merite,
Qui logez tant de grace & de diuinité,
Pour seruir dignement ma force est trop petite;
Mais ie tire assurance en ma fidelité.

Je blasme les erreurs de mon ame indiscrete,
Qui recelant sa peine & son plus grand effort,
A gardé si long temps ma blessure secrete,
Que pour la trop cacher elle cause ma mort.

I'esuente donc ses feux: car la flamme contraincte,
Et les brasiers couverts bruslent plus vnuement,
Si ie meurs pour le moins en vous faisant ma plainte,
Vous sçauerez que voz yeux ont causé mon tourment.

STANCES.

NON, ie n'ignore plus que vers ce beau vi-
sage
Nul n'y va curieux, qui n'en revient
Amant,
Maudit soit le sçauoir puis que l'appren-
sage

A mon cœur embrasé couste si cherement.

*Mais pourquoi dis-ie mal de ceste cognissance,
Qui douce à mon tourment en gloire conuertit?
L'Amour ne me doit pas pardonner ceste offence,
Si ie ne me repens de m'estre repenti.*

C'est ores, mais trop tard, que mes peines secrètes
Démentent en effet tant de vaines raisons,
Puis que tous ses regards sont autant de conquêtes,
Et que tous mes efforts sont autant de prisons.

Je iurai vainement de me pouuoir defendre,
Et tasche encor en vain de me pouuoir sauuer:
Car elle a trop bien sceu le moien de me prendre
Pour ignorer celui de me bien conseruer.

Maintenant ie promets de respandre à ma flamme
Un deluge de pleurs, ne pouuant faire mieux,
Et si ie fus menteur aux despens de mon ame,
Je serai véritable aux despens de mes yeux.

Que donc le chastiment soit digne de l'offense,
Mes yeux, pleurez beaucoup, vous avez beaucoup vers
Et maintenant dans l'eau faictes la penitence,
Puis que vous avez faict le peché dans le sens.



STANCES.

FN sonspirant ie chante, en chantant ie sou-
 spire,
 Incertain si comblé de joie ou de douleur,
 ie dois benir l'Amour ou plustost le man-
 dire,
 De me faire esprouver tant d'heur & de mal-heur
 Car d'un si douse plaisir ma douleur est suyue,
 Et mon heur tire aussi tant d'ennuis apres soi,
 Que qui verroit mon bien me porteroit enuis,
 Et qui sçauoit mon mal auroit pitié de moi.

Amour insuste Amour, cause de tant d'allarmes,
 Sera ce incessamment que l'heur nous trauaillant
 Les fleurs de ton iardin s'arrouseront de larmes,
 Et que mille chardons poindront en les cueillant.

I'aime & suis bien aimé bruslant pour vne Dame
 Qui rend de ses beaux yeux tout le monde allumé,
 Mais helas! tant s'en faut qu'en este heureuse flamme
 Il me serue d'airer, qu'il me nuit d'estre aimé.

Non qu'en cela mon heur de beaucoup ne surpassé
 L'heur que tout autre Amant se promet d'acquerir,
 Mais en vain ses faueurs m'ont accordé ma grace,
 Si par ma grace mesme elle me fait mourir.

Ce doux traict de pitié que son œil empoisonne
 D'un venimeux appas, d'un souffrir amoureux,
 Fait suivre à tant de morts l'attainte qu'il me donne

Helas! plus il est doux, plus il est venimeux.

*Ainsi moi qui tantest plein d'espoir & de crainte,
Douteis s'il me falloit ou pleurer ou chanter,
Je trouue maintenant tant de subiect de plainte,
Que i'ai mon bon-heur mesme à plaindre & lamentier.*

*Mais offre qui voudra d'un laache sacrifice:
Des pleurs continuels à l'autel de douleurs,
Espris d'un si bel oeil ie veux pour son service,
Plustost verser du sang que resphandre des pleurs.*

*Non, non; ie ne veux pas que sa beauté me croie
Cognostre mal sa gloire & l'heur de mes desirs,
Ou inge qu'insensible aux p'aisirs de la joie
Je ne scache sentir que les seuls despaisirs.*

*Car quand bien tous les maux, dons la vie est feconde,
Forceroient à pleurer les plus constants esprits,
C'est à moi de penser qu'il n'est en tout le monde
Ni bien que les faueurs, ni mal que ses mespris.*

*En cela vit la foi de mon ame amoureuse,
Et i'espere par là m'esleuer insqu'aux Cieux,
Et rendre en la seruant mon ame bien heureuse,
Si les Cieux de l'amour ne font que ses beaux yeux.*

*Destins de qui la Loi toutes choses enchaistne,
Falloit-il pour me voir de douleur consommer,
Qu'au milieu du parti qui m'est le plus en haine
Regnast ce que le Ciel me fait le plus aimer.*

*O cruels, vous deuiez rendre le corps & l'ame
Par un mesme lien captifs en mesme iour,
Ou faire que le cœur glorieux de sa flamme,
Donnast sa vieille haine à sa nouvelle amour.*

*Non, il ne fust iamais un destin sur la terre,
Egal au fort cruel soubs qui ie suis soubsmiss,*

Ainsi dans mon parti ie ne trouve que guerre,
Et ne trouve ma paix qu'entre mes ennemis.

Car l'on ne veid iamais vne loi si cruelle
Que celle du deuoir qui s'oppose à mon bien,
Me forçant de m' armer contre le sang de celle.
Pour qui l'amour m' oblige à respandre le mien.

Ce pendant ie persiste, & quoi qu'en mon courage,
Le deuoir & l'amour debatent de pouuoir,
Ie leur fais à tous deux de moi-mesme vn partage,
Donnant l'ame à l'amour, & le corps au deuoir.

STANCES.



E lisex pas ces vers, si mieux vous n'a
mez lire
Les escripts de mon cœur, les feux de mon
martire,
Non, ne les lisex pas; mais regardez aux
Cieux,

Voyez comme ils ont ioiné leurs larmes à mes larmes.
Oiez comme les vents pour moi leuent les armes,
A ce sacré papier ne refusez vos yeux.

Boute-feux, dôt l'ardeur incessamment me tue,
Plus n'est ma triste voix digne d'estre entendue,
Amour venez crier de voz pituses voix,
O Amours esperdus, causes de ma folie,
O enfans insensez, prodigies de ma vie,
Tordez voz petits bras, mordez vos petits doigts.

Vous accusez mon feu, vous en estes l'amorce,
Vous m'accusez d'effort, & ie n'ay point de force,

*Vous-vous plaignez de moi, & de vous je me plains,
Vous accusez la main, & le cœur lui commande,
L'Amour plus vaste au cœur, & vous encor plus grande,
Commandez à l'Amour, & au cœur, & aux mains.*

*Mon peché fut la cause, & non pas l'entreprendre,
J'aincu i'ai voulu vaincre, & puis i'ai voulu prendre:
Telle fut la fureur de Scenole Romain
Il mit la main au feu qui faillit à l'ouurage,
Braue en son despoir, & plus braue en sa rage
Brusloit bien plus son cœur, qu'il ne brusloit sa main.*

*Mon cœur à trop voulu, ô superbe entreprise,
Ma bouche d'un baiser à la vostre s'est prise,
Ma main à bien osé toucher à vostre sein,
Qu'eust-il apres laissé ce grand cœur d'entreprendre?
Ma bouche vouloit l'ame à vostre bouche rendre,
Ma main sechoit mon cœur au lieu de vostre sein.*

STANCES.



*O V S P I R S , vents amoureurs , partage
de mon ame ,
soupirs , qui m'enlevez dans le Ciel tout en
flamme ,
soupirs , aisez secours , amoureux messa-
gers ,*

*Vents , faites moi un vent pour voler à Madame ,
Et un vent plus léger que vous n'estes légers .*

*Desirs , qui r'allumez tant de feux dans mes veines ,
Desirs , qui me bruslez au fourneau de mes peines ,*

*Bruslez-moi, sechez-moi, & que le vent esmeut
Au moins porte ma cendre au gré de ses haleines,
Jusqu'aux yeux de ma belle, ô mes désirs de feu.*

*Fortune à mes desseins ne souz tamais commune,
Plus de vent, plus de voile auant que la nuit brune
Noircisse en mon chemin l'image de la mort,
Ou si tu me prepare v'n naufrage, fortune,
Que ma belle me voie, & que je meure au port.*

*Volez, Amour, volez, si vostre aise auenglée
Craint les rocs, estiez plus hault vostre volée,
Et sans voir ce beau jour ne perdez pas le sour.
Volez, Amour, volez auant la nuit voilée.
Hauqu'il fait beau voler sur les aïsles d'Amour!*

*Soupirs, désirs, fortune, & vous Amours rebelles,
Prestez voz vents, voz feux, voz voiles & voz aises,
Et je donne à l'Amour mon cœur pour ses plaisirs,
À fortune toufiours entreprises nouvelles,
L'espérance aux désirs, la parole aux soupirs.*

STANCES.

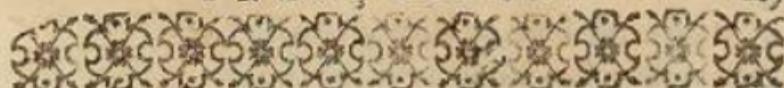
 *C*EDEZ enfans de Mars, dont la gloire in-
domptée
Volez par l'Univers de toutes parts vantée,
Cedez de voz valeurs le los tant redouté:
Deux Mars dans deux beaux yeux courent ores la terre,
Qui triomphans des Dieux font aux hommes la guerre.
O le grand ennemi qu'une grande beauté!
Desfouillez hardiment voz poitrines armées,
Et voz bras renestiss de lames retrempees,

*Les traits de ses doux yeux amollissent le fer;
Ils combattent toujours certains de leur victoire,
Ils cherchent la valeur pour sujet de leur gloire,
S'armer de la vertu n'est que les animer.*

*L'honneur des Empereurs plus martiaux & braves
Est de dompter les grands & les mener esclaves,
Beaux yeux vous faulé ainsi, qui attaquez toujours
Les cœurs plus généreux, les ames plus constantes,
Dignes de supporter flammes si violentes:
L'honneur en est à eux aussi bien comme à vous.*

*Nourri dans les dangers dès l'Auril de mon âge,
Par l'effort des perils renforcé de courage,
J'ai defié la mort, j'ai brisé les tombeaux,
Ores foible & vaincu, toute honte perdue,
Le languissant regard d'une beauté me tue.*

*,, L'Amour fait tous les iours des Hercules nouveaux.
Vainqueurs, acceptez donc d'un œil doux & propice
De vostre humble vaincu le cœur en sacrifice,
Que je sacre à l'autel de vez célestes feux;
Et je iure, beaux yeux, par vostre claire flamme
De ne permettre plus au Temple de mon ame,
Ligner d'autres autels, ni paier d'autres venus.*



STANCES.

AI senti du mal-heur les plus rudes at-
tautes,

Et les larmes encor decourent de mon oeil,
Pour arroûter d'un mort la cendre & le
cercueil,

Sans rendre mes Amours ni mes flammes esteinées.

Et verrai-je dès lors ô loi trop inhumaine,

Par un lien contraint mon ame s'enlacer,

Sans espoir que mon pleur iamais puisse effacer

Ni l'amour du passé vs du present la hame.

O ma chere moitié dans le Ciel se t'appelle,

Si l'on a dans le Ciel souci de sa moitié,

Au moins qu'un traict d'Amour, ou un traict de pitie

Te rende favorable à ma peine cruelle,

Non, non, ne permets point qu'un autre te succede.

Aussi defectueux comme tu fus parfait,

De mesme que la mort nos saintz vœux a défaict,

Pour empêcher ceulz-ci qu'elle soit mon remede.

S'il me falloit avoir dos moitiex si diuerses.

Las! que n'ai-je failly par le plus accompli?

On que n'ai-je pouuoir de le mettre en oubli,

Puisque mon souuenir redouble mes transeres?

Quand ie vous veux goustier, condition offerte,

Et à mon bien passé foible vous compasser,

Ie ne scai plus des deux lequel ie dois placer,

On bien à qui de l'un ou de l'autre est la perte.

O pere trop cruel, ne croiez que i'endure
 Que vostre authorité me lie malgrē moi!
 L'Amour tant seulement peut obliger ma foi,
 Rompre un serment forcē n'est pas estre pariure.

Plustost que de revoir ma libertē gesnée
 Sous un ioug plus cruel que l'autre ne fut doux,
 I'rai dans le tombeau reprendre mon espous,
 Celebrant par la mort un nouveau Hymenée.

STANCES.

EST bien forcee, ô mon cœur, que tu sois
 consumé,
 Puis que de tant d'ennuis ta vie est com-
 batue,
 Et que de l'œil divin qui m'a l'esprit
 charmé
 La presence me brusle, & l'absence me tue.

Car quel Dieu favorable & propice à mes vœux,
 Me peut faire espérer que ma peine finisse,
 Si forcé du destin ie ne puis ni ne veux
 Me sauuer de la mort qu'en ccurant au supplice?

Craignant d'estre en absence estouffé de mes pleurs
 Je cours vers ces beaux yeux qui m'ont embrasé l'ame:
 N'est ce pas en fuiant & cherchant les douleurs,
 De peur de me noier me ietter dans la flamme?

Helas! il paroist bien qu'une estrange poison
 Rend fatal & mortel l'Amour qui me possede,
 Puis qu'au lieu de chercher & trouuer guarison
 Le changement du mal me tient lieu de remede.

Si faut-il rompre en fin ce cordage amoureux,
Bien qu'il puisse lier l'ame la plus sauvage,
Et penser desormais qu'il est bien mal-heureux,
Qui peut vivre en franchise & languir en servage.

Non, non, ne tuons point nostre amoureux souci,
Rien n'est doux sans Amour en ceste vie humaine,
Ceux qui cessent d'aimer cessent de vivre aussi,
Ou vivent sans plaisir comme ils vivent sans peine.

Tous les soucis humains sont pure vanité,
D'ignorance & d'erreur toute la terre abonde,
Et constamment aimer vne rase beauté,
C'est la plus douce erreur des vanitez du monde.

Aimons donc, & portons jusques dans le cercueil
Le ioug qui n'assurit que les braues courages,
Et souffrants sans gemir les rigueurs d'un bel oeil,
Soions au moins constans si nous ne sommes sages.

STANCES.



E A V X yeux, qui doucement charmez
noz volontez,
Qui nourrisiez noz coeurs d'une raine
esperance,
Que le Ciel n'a-il peinet en vous les
cruautez,
Ou n'a rendu pareil l'effect à l'apparence?
Le soleil, qui est l'œil du monde, & l'ornement,
Peut attirer à soi les vapeurs opposées:
Mais ces yeux, vrais Soleils de nostre entendement,
D'un effort plus diuin rauissent noz pensees.

Qui craindroit vn danger entre si doux appas,
 Et succerle venin d'vne si belle veue:
 O cruel Basiliqs, qui causez mon trespass,
 Permettez qu'en mourant i aime ce qui me tue.

C'est heur que de brusler d'vn si rare flambeau,
 Leurs traits nous font honneur pour chassans nostre vie.
 C'est viure que finir par vn mourir si beau,
 Et crois qu'à telle fin les dieux portent enuie.

S T A N C E S.

 O V S qui tyrannisez ma douce liberté,
 Et qui dans voz licns emprisonnez mon
 ame,
 Prenez vostre miroir ; iugeant vostre
 beauté

Vous iugerez aussi mon Amour & ma flamme.

Ie me tiens bien-heureux que vous teniez mon cuer
 Captif entre voz mains ; i en fais toute ma gloire,
 Mais n'oubliez aussi qu'un generoux vainqueur
 Jamais par cruauté n'augmenta sa victoire,

Douce flamme d'Amour, lumiere de mes yeux,
 Qui cognoissez mon mal, donnez y le remede;
 Car necessairement il faudra l'un des deux,
 Ou que vostre rigueur, ou que mon mal y cede.

Desirez vous ma mort? non, ie ne le crois pas.
 Poulez-vous que ie vive? helas! c'est ma creance.
 Voz faueurs, c'est ma vie & mon cruel trespass,
 Sont autant de rigueurs qui gessent ma constance.
 Conseruez donc ma vie en esloignant ma mort,
 D'un mutuel Amour me faisant voir la premie:

De me faire mourir vous auriez trop de tort,
vn si fidele Amant tous les iours ne se trouve.

STANCES.

En tesmoigne point que ie souffre bien
peu,
Vous ettant mon tourment, belle & douce
aduersaire,
Ie ne ressemble pas au laurier mis au feu,
Ie sçai bien tout ensemble & brusler & me taire.
Il ne merite pas de mourir d'un beau coup,
Qui ne sçauront tenir sa blesseure secrete:
Ceux-là souffrent bien peu qui se plaignent beaucoup.
La petite Amour parle & la grande est muette.
Et comment du doux mal dont vous me tourmentez
Pourroit ie à vostre oreille exprimer la harangue.
Dès le premier moment que ie reis voz beautez.
Amour m'osta le cœur le respect & la langue.
Et puis ven voz rigueurs ie n'auancerous rien,
Pour vous faire en parlant mon amitié paroistre:
Car quoi-que vous faigniez vous la cognossez bien.
Mais vous prenez plaisir à la mal recognoistre.
Languir aupres de vous & n'en pouuoir partir
N'est-ce pas confesser que vostre oeil me maistrise.
Encor en ses discours la bouche peut mentir;
Mais lors quo l'effet parle il parle sans feintise.
Il aduoüe avec vous que ie pourrois aussi
Vne Déesse aimer sans la rendre offensee;
Mais quoi? ie vous estime vne Déesse aussi,

Et l'homme parle à Dieu de la seule pensée.

Pourquoi voudriez-vous voir ma plainte & messan-
gots

De mon ardent Amour vous depeindre l'image?

Helas! si à mon bien vox yeux n'estoient point clos,
Il est assez au vif dépeinct en mon visage.

Mais sans vous en parler ie me tais en bruslant,
Pour ce que la complainte amoindrit le supplice,
Et i aime tant mon mal que ie le rai celant,
De peur qu'il ne s'appaise & qu'il ne s'amoindrissé.

Si vous vai-je pourtant racontant ma langueur,
Et vous m'entendrez bien, si vous voulez, Madame,
Car encor que ce soient des paroles du cœur,
On les peut bien ouir des oreilles de l'âme.

Mais en vain & du cœur & des yeux le discours,
Je n'aduance non plus à parler qu'à me taire,
Je ne suis point mutet, mais je parle à des sourds,
Et c'est un mauvais sourd que le sourd volontaire.

DE SESPOIR D'AMOUR.

STANCES.

 A belle Charamont de son Amant quit-
tée,

 Ne desirant plus vivre ayant receu ce tort,
D'un poison fort subtil sa vie à limitée,

Et mourant à chagé son amour à la mort.
Elle qui ne pouuoit des accords de sa lire,

Et de

Et de sa donece voix les glissons enflamer
N'a par ses charmes peu à son vouloir induire
L'esprit de cest amant qui faignoit de l'aimer.

Le voiant ja parti & qu'vne longue absence
Esclipsoit à ses yeux de ses yeux la clarté
Mourrons, mourrons dit-elle & que son inconstance
Luy donne vn repentir à moy la liberté.

Ce dit ayant tiré du profond de son coffre
Le poison qu'elle auoit en ce lieu reserué:
Elle le prist, le beust & puis dit à toi i offre
Cruel ingrat mon cœur pour toy seul reserué.

Tresheureuse est ma mort si tu las agreeable,
Et si tu te repens de m'auoir fait mourir:
Car ie ne pouuois pas pour subiect plus aimable
A l'horreur du tombeau pour victime m'offrir.

Ie scay bien qu'on dira cete mort aduancée
Merite cent fois plus de blasme que d'honneur:
Mais que n'est-il permis à vne ame offendee;
Faloit pour estre sage vne moindre douleur.

Ie ne pouuois guarir le mal qui me possede
Par plus subtil moien que cil dont i ay usé,
Ma douleur demandoit vn extreme remede,
Ou vn cœur en amur plus que le mien rusé.

Apres m'auoir quittée il ne faloit plus vivre,
Ma douleur n'y pouuoit prester consentement:
Hé Dieu! eussé ie peu à ce mal-heur suruiure,
Non ie deuois mourir apres son partement.

Vous qui scauez au vray de ma triste auanture,
Et de mes longs ennuis l'infortuné succeds,
Au lieu de fleurs versez dessus ma sepulture
Des larmes pour plorer dignement mon deceds.

*Ainsi mourut l'honneur des filles de son aage,
La belle Charamont miracle de ces lieux:
Et la terre & les Cieux d'elle firent partage,
La terre en eut le corps & l'ame fut aux Cieux.*

CONSOLATION A VNE IEVNE DAME POVR LA mort de son mari.



*I*NSI quand Mansole fut mort
Artemise accusa le sort,
De pleurs se noia le visage,
Et dist aux astres innocens
Tout ce que fait dire la rage
Quand elle est maistresse des sens.
Ainsi perdit tout reconfort
Quand elle eust trouué dans le port
La perte qu'elle auoit songée,
Celle de qui les passions
Firent voir à la mer Egée
Le premier nid des Alcyons.
Vous n'estes seule en ce mal-heur
Qui tesmoignez vostre douleur,
Belle & diuine Carithée,
En toutes ames l'amitié
De mesmes ennuis agitée
Sent les mesmes traictés de pitié.
De combien de ieunes maris
En la querelle de Paris

Tombala vie entre les armes,
 Qui fuffent retournez vn iour,
 Si la mort se payoit de larmes
 A Micene faire l'amour?
 Mais le destin qui fait noz loix
 Est ialoux qu'on passe deuxx fois
 Au deçà du riage blesme,
 Et les Dieux ont gardé ce don
 Si rare que Iupiter mesme
 Ne le sceut faire à Sarpedon.

Pourquoi donc si peu sagement
 Trompant vostre beau iugement
 Passez-vous en cest amertume,
 Le meilleur de vostre saison
 Aimant mieux plaindre par constume
 Que vous consoler par raison.

Quelle iniustice faictes-vous
 Aux yeux que vous aurez si douse
 Quand voz orages seront calmes,
 De refuser de les guerir
 Et ne les apprestez aux palmes
 Qu'ils bruslent de vous acquerir?

De Malerbo,

OFFRE DE SERVICE.

STANCES.

Avez semblez au soleil que le docte
imagine
plus grand qu'il n'est aux yeux du vul-
guaire ignorant:
Chacun vous inge bien & parfaite &
diuine,

Mais seul i'y recognoist ie ne sçay quoy de grand.

De Cerés on cachoit le seruice au vulgaire
ses misteres n'estoient que de certains cognus:
Mais d'Amour & de vous ie sçay tout le mystere,
Et qu'il vous plaist d'auoir vn lieu remply de feus.

Mon cœur est vostre Temple où ie vous sacrifie
Mes pensers les plus beaux vrais tefmoins de ma foy:
Et pour m'eterniser en vous offrant ma vie,
Je cerche de pouuoir mourir pour vostre loy.

La loy que vous avez de vostre doigt escripte
Aux tabl:s de mon ame, est La loy de rigueur.
Puis que ie l'accomplis tresgrand est mon merite:
Mais lis ie n'en attens qu'un Enfer plein d'horreur.

Iadis tousiours aux lieux on portoit reuerence,
Frapiez par Iupiter du tonn rre ensouffré
Je suis tout foudroyé des feux qu'Amour me lance:
On doit donques tenir mon cœur comme sacré.

Sacré suis-ie vrayment à la beauté parfaite
Dont la diuinité l'adore vniquement

Pour rappeler iamais l'offre que i'en ay faite,
Trop grande est la Dceesse & trop haut le serment.

Belle mon sainct appuy vous estes le Genie
Qui conduisez ma vie & seule en ordonnez
Mon ame qui par vous se conduit & manie
N'attend rien que malheur si vous l'abandonnez.

Pour offrir au Genie vn offrande agreable,
Iamais son sainct autel de sang ne fut conuert:
Mais helas! pour vous rendre & dence & pitoiable,
J'ay mon cœur tout sanglant cent & cent fois offert.

Aux dieux en sacrifice alors qu'on les reclame,
On offre ce qu'ilz font naistre au profit de tels
Madame, en vous offrant mon cœur, mon sang, mon ame,
F'offre tout comme vostre & le tenant de vous.

STANCES.

MEs yeux que cerchez vous aux beaux
yeux de Madame,
Pesez-vo^o amortir l'ardeur de vostre flame,
Vous l'embrasexruels au lieu de l'arrouser,
Non ce n'est pas à eux que vous deuiez vous plaindre,
Iamais le feu de feu ne se sçauoit esteindre
Et ces beaux yeux ne sont que pour vous embraser.

Mes mains estois-ie libre en mille & mille chaisnes
De ce poil blond,lien de mes plus longues peines,
Ou cerchez-vous ces mains pour vous en deslier:
Comme la belle nuit ne donne que la vie,
Et la prison ne rend l'ame belle assérue,
Ces belles libres mains ne peuvent que lier.

Mon Ame de noz maux innocemment coupable,
Or digne de pitié pour estre pitoyable,
De vous-mesme ennemie en vous roulant aymer,
Vous n'eustes pour des sourds que trop claire l'ouye:
Ce beau discours qui tuë en promettant la vie
Naifsoit d'une Ame née ainsi pour vous charmer.

Mon cœur en fin pleignait ma main, mes yeux, mon Amé
Vint à l'ame, & aux yeux, & aux mains de Madamo
Pour me tirer du fer, du charme, & des liens:
Mais lors l'œil, & la main, & l'ame de mes peines
Luy mirent & le fer, & charme, & les chaisnes
M'ostant le cœur, & l'ame & les yeux, & les mains.

STANCES.

LA MÈRE AVX Deloniens, amoureuse influence,

Lumiere de mes yeux, ame de mon Amour,
Si je ne vous puis voir que des yeux de l'ab-
De quoi me fert la veue, absent d'un si beau iour? (sence,
Dois-je plus desirer de revoir vostre flamme,
Si mes yeux ont perdu l'esperance de voir?
Dois-je plus desirer de repos en mon ame,
Si mon ame n'est plus capable d'en auoir?

Helas! i'ai bien raison, ô beaux yeux, de vous plaindre
Puis-que yn de voz regards me peut du tout guerir,
I'ai bien raison aussi, ô beaux yeux, de vous craindre,
Puis-que vn de voz regards me peut faire mourir.

Et bien que ie mesprise & la mort & la vie
De ceux qui n'ont point yeu ces astres bien-heureux.

Si ne voudrois-ie pas de peur de ialouſie
Qu'un autre pour les voir en deuant amoureux.

O beaux yeux mes vainqueurs, si quelqu'un vous ho-
Mesprisez ses honneurs le plus que vous pourrez, (nore,
Permettez seulement que seul ie vous adore,
Comme vous estes ſeuls dignes d'estre adoréz.

STANCES.

BE A V X yeux, à qui tous yeux ialouxe perte-
tent enuie,
Qui me dōnez le naifstre, & me faites perir,
Touz ceux qui voz verrōt gousterot le mouer
Et qui ne vous verra n'aura pas en la vie.

Beaux yeux, dont le tuēr du trespas nous deliure,
Avant que de vous voir ie n'auois point refeu;
Mais du iour que vox traictēs m'eurent du tout vaimcu,
Ce iour meſme, beaux yeux, ie commençay de viure.

Beaux yeux, ie n'estois point, ou ſi l'auois quelque eſtre,
C'eſtoit yn eſtre mort d'ombres enuironné:
Non, non; ie n'estois point, en ce iour ie fus né
Que ſ'osay m'auancer de vous voir & cognoiſtre.

Beaux yeux, belle clarté des clartez la premiere,
Aſtres doux & ſerains qui brillez tant de feux,
Surpassans le Soleil qui tourne dans les Cieux,
Où vous n'eſclairez point il n'eſt point de lumiere.

Beaux yeux, flabeaux d'Amour, qui me donnez naif-
Eſclairans à chacun pour me laiſſer ainsi, (ſance,
Comme les autres fleurs voiez vostre ſouci,
Qui vit auprēs de vous, & meurt en vostre absence.

Comme les autres fleurs voiez vostre souci,
Qui vit aupr s de vous, & meurt en vostre absence.

Beaux yeux deu t lesquels nuls yeux n'osent paroistre,
Bont eux qu' l rusez les hommes & les Dieux,
Souuenez-vous, perdans & la terre & les Cieux,
De conseruer celui que vous avez fait naistre.

STANCES.

ELAS! ne pensez-pas m'ifiant rau, Ma-
dame,

E Celien de cheueux que vo^o m'auiez don e,

En no uer celui-là qui d'une sainte flame

Retient en voz beautez mon coeur empri-

Si de voz cheueux seuls mon ame eust esté prise, (son e)

D'ainsi me tourmenter i aurois peu de raison,

Veu qu'il est bien aisé de se mettre en franchise,

Quand de poi senslement est saicte la prison.

Or auant que fusiez de mon Amour distraicle,

Et que ce beau lien mon bras emprisonnoit,

Ceste douce prison me seruoit de retracle

Encontre les assaux que vostre o il me donneoit.

Las! ie vois bien que c'est, vous faites apparence

De vouloir m'affranchir m'ostant ce brassellet;

Mais en donnant ainsi   mon bras deliurance,

Vous nouiez mon esprit d'un plus serré filet.

Cest comme un criminel qui doit perdre la vie,

Le menant au trespas, de ses liens il sort:

Ainsi vous me rendez ma liberté rauie;

Mais c'est pour me conduire aussit st   la mort.



STANCES.

N VICT, qui d'un crespe noir viens voi-
ler ma lumiere,
N'approche point si tost, raten, tourne en
arrière,
Afin qu'un autre n'ait l'heur que i'ay
merite,

Iamais ton voile ombreux aux tenebres n'ait place,
Que iamais les pauots ne tiennent de la glace,
Nuict, si mon bien par toi ce iourd'hui m'est osté.

Que ie crains les rideaux de ton funeste ombrage,
Que ie crains l'espaisseur de ton morne visage,
Que tes doigts de pauot m'apportent de terreur.
Va t'en, fascheuse nuict, ne donne point en proye
Celle qui deuoit estre un iour ma sevle ioye,
A un(nuit il est vrai)indigne de cest heur.

Le iour m'en est tenu qui m'en faisoit promesse,
Et le Soleil le sciait, soleil qui n'auoit cesse
Qu'il ne representast mon bon-heur à mes yeux:
Mais toi, maligne nuict, larronnesse, enuieuse,
Seule tu viens voler ma clarte precucuse,
Seule me viens frustrer de mon bien, de mon mieue.

Beau iour, dure tousiours, luisant Soleil de grace
Ne te cache iamais. Las! ne faictes point place
A ceste lasche nuict qui me donne la mort.
Si vous-vous en allez, ma belle m'est ostee,

Dedans les bras d'un autre, helas! elle est iettée,
Si vous ne destournez ce lamentable effort.

Tu t'en vas, o beau iour, & c'est faict de ma vie,
Tu te couches, Soleil, vous aux bien envie
De me faire en mourant avecques vous mourir:
Mais, Dieux! vous renaistrez après vn peu d'espace,
Mais ie serai surpris d'une eternelle glace,
Si vous ne me venez au besoin secourir.

C'est faict, il n'est plus iour. La funeste estendue
De la nuit sur la terre est ores espanduë,
Et certes le mal-heur s'espand aussi sur moi.
Jamais, fascheuse nuit n'eust si sombres tenebres,
Jamais horreurs de mort ne furent si funebres,
Voiez comme tout est rempli de triste effroi.

Ma Belle, que la nuit, que l'espesseur, que l'ombre,
Le crespe, la noirceur, & tout ce qui est s'ombre
Me derobent ce soir si mal-heureusement;
Ne me desrobe point de tout point ta promesse,
Gar le moi quelque espoir. Si la nuit m'est traistresse,
Traicté moi, je te pry, plus favorablement.

Ainsi te soit la nuit à tousiours favorable,
Ainsi te soit le iour & doux & secourable,
Sucçant en l'un & l'autre & le miel & l'Amour.
Mais si & l'un & l'autre aujourd'hui mes contraires
A l'autre quelquesfois se rendoient aduersaires,
Que i'aye, je te pris, l'un & l'autre à mon tour.

STANCES.

DE ME VRE de mon bien si pompeuse & si
chere,

Lors qu'il m'estoit permis par le Ciel moins
seuere

De t'appeller ainsi,

Tes appas sont tombez de l'un en l'autre extreme,

Et pense en te voiant ou n'estre pas moi-mesme,

Ou n'estre pas ici.

Tu n'es plus ce beau lieu si doux à mes pensees,

Dés que la mort changea mes lesses passées

En cest ennui present.

Helas! si de mon mal ie ne perds la souffrance,

Que ne perd - ie du bien au moins la sounenance

Que tu me vas causant.

Ces rares bastimens tesmoins de mes delices

Qui par mon sounenir sont ores les complices

De mes afflictions,

Presentent à mes yeux ma peine descouverte,

Et jusques aux rochers discourent de ma perte

Et de mes passions.

Les forestz ont appris l'histoire de mes plainctes,

La triste Echo recite en ses paroles fainctes

Mes veritables maux,

Et preuenant mes cris qui la desuroient semondre,

Elle interroge mesme au lieu de me respondre.

Et conte mes trauaux.

Ie croi que ces ruisseaux dont le bruit & les charmes
Parloient de mes Amours sont devenus des larmes

Qui pleurent mes douleurs:

Et que la mort changeant tous les pleurs en fontaines
A voulu transformer, pour tesmoigner mes peines

Les fontaines en pleurs.

Quand i'escoute les vents qui dans les bois respirent,
Je vai m'imaginant que les arbres souffrent,

Et n'ont point de repos,

Et puis en leur escorce escriuant mon martire,
Comme si Callipente vn iour le deuoit lire

Le leur tiens ce propos:

Arbres plus fortanez que mon ame affligeé,
Croissez jusques au Ciel où ma Dame est logée,

Portez lui mes Amours:

Dictez lui de ma part que ie fai bien paroistre
Ma tristesse en mes yeux qui pour vous faire croistre

Vous arrousent tousiours.

Combien que Callipente en ma loueur extrême
M'abandonne si seul que ie ne suis pas mesme

Avec moi seulement.

Le recerche aux deserts en vain la solitude,
Le regret m'accompagne & la solicitude

La crainte & le tourment.

Ie dis, en quelque part que ie jette ma veue
Là ma main l'a touchée, ici mon oeil l'a veue

Et là ie l'embrassai:

Aci ie la baissai, là ie tins ce langage,

Bref, chacun de mes sens reconnoist son dommage

En ce que i'apperçoi.

Des contraires effets que produit la Nature.

Ores qu'ils soient communs s'en prens mauvais augure
Si le Ciel est seraïm;

Ou si de son humeur la terre il a couverte,
Le croi toussiours le pis, qu'il pleure de ma perte
Ou qu'il rid de son gain.

Alors que le Soleil peigne au matin sa tresse
Le voit trop clairement pensant en ma Maistresse,

Que ie ne la puis voir:

Et quand il met son chef dans le giron de l'onde,
Pour le dueil de sa mort ie croi que tout le monde
S'enuellope de noir.

Au moins si le sommeil m'apportoit son image,
Mais comment en ce temps verrois-je son visage

Si brillant de beauté?

La nuit, qui vient toussiours parmi les heures sombres,
Pourroit-elle amener avec les froides ombres

Les feux & la clarté.

Les songes que ie fais sont tous espouuentabes,
Autant i'aime les faux comme les veritables

En mon dueil importun;

Et de quelque façon quo l'ame soit guidee,

I'ai les maux en effect aussi bien qu'en idée

Et presque tout m'est vn.

Bref, de iour & de nuit mes yeux me desobligent,
Et de ce beau sejour tous les obiects m'affligenç

Figurant mon trespass.

Je reçois mon tourment de ce qui le decore,
Ce que ie voi m'attriste, & beaucoup plus encore,

Ce que ie ne voi pas.

Ainsi parloit Nicandre aux deserts solitaires
Qui reçoivent le nom des eaux belles & claires,

Delices de ces lieux,
 Lors que par la memoire il irritoit sa flânerie,
 Et qu'en tous les endroits, aux despens de son ame,
 Il contentoit ses yeux.

SACRIFICE AV CHANGE, STANCES.

DE SIRS remplis de flamme, affections si fortes,
 Charmez si doucement mes esprits deceuans,
 De mon cœur reuolté ie vous ouvre les portes,
 Pour vous sacrifier dans le Temple deux vents.

Des soleils du Soleil ternissant les lumieres
 Au feu de leurs rayons pleins de Diuinité,
 Purifiant l'errur de mes flammes premières,
 Ont défaict les liens de ma captiuité.

Les beaux yeux d'Amour tirat ses plus doux charmes
 Envoie dans les cœurs & la vie & la mort,
 Cieux animez de flamme où il erre ses armes,
 Ont rompu ma prison par leur diuin effort.

Heureuses vanitez de mon ame amoureuse,
 Favorables succez que i'ai trouué si douce,
 Pleurs soupirs desespoirs, esperance trompeuse
 Agreeables plaisirs, ie prens congé de vous.

Le plus beau des obiects qui les anires efface
 Faict trouuer en mon cœur de sa beauté rancis,
 Pour s'esleuer au Ciel les ailes de l'audace,

Consacrant au mespris tout ce qu'il a seru.

Beauté que j'adoreis, vox flammes s'amoindrissent
 À l'abord si brillant de cest Astre qui luit,
 Comme aux rais du Soleil dans le Ciel s'obscureissent
 Au poinct de son lever les flambeaux de la nuit.

Mais ne me restant plus de mon Amour esteinte
 Que le contement de l'auoir vnu finir,
 Mon ame en mille nœuds à vn bel oeil estreinte
 Penseroit l'offenser de s'en ressouvenir.

Car estimer du pair ma passion presente,
 Et celle qui iadt auoit peu me charmer,
 C'est égaler les Cieux à la Terre pesante
 Et le cours des ruisseaux aux vagues de la mer.

Adieu liens frisez, où mon ame captue
 Oubliant sa franchise appenoit à seruir,
 Des presens de l'Amour l'inconstance vous priue,
 Et vox fragiles nœuds ne m'ont peu retenir.

Adieu teint delicat, où les roses vermeilles
 À la Rose & au Lis meslent leur incarnat,
 Adieu mains à l'albastre & aux perles pareilles
 Des armes de l'oubli mon esprit vous combat.

Adieu termes coulans inuentez pour me plaire,
 Adieu rare beauté, dont l'Empire est changé,
 Je vois où me conduit le flambeau qui m'esclaire,
 Et auant que partir ie vous donne congé.

Mais vous dont le pouuoir par les yeux se limite,
 Ô mon vniue espoir, dont la perfection
 Est auecques du feu dans mes veines escrita
 Reluez les deuoirs de mon affection.

Et croyez que des eaux, l'humeur molle & liquide
 En marbre rendurci son cristal changera,

Et le feu chaud & sec sera froid & humide
Lors qu'une autre que vous en mon cœur regnera.

Esprits enfans de l'air, puissances ordonnées
Pour maintenir d'Amour le mystère éternel,
Et vous Sœurs des saisons fatales Destinées,
Je vous prends à témoins de ce vœu solennel.

STANCES DU GRIS.

O V L E V R, qui témoignez la peine qui
me tuë,
Qui est tout le pl^e beau des objets de la veue
Et de mes tristes yeux le seul contentement,
Si quelqu'un ne vous aime, ô belle couleur
grise,

Il ne mérite pas que sa Dame le preise:
Car qui n'aime le gris, il n'est pas vrai Amant.

Le blanc est des couleurs l'esprit & la lumière,
Symbole de la foi, des vertus la première,
Et le noir donne corps à toutes les couleurs:
Les vertus ne sont rien aussi sans la constance,
Le blanc & noir meslez donnent au gris essence,
La constance & la foi produisent mes douleurs.

L'Amour qui est exempt de tourment & de peine
Ne se doit dire Amour; & la preuve certaine
D'aimer, est de souffrir bénissant son ennui.
Pour un digne sujet tout accident doit plaisir,
Et ne faut éviter rien qui nous soit contraire,
Même il nous faut haïr pour bien aimer autrui.

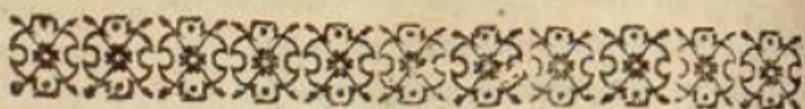
Il se faut transformer en la personne aimée,
 Et suiure les desseins cachés en sa pensée,
 N'auoir grauee au cœur pour loi que son désir:
 Il faut de son merite auoir l'ame rauie,
 Il faut mourir en soi. en elle prendre vie;
 Bref, il ne faut sans elle auoir aucun plaisir,

I aime comme cela ce qui plaist à ma belle,
 Je me plaix au tourment que ie souffre pour elle,
 En l'absence ie crains de soulager mon mal:
 Comme un Cameleon à tous objets ie change,
 Mon ame à ses humeurs incontinent se range,
 Pourueu que ce ne soit de patir vnriual.

Couleur, qui es touſiours empreinte dans mon ame,
 Bien que cest Vniuers perisse par la flamme,
 Vous n'avez pour cela vostre temps limité:
 Car le feu devorant toute chose formee
 I ui donne vostre teint quand elle est consommee.
 Il n'y a donc çà bas que vous d'éternité.

Du iugement de l'œil depend vostro louangez,
 Mais qui peut moins errer que la veue d'un Ange?
 Mon Ange vous honore en son élection.
 Il est donc superflu qu'en preue ie me fonde,
 Puisque vous estes belle aux plus beaux yeux du monde,
 Vous emportez le fruit de la perfection.





STANCES.

SO L E I L qui luis par tout, mais qui de-
dans mon ame
Iettes les plus beaux rais qui partent de ta
flame,
Astre clair pour tout autre adorable pour
moi,

Ie desdaigne en t'aimant tout le reste du monde
Tu m'es ce qu'est le Nil à l'Egypte feconde,
Si ce qu'on a du Ciel ne me vient que de toi.

I'as dedans tes beaux yeux ma grandeur arrestée,
Ce sont les Alcyons de ma Mer irritée,
En eux comme i'ay faict tout mon heur ie remets,
Et si mon nom encor t'est dur à la pensée,
Ie ne regrette point ma fortune possée.
» L'auoir se peut oster, & l'auoir eu iamais.

Seule tu fus ma Ligue, & pour voir ta lumiere
Ie me caché dans l'ombre en cette ardeur première,
Qui fait naistre le mal que la France a senti,
Et pense que le Roi tout failli de courage,
Eut laissé cheoir son Sceptre en voyant ton visage,
Et seulement ton œil eut esté son parti.

A cette heure aux desirs, où ie passe mon âge,
Plus en haine du port, qu'en crainte du naufrage,
Ie maudi loing de toi la rigueur de mon sort;
Mais mon affection ma douleur reconforte,

Et vit par sa chaleur dedans mon ame morte,
comme fait le lierre autour d'un arbre mort.

Jeune beauté, qui rends plus d'ames consommées
Que les autres beautez n'en rendent d'enflammées,
Qui portes dans tes yeux ma vie & mon trespass,
Pense qu'à tous momens à la vertu ie pense,
Et qu'il n'est point de mal si pressant que l'absence,
Ni que de t'auoir veue, & de ne te voir pas.

N'adorant rien que toi, le seul but de ma gloire
Est d'estre mort ailleurs, & vif en ta memoire,
Pour cela seulement ie garde tous mes vœux
Il est peu de beautez qui ne soient infideles,
Et crain bien que l'Amour ne t'ait bâillé des esfles,
Comme il a faict son arc, ses fleches & ses feux.

STANCES.

G'EST faict, i'arreste ici le cours de mes ser-
vices,
Esprit chaste & diuin reçoy mes sacrifices,
Et plus que leur valeur, considere ma foy.
La grandeur de l'autel rend l'offrande petite,
Mais pour en faire cas c'est assez de merite
Qu'ils viennent d'une main qui n'immole qu'à toi.

I'ai beau voir des cheveux, iamais ie ne m'enlace.
Au feu des plus beaux yeux ie demeure de glace,
Pas vn de leurs appas mon ame ne retient,
Elle demeure vostre, & iamais ne varie,
Tout ainsi que sans fondre aux chaleurs de syrie.

Dessus le mont Liban la chaleur s'entretient.

Ce qui m'outrage plus, c'est qu'il faut que ie pense
Qu'en iour ie dois souffrir la rigueur d'une absence,
Et qu'à la fin tous deux il nous faut separer.
A l'heure ie mourrai: car ie suis trop sensible
Pour souffrir sans prenoir ceste perte indicible,
Et i'ayme mieux mourir que de m'y preparer.

Au desir d'un chascun mon desir est contraire,
En la Guerre mon bien, en la Paix ma misere,
Et du malheur commun vient ma felicité.

Quand noz Princes contents auroient quitté les armes,
Ie verrai tout en ris, & serai tout en larmes,
Comme on dit que le Nil se desborde en Esté.

Rare exemple d'Amour & des ames fideles,
Qui fais naistre en noz cœurs des creances nouvelles
De ton sexe tenu plein d'infidélité;
A l'honneur de ton sexe immole ta constance,
Augmente loing de nous en nous cette creance.
Et d'une Opinion fais une Verité.

De moi, ie iure bien, duine Magdeleine,
Qu'on menera mon cœur quelque part qu'on te meine,
C'est pourquois si quelqu'un te dit, pour me blasmer,
Que ie ne t'aime plus, & qu'un autre oeil m'esclaire
Respons-lui seulement, Cela se peut-il faire?
Quand on n'a plus son cœur, peut-on encore aimer?





STANCES.


 AI tellement vescu dès l'Auril de mon
 âge,
 Touſiours portant le cœur ſerf de quel-
 que beauté,
 Qu'il ſemble que mon ame aime à viare
 en feruage,
 Ne pouuant compatir elle & la liberté.

Amour, tes paſſions m'ont trop donné d'angoiſſe,
 Il eſt temps que mon cœur ſe defrobe au tourment,
 Et que par les effēts la franchise il cognoiſſe,
 Qu'encor il ne cognoiſſe que de nom ſeulement.

Ce n'eſt qu'en ces eſprits bouillonnans de ieunefſe
 Que ton feu ſe doit voir ardemment allumé;
 L'age meur eſt mal propre au ioug d'une Maistrefſe,
 Il n'eſt bon pour aimer, mais bien pour eſtre aymé.

Que dy-ie? helas! ay tort de ſouſprier ma priſe,
 Puisque ſi dignement ie me treue afferui,
 On ne peut ſans pecher defriuer la franchise
 Depuis que l'on a veu les yeux qui m'ont rauie.

Mon Amour n'eſteins point une ſi belle flame,
 Fai la viure en mon cœur iufqu'à mon dernier iour;
 Il me ſeroit aduis que ie ſeroi ſans ame
 Si il m'eſtoit aduenn de viure ſans Amour.

Ton feu donne à mon cœur une ſi douce genne,
 Que ie cours volontaire à ton enibrasement;

Ou si ie suis forcé, c'est la force d'Helene,
Mon dessein est suivi de mon consentement.

Bien te prie-ie Amour, par a force inuincible.
Et par cette beauté que reuerent les Cieux,
Fai lui sentir mon mal, ou le rends moins sensible,
Ou loge dans son cœur aussi bien qu'en ses yeux.

ELEGIE.

F'INFORTUNE' Liante amoureuse d'Y-
sabelle
Aux premières douleurs de la flamme
cruelle
Vainement dedans l'air ses plaintes ref-
pandoit:
Car sourd à ses regrets l'air ne lui respondeoit.
LIBERTE, disoit-il, le seul bien de ma vie,
Si ie ne vous ay plus, last qui vous a rauie
Ie vay idolatrant les traicts d'un œil vainqueur,
I'ais les fers dans les mains, & les clouds dans le cœur,
Et deuenu captif d'un barbare Corsaire,
I'ai changé ma franchise en l'estat d'un Forsaire.
Amour, tant recogneu sur la Terre & au Ciel,
Vous me fistes laisser le sucre pour le fiel,
Et vaincu desormais soubs le faix de voz armes
Abandonner ma vie aux deueurs & aux larmes.
A quel poinct desastreux le sort m'a-il reduict?
Le iour luisant pour tous m'est vne obseure nuit,
Et la nuit au repos des humains destinee
Est pour les traicts poignans de ma poise ordonnée.

Comme vn homme insensé qui follement pourfuit.
 Et n'attrappe iamais son ombre qui le fuit,
 Le cours sans iugement après vne inhumaine,
 Qui mesprise ma flamme & se rid de ma peine,
 Importunant le Ciel de mes cris espandus,
 Sans que des Dieux cruels ils soient oncq entendus.
 C'est parler aux rochers qu'imuocquer Ysabelle:
 Car les eaux de la mer sont bien plus douces qu'elle.
 Je fai plus distiller des larmes de mes yeux
 Qu'il n'i a de flambeaux sur la voute des Cieux;
 Et dans son large sein la Terre ne retire
 Tant de vents enfermez que mon cœur en souffre.
 Liante desormais par la rigueur du sort
 N'attend rien de si doux que l'heure de la mort.
 O douce liberté, le seul bien de ma vie,
 Si ie ne vous ai plus, lis'qui vous a rauie!

I'ai esté d'autres fois de l'Amour enflammé,
 Mais ie n'aimé iamais que ie ne fusse aimé,
 Le feu de mes desirs a peu fondre la glace,
 Et aux cœurs les plus durs meriter quelque place:
 Mais helas! à ce coup i'entreprends de ramer
 Sans esquif & sans nef sur les flots de la mer,
 Et iette vainement vn fondement debile
 Sur le sable mouuant pour bastir vne ville.
 Je veux par le cizeau tailler vn Diamant,
 Et attirer le fer sans en avoir l'Aymant:
 Ainsi des fiers Geans l'audacieuse race
 Pour escheler le Ciel eust le cœur & l'audace.

R egardez les effets d'un courage si beau,
 Les yeux qui m'auoient pris me mettent au tombeau,
 Les Ourses de Lcuant, & les fieres Lyonnnes

Dans les aspres deserts ne sont pas si felunes.

Flambeau, qui n'en as point de pareil en splendeur,
 Vois-tu rien icy bas qui m'egale en malheur?
 Et quand tu fais le tour de la Terre habitable,
 Verses-tu tes raions sur vn plus miserable?
 Que vous estes cruelle, inhumaine beaulte!
 Au moins contentez vous d'auoir ma liberte!
 C'est à faire à Tyrans aux viure de carnages,
 Aux bourreaux, aux brigands, & aux bestes sauvages.
 Les Dames & les Dieux d'un courage plus doux
 Ne doisent point auoir de fiel ni de courroux.
 Vous qui en estes donc vne vivante image,
 Aimerez-vous toustours le martire & l'outrage,
 Et à faire nager la neige de voz mains,
 Rougissant leur couleur dans le sang des humains?
 Voiez mon cœur en feu, qui s'immole lui-mesme
 Aux pieds de voz autels par vn amour extrême,
 En vous offrant encor tant de bruslans desirs:
 De fortes passions & d'amoureux desirs:
 Voiez vn saint penser dans vne ame innocente,
 Et soubs vn feu couvert ma flamme violente:
 Voiez couler mon sang en ondoians ruisseaux
 Des playes que me font voz yeux qui sont si beaux,
 Et finir peu à peu Liante si fidelle,
 Pour aimer constamment les beaux yeux d'Ysabelie,
 Sans qu'en trait de pitié l'empeschant de mourir.
 Au point de son trespass le vienne secourir.
 Voulez-vous rudement établir vostre Empire
 Par le fer, par le feu, le sang & le martire?
 L'estat qui se maintient avecques la douceur
 Contre tous accidens à son sceptre plus feur.

O deuse

O douce liberté, le seul bien de ma vie,
Si je ne vous ai plus, las! qui vous a rauie?

Démons de ces forestz par les Dieux transformez,
Soubs l'escorce des bois pour vn temps enfermez,
S'il vous souvient encor dessoubs les fueilles vertes
En voz dures prisons de voz peines souffertes,
Faictes qu'à cet instant voz corps soient animez
Pour escouter l'horreur de mes cris enflammez.
Si l'Amour peut glisser soubs vostre escorce tendre,
Solitaires Esprits, vous me pouuez entendre,
Et si vous m'entendez, au moins plaignez mon mal,
Puisqu'il n'y en a point sur la terre d'esgal:
Si vous eusiez esté voisins de sa demeure,
Ainsi que le bon-heur le permet à ceste heure,
Comme vous me voyez couler ma vie en pleurs,
Vous eusiez entendu les plaintives clameurs
De mille autres Amants qui contoient leurs miseres
Aux endroits plus cachet des deserts solitaires:
Vous eusiez vu les vns leurs cheueux arracher,
Les autres par le fer leurs peines retrancher,
Chastians par la mort leur amoureuse offence;
Les autres ne pouuans souffrir la violence
D'un feu desaduoüié ceder à leur tourment,
Et aux palles Cyprés se pendre tristement:
Les autres forcenex de fureur & de rages
Courir sans iugement comme bestes sauvages.

Voyez les beaux effects de ce cruel plaisir,
Ceste ieune Déesse assouvit son desir,
Raison si hautement dedans le Ciel assise,
Soubs qui i ai pour vn temps conserué ma franchise.
Ton flambeau si luisant qui m'auoit esclairé

Dans l'amoureuse nuit m'abandonne esgaré,
 Comme le voyageur, qui sans la pouvoirsuiure
 Void parmi les tenebres vne clarté reluire.
 I'essiae vainement de m'approcher de toy,
 Mais ta claire lueur se retire de moi.
 S'en est fait, mes amis, ie sens que mon martire
 Au lieu de s'amondrir à toute heure s'empire:
 Mes pensers, mes desirs & mon affection
 Sont de l'intelligence & de la faction:
 Je me trahis moi-mesme en ma perte aduenue
 Arroussant mon feu d'huile, afin qu'il continué.
 Que vous estes cruelle, inhumaine beauté!
 Au moins contentez vous d'auoir ma liberté!

Mais escoutez vn peu les conseils d'Ysabelle
 Aux agitations de ma peine cruelle:
 Duyelle qu'ai ie fait? de quoi vous plaignez-vous?
 Le mal que vous souffrez est vn tourment si doux,
 Vous feignez d'endurer, ou s'il est véritable,
 Soiez à voz douleurs vous mesme secourable;
 Opposez la raison à vostre passion:
 L'amour tant redoubté n'est qu'vne impression,
 Qui charme les esprits d'vne vaine apparence.
 Je ne veux ni ne dois tromper vostre esperance;
 Plustost le clair soleil obscurcira le iour,
 Que l'emploie mon cœur aux trophées d'Amour.
 De semblables discours ceste ame desdaignense
 Entretient les aigreurs de sa flamme amoureuse.
 Mes qui a iamais veu de passions touché
 Soabs vn parler si doux tant de venin caché?
 L'on iugeroit à veoir sa beauté si naïfue,
 Que la bonté par tout & la douceur la suiuise,

Et qu'vn acle sanglant, vn mal, vne rigueur
 Contraire à la pitié la feroit fondre en pleurz;
 Mais apres tout cela quand à l'experience
 L'on ressent ses effets guidez de l'insolence,
 Son cœur impitoiable aux clemences fermé,
 En tout temps de desdams & de foudres armé.
 Chascun innocemment trompé de son visage
 Dit, et comment a-t-elle vn si rude courage
 Sous les traictés innocens d'un Ange ou d'un Enfant?
 S'aduise de sa faute, & trop tard s'en repent.
 Car vox fers sont pesans, & vox chaînes si belles
 En despit des prisons se rendent éternelles.
 Que vous estes cruelle, inhumaine beauté!
 Au moins contentez vous d'auoir ma liberté!

Me voila resolu, quoi que vous puissiez faire,
 Je ne veux ni ne puis de mon vœu me distraire,
 Mon cœur d'ores nauant se consacre aux douleurs,
 Ma bouche au desespoir, mes yeux aux tides pleurs;
 Et bien qu'incessamment la main qui me commande
 Sur mes bruslans durs de la glace respande,
 Ils sont si violens, qu'ils pourroient enflammer
 Sous leur crystal coulant les poisssons de la mer.
 Ma vie & mon Amour, que le Destin assomble,
 Quoi qu'il puisse arriver, ne finiront qu'ensemble:
 Si je suis mal traité, ie ne suis pas tout seul,
 Plusieurs sont pour l'Amour gisans dans le cercueil,
 Et plusieurs sans espoir vont soupirans leur peine,
 Attendant, comme moi, la mort toute certaine:
 Au moins ie me sens fondre au feu d'un clir flançau,
 Et voi couler mon sang aux coups d'un valet si beau,
 Que l'ame est insensible ou du tout insensée.

Si de sa douce attaincte elle n'est point blessee.

Que vous estes cruelle, inhumaine beaute!

Au moins contentez vous d'auoir ma liberte!

Vous aux entendez le mal-heureux Liante,
Qui vaincu de douleur tristement se lamente,
Bien qu'il soit resolu de voir son derriier jour
Plustost que de manquer d'un poinct à son Amour:
Mais il ne se auoit pas que le change ordinaire
Renuerse le succez de l'amoureux mystere,
Que les sermens d'Amour sont fondez bien souuent
Sur le voirre fragile ou sur l'appui du vent.

Un iour, à son mal-heur, il apprit qu'Ysabelle,
Le sujet de son mal, sur toutes infidelle,
Aiant les yeux fermez à son affection,
Receuoit les deuoirs d'une autre passion,
Que d'un effeminé les deux mains innocentes,
De blessure & de sang non encores sanguantes,
Triomphoit de sa plainte, & bien qu'injustement
Gardoit sur du papier les traictés de son tourment,
Et que comme Angelique aux plus braues de France
Prefera de Medor les beautes & l'enfance,
Un affetté de Cour, un ieune Damoiseau,
N'aiant plus haut dessein que de faire le beau,
Et par l'inuention d'une nouvelle addressé
Porter bien une fraize & attiffer sa tresse,
Estant le bien-heureux Roi de sa volonté,
Qui seul la possedoit sans l'auoir merité:
Ceste iuste douleur tellement le transporte
Qu'il emprunte le teint d'une personne morte,
Et comme il en auoit les traictés & le pourtraict,
Il en eust eu aussi le véritable effect.

Car s'il eust peu mourir pour en avoir envie,
Il eust lors achevé le terme de sa vie.

A la fin reueenant comme de pasmoison,
Proche du desespoir & loing de la raison,
Il faut (dit-il) mourir miserable Liante,
Pour noier en ton sang la flamme violente,
Il faut venger sur toi le tort que l'on t'a faict,
Et souffrir pour l'injuste innocent du forfaict.
Offre à ceste cruelle vn sanglant sacrifice.

Contente sa rigueur de ce dernier seruice,
Il faut changer de siecle, & punir son erreur
Par yn coup si cruel que l'on en aie horreur.

Va t'en cacher la honte entre les palles ombres

Sous les tristes Cyprés de leurs demeures sombres;

Tu n'es digne de voir le Soleil ni le iour

Puisque l'on foule aux pieds les vœux de ton Amour.

Son espee en sa main estoit desfa haussée
Pour venger le succex de son erreur passée,
Lors que son bon Démon secourable au besoin
En si proche danger lui desarme la main.

Il reprend ses esprits, & deuenant plus forte
La raison dans son cœur, se fist ouvrir la porte.

Le voile de l'Amour sur ses yeux estendu

Se retirant ailleurs, le iour leur est rendu.

La haine & le desdaim s'emparent de son ame,
R espondant des glaçons sur sa premiere flamme,
Et ne lui souuient plus, tant son cœur est changé,
De l'auoir autresfois à l'Amour engagé.

Et quoi ? dit-il alors : vne Dame infidelle,

Vne ingrate, perfide, en sa foi solennelle,

Aura ne m'aimant point le plaisir de s'auoir

Que ie meure pour elle oultre de despoir.
 Non ie viurai plus tost pour en venger l'offence.
 Je noie de mon feu toute la souuenance
 Dans le crim' aduenu d'un si mal heureux tour,
 L'outrage ceste fois surmontera l'Amour.
 Hé! que ie me repens de ma faute amoureuse.
 Je romps tous les liens d'une ame si trompeuse.
 Je hai mon sang bruslé où son image est peinct,
 Je hai ses yeux ses mains, & sa bouche & son teinct,
 Je hai ses beaux cheueux où mon cœur se vint prendre,
 Je hai ses doux propos, qui me faisoient attendre
 Le salut & la vie au poinct de mon trespass,
 Si ie l'aimé iamais ic ne m'en souuen pas.

Dieux qui ingez du Ciel les actions humaines
 Veritables tesmoings des plaisirs & des peines,
 Et qui l'estes aussi du mal que i' a receu
 Sous des appasts trompeurs traistrement deceu,
 Changez en liberté mon Amour abusée,
 Destournez de mes yeux ceste Alcyne rusée,
 Rendez à ses desirs les coeurs de Diamant,
 Conuertissez sa ioye en eternel tourment,
 Amortissez le feu de ma flamme allumée,
 Et qu'il n'en reste plus seulement la fumée,
 Arrachez ce poison versé dedans mon cœur,
 Que l'Amour soit esteinct & le Mespris vainqueur,
 Et si onc le hazard à mes yeux la presente,
 Faictes qu'elle me soit au moins indifferente.
 Car encor la hâir ce seroit l'obliger.
 Armez vorz iustes mains à fin de me venger,
 Et faictes que ses yeux sans attractis & sans flammes
 Ne triomphent iamais des passions des ames,

Qu'elle aille nourrissant son volage desir
 D'une vaine esperance exempte de plaisir,
 Qu'elle mesle à son teinct des soucis pour des Roses,
 Qui elle aie dans le cœur mille espines encloses,
 Et que la seule mort les en puisse arracher.
 Faictes encor ô dieux! qu'elle adore un rocher,
 Qui à ses passions sourd & froid ne responde,
 Qui elle aille bastissant sur les vagues de l'onde,
 Et que de son Medur le courage si bas
 Le rende, comme il est, une femme aux combas,
 De sorte que des deux l'intelligence ynie
 Face compassion sans attirer l'envie.

Liante dit ainsi iustement offensé
 Donnant air à la plainte à son Amour passé,
 Et de ses premiers vœux bastis sur la constance
 Il ne lui reste pas mesmes la souuenance,
 Car le resserrement d'un si mal-heureux tour
 En haine & en mespris eschange son Amour.

NEREE.

STANCES.

NE pasteur Coridon amoureux de Nerée
 Ne pouuoit recouurer sa proye desirée
 S'escartoit seul aux bois & pleurât nuit
 & iour
 Abandonoit ainsi sa lâgue à son Amour.
 O cruelle Nerée escoute mon martre
 Allege mes douleurs, appaise yn peu ton ire

Quitte la cruauté aux Lions & aux Ours
Et re oi par pitié ma plainte & mes amours.

Helas despuis le iour que ma libre i' uncess
 Sentit   son malheur la flame pipereffe
 Que le Dieu qui tourmente & la terre & les Cieux
 Pour me faire mourir descocha de tes yeux
 I'ai vescu malheureux ennemy de moy mesme
 Pour t'aymer, ô ingrate, & ta rigueur extreſme
 A chargé de tourmens ma fidelle amitié,
 Desifiant   mon mal le debuoir de pitié.

Ie t'ayme il est bien vray voire plus que ma vie
 Et si tu ne le f ais enquieres toy ie te prie
 De tout ce voisnage on te dira comment,
 Despuis que ie te vey ie ne vis qu'en tourment,
 Mon oeil n'a plus d'esclat, & mon teint est tout blesme
 Tant ie porte en mon sein vne furceur extreſme.
 Les ruisseaux   ma voix ont arresté leur cours
 Les oiseaux se sont tenu pour ouir mes discours
 Les pr es ont fany leurs fleurs & leur verdure.
 Les vents ont oublié en volant leurs murmures
 Les rochers ont pleuré amolis par mes chants
 Mes troupeaux esgar s ont erré par les champs
 Et mon chien estonné de voir que ma Musette
 Attaché   ce Saule est deueni  multe
 C'est couché contre terre & heurlant attristé
 S'est plaint avecque moy de ta seuerit :
 Tout   sceu mon martire & toy seule ignorante
 Tu feins de ne f auoir le mal qui me tourmente:
 F ais-tu pas ta beaute ie n'ay donc point besoing
 Pour prouuer mes douleurs de trouuer de tesmoing.
 Regarde les beautes qu'en soy le Ciel enserre

Voy toutes les beaultez qui sont dessus la terre
Amasse les ensemble & tu voirras alors
Les liens qui m'ont pris & combien ils sont forts.

Nimph'e honneur de ce siecle, Amour de ces Cāpagnes,
Soucy de ces forestz, le soing de ces montaignes,
Belle comme les lys, plus douce que le miel,
Mais plus aspre à mon cœur que l'absinthe & le fiel
Mais plus rude qu'un Tigre à ton Berger fidelle
Et plus sourde qu'un Sourd à ma voix qui t'appelle
Ah! puisque tu ne veux entendre mes amours
Je veux en me taissant mettre fin à mes iours
Mais pour moy parleront ces monts & ces boscages
Pour moy resonneront ces préz & ces riuages
Et pour moy respondront ces Antres & ces Boys.
Qui m'ont dit respondans ton beau nom mille fois:
Les vents en soupirant, en coulant les fontaines
Espandront mes souffirs, pleureront pour mes peines
Et mesme la pitié parlera sur mon corps
Encor que mon esprit soit au regne des morts,
Et si tout est muet, reince soubs ton Empire
Amour ne se taira ny mon cruel martire.
Je meurs pour tes beaux yeux & tes yeux rigoureux
Desdaignent de me voir, miserable amoureuse,
Inhumaine Nereé, hausse un peu tes prunelles
Voy ta gloire en mon front & mes peines cruelles
Regarde moy mourir au moins que ce bel oeil
Qui me monstrera l'amour me monstre le cercueil
Et que cet Astre clair qui me seruoit d'Aurore,
Me serue de Vesper, & mon trespas honnore.
Ah pauvre Coridon? que fais tu tout le iour?
Oses-tu esperer du bien de ton amour

Le destin à trampé dans le malheur ta vie
 Tu es né pour brasler aux beaux yeux de t'amyé
 Et non pour en iouir, ny pour mourn' soudain
 Au feu de ses rigueurs, tu te peines en vain
 A doucy si tu peux par ta longue constance
 Sa fiere cruaute ayes bonne esperance
 Fortune est variable elle roule sans fin
 La pitié, la rigueur, dans le cœur feminin.

Ma belle approche toy approche toy ma belle
 Amolis le glaçon que ton ame recelle
 Ayme celuy qui t'ayme, imite les grands Dieux
 Ils ayment qui les ayme & sont plus glorieux
 D'auoir acquis un cœur denot à leur seruice
 Que d'auoir leurs autels sanglans de sacrifice,
 Voy la rigne embrassant les bras de son amant,
 Voy la belle coulombe estreignant doucement
 Les baisers sauourés de sa moitié rauie,
 Voy le Ciel amoureux de la Terre s'amyé.

Tous les autres Pasteurs maintenant bien heureux
 Toussent des desirs de leur cœur amoureux
 A l'ombre des ormeaux assis sur les fougères
 Ou couchez au giron de leurs douces bergeres
 Les Cheures, les Brebis, les Boucs, & les Agneaux,
 Paissant à la fraîcheur sur le bord des ruisseaux
 Et les Bœufs remaschans leur pasture mangée
 Sont couchez à l'abry d'une roche ombragée,
 Et moy batu à plomb des ardeurs de l'esté
 Je cours par la campagne apres ta cruaute.

M'eust-il pas mieux valu d'aimer mon Ericine
 Qui brasloit pour mes yeux au fond de sa poitrine
 Bien que son teint ne feust si blanc ny damoisell,

Si auoit-il pourtant quelque chose de beau.

*Ne te fie point tant en ta beauté Nérée,
Les Roses & les Lys sont de peu de durée
Au matin le Solcil les voit espanouir,
Le mesme Astre couchant les voit euanouir.*

*Reçoy mon amitié & pour ta recompence
Tu prendras sur mon cœur éternelle puissance
Ne me desdaigne point vn autre quelque sour
Vangera mon Amour, desdaignant ton Amour.*

*Garde toy d'esmouoir l'ame du Dieu supreme
Et que comme Narcis tu ne t'aymes toy mesme
La Justice s'assied au Ciel entre les Dieux,
Et vient quand il luy plaist visiter ces bas lieux:
Et lors qu'elle s'aigrit contre vne Dame fiere
On ne peult l'adoucer par vœux ny par priere.
Je trouuay dans le fonds d'un Antre l'autre iour,
Deux petits Faons de Biche à qui rid tout autour
De leur peau martelée vne boure dorée,
Ma Vache les nourrit dans l'estable serrée
Ils luy tirent le pis sans auoir peur de rien,
Je croy qu'ils sont bessons tant ils se semblent bien,
Je les rendray privés & leur feray apprendre
A te suyure par tout, à t'aymer, à t'entendre,
Aulcun ne les aura, je les garde pour toy,
Si tu reçois à gré mon Amour & ma foy.*

*Si je ne suis si riche en biens comme Damocles
Je ne suis pas pourtant en trop grande disette
J'ay vn ioly troupeau, je cueille vn peu de grain
Soit Hyuer, soit Esté, j'ay du laict, j'ay du pain
Et viurois bien content si ma loge champestre,
Pouyon te recognoistre & sposse de son Maistre.*

Ne mesprise les champs, les prées ny les boyjs
 Amour ne fust iamais dans le Palais des Rois
 Ous'il y feust iamais il y fut en constrainte
 Ayant pour surveillants le soupçon & la crainte
 Qui suinoient ses plaisirs & mesloient leurs aigreurs
 Auecque les douceurs de ces ieunes erreurs.

Mieux vaudroit demeurer en ma case sauusage
 Pour presurer du laict, & cailler du fourmage,
 Conduire le matin nos troupeaux aux pastis
 Et tirer à Midy le pis de nos brebis
 Et puis les r'amener au soir dedans l'estable,
 Que de viure aux Citez séjour peu delectable,
 Où le vice commande au lieu de la vertu,
 Ou le wray du mensonge est tousiours abbattu.

Les Dieux ont habité sur ces belles montaignes
 Les Déesses aussi Phœbus & ses Compagnes
 Amour est nostre R oy nous sommes ses mignons
 Il nous fait plus d'honneur qu'aux Dieux ses cōpaignons
 Il loge en seureté dans nos sales rurales
 Et crant le grand Olimpe & les chambres R oyales.

Vien ma douce Neree apprendre les chansons
 Que le grand Pan enseigne à ses chers nourrissons
 Et ne te fasche point de passer sur tes leures
 Les chalumeause legers pour resiouir nos Cheures,
 La gentille Philis voudroit bien me donner,
 Ses deux ieunes Cheureaux si ie voulois sonner
 Seullement devant elle vne chanson nouuelle
 Que m'apprit l'autre iour Amarile la belle
 Je te la monstreray avec affection
 Auecque tous les chants de mon inuention.
 Parauant que l'Amour m'eust rendu ton Eslave.

Riere ie m'en alois dans le fonds d'vne caue
 Tapissée de lierre ois a l'ombre des boy's
 Desfier à chanter les Nymphes & la vois
 Qui dit de nos chansons la dernière partie.

Le parlois d'amitié, sans la voir ressentie,
 Le sonnois les soupirs & les pleurs des amans,
 Le faignois des douceurs auetque des tourmens:
 Et sans auoir senty la folie amoureuse,
 Le me faisois l'amour d'vne amour bien-heureuse:
 Mon troupeau m'escoutoit, & au bruit de mes songes
 Le faisois resonner les plaines & les monts,
 Aises de resentir au fonds de leurs entrailles
 Le bruit amadoueur de si douces batailles.
 Mais si tost que ie vey tes beaus yeus amoureus,
 Le me changé soudain, ie denins langoureus:
 Et sans plus m'amuser à courir aus valées,
 Ou dessus les destours des roches reculées,
 I'allay par ces forests suyuant, cerchant tes pas
 Qui conduiront en fin ma vie à mon trespass.

Mais pendant que ie crie en vain par ces campagnes,
 Le Soleil s'est caché derriere ces montaignes,
 Le iour me laisse bien; non l'amour qui me point,
 Le temps change tousiours; mais ie ne change point.

L.Gourdin Paris.



ODE PLAINE DE
PRESOMPTION ET
d'outrecuidance.



V A N D ie voy ces monts sourcilleux
Butes, boucliers de la tempeste,
Qui contre le Ciel orgueilleux
Dressent les cornes de leur teste,
Qui chef dessus chef rechassans
Veulent effrayer mon courage,
Et faire blesmir le visage
A mes fiers desseins rugissans.

Quand ie voi que par le peril
Pour esbranler mon entreprise,
Ils veulent baigner mon sourcil
Et le feu quel l'Amour attise,
Mon coeur enflé contre ces monts,
Se fait lui mesme vne montagne,
Si hault, que comme en la campagne
Il vvoid ces rochers dans vn fonds.

Ainsi l'invincible beauté
Qui me braue de l'impossible,
Se cuide rendre inaccessible
Au cœur amoureux indompté:
Mais ce cœur se fait tout pareil,
Furieux de sa mesme rage,
Aussi beau comme son image,

Et orgueilleux de son orgueil.

Ce braue cœur se trouue en soy
Pour brauer ce quil l'esmerueille,
Sa flamme à sa flamme pareille,
A sa legereté sa foy,
Contre son lustre il met au iour
L'esclair de sa belle esperance,
Contre sa peine sa constance,
Contre sa rigueur son Amour.

Au prix d'un bien-heureux trespass
Il est temps que hardi ie monte,
Que le second plus hault surmonte
Le premier plus bas de mes pas:
Le marque du feu de mes yeux
La plus haulte, superbe rochée,
De mon dessein tousiours i'approche,
En approchant tousiours les Cieux.

Mais voici au commencement
Le premier danger que ie trouue,
De venin & de sifflement,
Le pied de ce mont qui se creue
Permet que ces rocs creuassez
Monstrent à mes belles pensées
Mille couleuures amassées.
En leurs tourbillons enlassiez.

Vous serez traistres vipereaux
Comme brisée à mon audace,
Et vous seruirez de carreaux
A tous ceux qui suivront ma trace,
Si vous leuez la teste en hault
Enflex d'une petite gloire,

Petits eschelons de victoire,
Vous apportez ce qu'il me faut.

Vne puanteur seulement
D'une charongne enuenimée
Au lieu de l'espouuantement
Porte vne fascheuse fumée:
Mais i ai d'Amour victorieux
La Palme que iamais on n'ysa,
Qui vainc la ruse par la ruse,
Et brise les nœuds par les nœuds.

Ainsi ie voi du premier iour
De ces monstres bruslans l'envie
Quitter ma vie & mon Amour
Sans vaincre l'Amour ni la vie;
Monstres venimeux,furieux,
Vous voulez donc me faire guerre,
Vostre ventre traîne par terre,
Je monterai iusques aux Cieuz.

Là d'un remede non commun
Se trouve la source diuine
Des canx d'or,de soulphre,d'alun,
Qui,naturelle medecine,
D'un pouuoir experimenté
Donne en vain quand la maladie
La force au foible,au mort la vie,
Et aux sains garde la santé.

Mais mon feu qui n'est pas commun
Est cent fois plus chaud que le soulphre,
Et si aigre n'est pas l'alun
Que l'aigreur qu'en aimant ie souffre:
Coulez en la mer,tiedes eaux,

Cerchez vostre Ocean fontames
C'est peine d'escindre mes peines,
Et c'est mal de guerir mes maux.

Que veulent ces torrens, ces eaux
Filles des neiges & orages,
Si la rage de leurs ruisseaux
Ne bruit aussi fort que mes rages?
L'aveugle fureur de ces Ours
Ces monstres veulent-ils abattre
Celui qui a pour les combattre
Les feux & les fers des Amours.

Ces monts chaunes & sans cheueux
Que ie baisse en bas, en arriere,
Furent des coeux moins generueux,
Qui ne purent franchir carriere;
Ils eurent de superbes vœux,
Le Ciel effraya leur courage,
Leur brusla l'humeur & la rage,
Et les pella de leurs cheueux.

Mais voici au hault de ces lieux
La bute, qui sans se dissoudre
Ne seit que d'exercice aux Dieux
Pour apprendre à jeter la foudre:
La braue audace de ce mont
A l'ire des Dieux enemie,
Pour bouclier de sa brauerie,
Il ue leur monstre que le front..

Voici si ie veux i'ai trouué
De mon traueil la recompense,
Je trouve l'or bien esprouvé
Qui doit finir mon esperance:

N'est ce assez de trouuer d'or fin,
Pour but de mes maux vne mine;
Mais mon entreprise est diuine,
Et ne doit point auoir de fin.

Pour le certain faut il mes pas
Poursuure vne chose incertaine,
Mais le nom de tourner en bas
est pis que l'effet de la peine.
Tout cest or mon affection
Esprise & non prise delaisse,
Si tost qu'en sa belle richesse
Se perdra en sa possession.

Ceux-la qui nagent à souhait
En la paisible iouyssance
D'un fleuve de miel ou de lait
Sans croistre depuis leur naissance,
Croissans ne croissent qu'à demi,
Ils sont en leur aise commuse
Heureux valets de la fortune,
Et s'en suis le braue ennemy.

Si vn moins braue & plus heureux
Se paist de chose plus certaine,
Si quelqu'un contente ses yeux
De moins de vertu, moins de peine,
Que ie mesprise son plaisir,
Je bruslerois où il repose:
Car vn tout non pas quelque chose
N'est pas la fin de mon desir.

Ainsi iamais ie n'ai ployé,
Rien que le Ciel ne me maistrise,
Le tourne mort & fouldroyé

Le visage à mon entreprise:
Le braue mont où ie me sieds
Toute autre montagne surmonte,
On labore, ie n'en fass conte
Depuis que ie le foule aux pieds.

L'Amour du hault Ciel en courroux
Veid ceste belle frenesie,
La crainte assaillit le talouze,
Et le craintif la talouzie:
Par terre il ietta ses brandons,
Il pousse sa troupe en arriere,
Et se repentit en cholere
D'auoir irrité les chardons.

Il veid les Démons parmi l'air
Qui prestoient au braue rebelle
Pour au Ciel le faire voler
Chacun vne plume d'une aisle:
L'Amour descend enuenimé,
Trouue ce corps qu'Amour allume
Ademi vvestu de plume,
Le cœur desia tout emplumé.

De cent chesnons de diamant
Il mit d'une fine surprise
Les pieds & les mains de l'Amant
Hors l'espoir de son entreprise:
Mais moi malgré tous ses efforts
L'empoignas par sa bandoliere,
Qui porte la flesche meurtriere,
Et saisis l'Amour par le corps.

C'est force à l'Amour de choisir
De me faire avec sa retraite

*Voler où vole mon desir,
Et m'emporter où ie souhaite;
Au Ciel, qui de droit m'appartient,
Je veux qu'il m'enleue à eeste heure,
Où en terre il faut qu'il demeure
Où ma foiblesse le retient.*

*Le Ciel s'escria; Vois-tu pas,
Oultrecuidance plus qu'humaine,
Que ton entreprise haultaine
N'est si seure que ton trespass?*

*I'acheue ma course en parlant,
Ie n'ai peur qu'à laisser ma prise;
Et ie respondis en volant,
Heureuse mort, belle entreprise,
Plus doux, plus heureux le trespass,
Ce sont les Dieux qui me meurtrissent,
L'ame & le corps se def-vnissent.*

L'IDEE DV VERTVEUX.



*E*hai le vulgaire ignorant,
Et ne veux qu'il s'aille enquérant
Des vers qui partent de ma plume:
Car ce que desormais i'escrie
Est seulement pour les esprits
Qu'un desir de cognoistre allume.

*Le mortel qu'on void reuestu
Des clairs rayons de la vertu,
Bien qu'il chemine sur la terre,
Esleuant son chef dans les Cieus;*

Il va du pair avec les Dieux
Que l'azur de l'Olympe enserre.

Car il sçait d'où il est venu,
Et cognoist qu'il est retenu
Dedans la prison corporelle,
Pour retourner vn iour au lieu
D'où il a receu du grand Dieu
Vne ame pure & immortelle.

Il sçait que vivant ici bas
Il n'est point exempt du trespass,
Et pour ce il n'a iamais de crainte
Du fort aux humains indompté,
Et fait de bonne volonté
Ce qu'vn autre fait par contrainte.

Il est de soi-mesme le Roi,
Et ne cognoissant rien à soi
De ce qui part de la fortune,
Instruict en sa legereté,
En bon-heur, en aduersité,
Sa face sera tousiours vne.

Iamais on ne verra son cœur
Esmeu d'esperance ou de peur,
Mais tousiours content en soi-mesme,
Ni du passé le souuenir,
Ni le penser de l'aduenir
Ne lui rendra la face blesme.

Son esprit franc de passion
N'aura point d'autre ambition
Que d'auoir sur les mœurs l'empire:
Cest empire est plus glorieux
Qu'aucun qui soit dessous les Cieux,

Et fust celui des Rois d'Epyre.

*Il vit exerçant ses dédains
Dessus tous les honneurs mondains,
Et mesprisant leur vaine gloire,
Il croid qu'on ne void rien de tel
Qu'un sage & généreux mortel
Qui sur soi-même à la victoire.*

*Au vray bien logeant son plaisir
Il n'attache point son desir
A des richesses perissables;
Son esprit n'est point transporté
De crante de la pauurité
Qui rend les humains misérables.*

*Bref, autant qu'il fait d'actions
Sont autant de perfections
Qui donnent assez de creance
Que bien qu'il vive en ces bas lieux,
Si tient-il du grand Dieu des Cieuz
Son origine & son essence.*



Qu'en chacun docteurs vous die
Experts en fretillerie.

CHANSON.

BE A V T E' mon cher souci, de qui l'ame
incertaine
A come vn Ocean son flus & son reflus,
Pensez de vous resoudre à me tirer de pei-
ne,
Ou ie me resoudrai de ne le souffrir plus.

Vox yeux ont des appas que i'aime & que ie prisé,
Et qui peuvent beaucoup dessus ma liberté;
Mais en me retenant, s'ils font cas de la prise,
Il leur faut de l'Amour autant que de beauté.

Quand ie pense estre au poinct que cela s'accomplisse,
Quelque excuse tousiours en empesche l'effect:
C'est la toile sans fin de la femme d'Ulysse
Dont l'ouvrage du soir au matin se défaict.

Madame, aduisez-y; vous perdez vostre gloire
De me l'auoir promis, & vous rire de moi;
S'il ne vous en souvient, vous manquez de memoire,
Ou s'il vous en souvient, vous n'avez point de foi.

I'auois tousiours faict cas, aimant chose si haulte,
De ne m'en despartir iusques à mon trespass;
S'il arrive autrement, ce sera vostre faulte,
De faire des sermens, & ne les tenir pas.



CHANSON.

E meurs de reuoir ce bel œil
 Qui m'a r'animé de sa flamme,
 Qui peut de son premier accueil
 Fondre la glace de mon ame.
 Je meurs de ce parler charmanç
 Qui pousse si douce harmonie,
 Qui en prononçant nostre tourment,
 Il semble qu'il charme l'ouye.
 Je meurs de reuoir ces beautez
 Et le traict de ce beau visage,
 Qui en fleurs & en gayetez
 A sur le Printemps aduantage.
 Aux ondes de ses cheux blonds
 Mille petits Amours se nichent,
 Qui au noed de tant de cordons
 Liez soubs sa beauté fléchissent.
 Delà petits enfans perdus
 Sur moi vous fistes entreprise,
 Dont voz efforts se sont rendus
 A qui triomphe de ma prise.
 Mais, petits Dieux, ce n'est pas vous
 Qui avez dessus moi victoire,
 Les mesmes yeux de mesmes coups
 Ont de vous & de moi la gloire.



CHANSON.

Hie meurs si pres de ma vie,
te vis si pres de mon trespass,
Que ie perds de vivre l'envie
Mourant pour de s doux appas.

Ha! ie meurs qu'il faut que tu meures
Sans reuiure à ma douce mort:
Mon tout, reuiuons iusqu'à l'heure,
Que nous mourrons par mesme effort.

Cest Amour qui rauit noz vies,
Et nous offre en si doux mourir,
Fera r'allumer noz enuies,
Sans que puissions les secourir.

Cest Amour qui pour nous souspire,
Mourant & vivant avec nous,
Differant ce que l'on desire,
On rend après l'effect plus doux.



CHANSON.

L'EGALITÉ de mesmes flammes,
Que vous distrez en deux ames,
Ne se peut voir en nostre Amour;
Car si tant soit peu ie vous aime,
Vostre Amour tant soit-elle extrême
Me deura tonsiours du retour.

Vouloir que ie m'affubieclissé.
A la mesme loi du seruice,
Que rend vostre amoureux souci,
C'est vous abuser, ce me semble,
Ie ne puis estre tout ensemble
Geoliere & prisonniere aussi.

Hé!bons Dieux! & que pourroit ce estre.
Si le seruiteur & le maistre
Mesmes loix ensemble gardoient:
Souhaiter ces flammes esgales,
C'est ramener les saturnales,
Où les seruiteurs commandoient.

Sans qu'à l'Amour ie me soumette
Il suffit que ie vous permette
De meseruir & de m'aimer,
Si au grand feu qui vous deuore
J'adioustois mes flammes encore,
Ce seroit pour vous consommer.

*Vous voulez que de ma pensée
Tout autre Amour aiant chassé
Le n'aime & n'estime que vous,
Comme s'il vous deuoit desplaire
Que le Soleil, qui tout esclare
Esclairast à d'autres qu'à vous,
C'est auoir de nous défiance
Quand au pourchas d'une esperance
Les competitours nous craignon,
C'est mal pour seruant vous cognoistre;
Car qui peut bien souffrir un maistre,
Peut bien souffrir un compagnon.*

*Vous avez ma grace conquise,
Il faut que cela vous suffise:
Car plus ie ne puis accorder.
Qui cerche de moi d'avantage,
De cela mesme il fait naufrage,
Et perd tout pour trop demander.*

H 2



CHANSON.


 ENN VI dont mon ame est blessee,
 Et dont ma dolente pensee
 Se plaindra touſtouſt deſormais,
 Vient d'auoir tenu dans mon ame
 Pour Déesse vne ingrate femme
 La plus femme qui fuſt iamais.

Quelle elle eſt, quel eſt ſon courage,
 Vn miſerable téſmoignage
 Me l'a finalement fait voir:
 Mais helas! quelle cognoiſſance,
 Dont mal-heureufe eſt l'ignorance,
 Mais plus mal-heureux le ſcavoir!

Ha Dieu! que faut-il ouyr dire?
 Que celle pour qui ie ſouſprie
 Aime vnu autre & meure pour lui.
 Verrai-je qu'vne meſme Dame
 Viue maistrefſe de mon ame,
 Et ſerue de celle d'antrui.

Non; pluſtost le Ciel me tranſmuſe
 En quelque iſenſible ſtatue,
 Pour n'ouyr & ne voir plus rien;
 Qu'vn autre engage ſa franchiſe,
 Que celle de qui ſans faintiſe
 Son cœur eſt tout mien ou tout ſien.

O toi, qui que tu puiffes eſtre,
 Qui l'en eſt foſt rendu maistre,

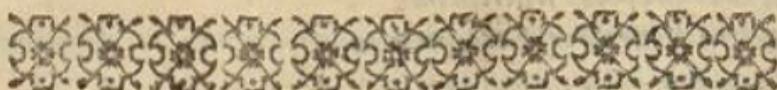
N'en braue point si fierement;
Le bon-heur de ceste accountance
Tu le dois à son inconstance,
Et non pas à son iugement.

Si le Ciel eust logé dans elle
L'ame toute divine & belle,
Que i'imaginois y loger,
Elle eust recogneu l'indiscrète,
Qu'estant mon Amour si parfaicté,
Sans perdre elle n'eust sc̄ eu changer.

La volage humeur d'un caprice
Ne m'auroit point de son seruice
Ainsi déchassé sans pitié:
Car me voyant plein de constance,
Plus elle eust en de cognissance,
Et plus elle eust en d'amitié.

Mais que pouuois-je moins attendre
D'une ame si facile à prendre
Aux appas de la nouveauté,
Qui n'a rien que du vent en elle,
Et qui pense qu'estre fidelle
Est preue de peu de beauté.

Quelque iour peut estre toi-mesme
De cest heur qui te semble extreſme
Tu te verras dépoſéder:
Car la femme est comme vne ville,
Quand la priſe en est plus facile,
Plus est difficile à garder.



CHANSON.



*V que vous esleuiez vostre ame
Ainsi que vous fistes iadis,
Vous serez l'enfer de la Dame
Qui sera vostre paradis.*

*Vox Amours rendroient esployée
Ceste Belle à l'éternité,
S'ils auoient autant de durée
Comme ils ont d'importunité.*

*Mais en ce point ils nous obligent
Estant fascheux d'estre inconstans;
Car pour le moins s'ils nous affligenç,
Ne nous affligenç pas long temps.*

*Vous estes ingrat, je le nie,
Vous n'eustes iamais rien de moi,
Vous n'avez point de perfidie:
Car vous n'eustes iamais de foi.*

*Mais vous abandonnez le Temple
Qui dédaignoit vostre oraison,
Et ne laissez que par exemple
Ce qui vous quitte par raison.*

*Ainsi pour vn si bon office
Que m'a faict ma legereté,
Je lui veux faire vn sacrifice
De ce que vous m'avez quitté.*

Si mon œil a faict ceste offence
D'asservir vn fascheux Amant,
Il en a bien faict penitence
Pour vous auoir veu seulement.

Mais son mal proche du remede
Partist comme il fust arrueé,
Et mon cœur encore possede
Le plaisir d'en estre priué.

Aiant vostre humeur descouverte
Je voulus bannir vostre Amour;
Autant que i'en benis la perte
I'en apprehende le retour.

Aussi d'vn importun service
Dont nostre aise est tant combatu,
Si la duree en est le vice,
L'inconstance en est la vertu.

En fin n'avez pas esperance
Que ie sois ferme desormais,
Je n'ai pour vous autre constance
Que de ne vous aimer iamais.





CHANSON.


 C P R E S des beaux yeux de Phyllis
 Mouroit l'amoureux Caliant
 Heureux en sa fin violente
 De ses iours si tost accomplis.

Sur les ailes du desespoir
 S'envoloit son ame enflammee
 Et la mort cent fois reclamée
 Courroit ses yeux d'un crespe noir.

Son eœur enflé de ses desirs
 Monstroit ses blessures mortelles,
 Et l'Amour du vent de ses ailes
 Aydoit au vent de ses soupirs.

Mille petits autres Amours
 Opposoient à la mort leurs flesches,
 Et du doux feu de leurs flammesches,
 R'allumoient le feu de ses iours.

Phyllis tenoit dedans ses mains
 Sa teste en son giron panchée,

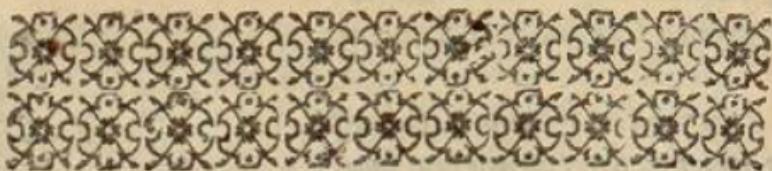
Et feignant d'estre un peu blessée,
Desarmoit ses yeux de desdains.

Ses yeux de desdains desarmeZ
Sembloient deux Soleils sans nuage,
Qui du beau Ciel de son visage
Lançoint leurs rayons enflammmez.

Vne vaine ombre d'amitié
Rendoit sa face moins cruelle;
Mais il falloit estre moins belle.
Ou plus sensible à la pitié.

Alors Calante à la fois
Perdit & la veue & la vie,
De deux morts son ame rauie
Poussa ceste dernière voix.

Belle Phyllis, puis que ma foy
N'a peu vaincre ma destinée,
Je rends mon ame infortunée
À la mort plus douce que toy.



CHANSON.

Vand le flambeau du monde
Quitte l'autre sejour,
Et sort du sein de l'onde
Pour r'allumer le iour;
Pressé de la douleur qui trouble mon re-
pos,

Devers lui ie m'adresse, & lui tiens ces propos:
Bel Astre favorable,

Qui luis esgalement,
Aux humains secourable
Fors qu'à moi seulement;
Soleil qui fais tout revoir, & qui vois tout aussi
Veis-tu jamais mortel si comblé de souci?

Depuis que ta lumiere
Vient redonner aux Cieux
Sa splendeur coustumiere
Si delectable aux yeux,
Insqu'au soir qu'elle va dans les eaux se perdant,
Mon Soleil est toufiours au poinct de l'Occident.

Vne nuit eternelle
Pleine de song diuers
M'esblouit la prunelle,
Et tient mes yeux ouverts,

Ma lamiere affoiblit, & mon ame default,
L'esperance me laisse & la douleur m'assault.

Je cerche les tenebres,
Les antres & les bois,
Dont les accens funebres
Respondent à ma voix,
La crainte & la terreur marchent à mon costé,
Et de mes propres cris ie suis espouuanté.

Ma liesse est passée,
Mes beaux iours sont ternis,
Mon ame est oppressee
De regrets infinis,
Le dueil & la tristesse accompagnent mes pas
Et les vont addressant au chemin du trespass.

Pendant que le iour dure
Des autres souhaité
Le cours à l'aventure
Parmi l'obscurité,
Cerchant quelque accident qui finisse mon sort,
Et ne viuant sans plus que d'espérer la mort.

Et puis quand la nuit sombre
Vient au lieu du soleil,
Et cache sous son ombre,
L'horreur & le sommeil,
Loignant les mains ensemble, & leuant les deux yeux
L'addr'sse ma parole aux estoilles des Cieux.

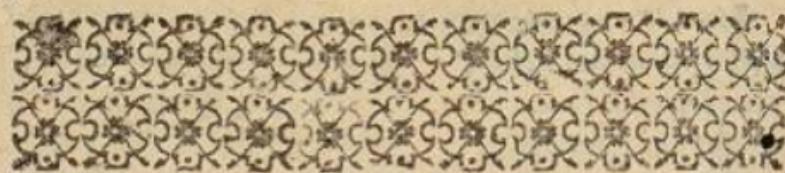
Astres pleins d'influence
Aux mortels gracieux,
Qui guidex le silence
Et le somme ocieuze,
Et ramenez la nuit, dont la sombre couleur

Me semble conspirer avecques ma douleur,
Flammes claires & belles
C'est ores que ie veux
Que vous soiez fideles
A tesmoigner mes vœux,
Et que vostre clarté me serue de flambeau,
Pour conduire mon ame en la nuit du tombeau.
Depuis que voz images
Vont au Ciel paroissant,
Et vont diuers presages
Aux hommes annonçant
Jusqu'au poinct que Thetis les reçoit en ses flots,
Jamais mes tristes yeux de sommeil ne sont clos.
Mille estranges pensées,
Mille tourments secrets,
Mille offences passées,
Mille cuisans regrets
Forcent ma patience & ne me laissent point
Endormir au souci qui sans cesse me point.
Les peines éternelles,
Les supplices diuers,
Des ames criminelles
Qui souffrent aux enfers
Agitent mon esprit priué de son repos,
Que mainte flamme obscure estonne à tout propos
Parmy cent mille allarmes
Je passe ainsi les nuictz,
Les yeux remplis de larmes,
Et le cœur plein d'ennuis,
N'ayant autre confort qu'à penser seulement
Que i ay plus offendé que ja n'ay de tourment.

Mais celuy dont la grace
 s'eloigne de mon chef,
 Fera luire sa face
 Dessus moi derechef:
 Alors ie receurai ma premiere clarté,
 Changeat mes nuictz d'hzyuer aux plus beaux iours d'esté.

CHANSON.

MOUREZ mon cœur, ie vous prie,
 Petits Amours rauissez
 A vous mesme vostre vie,
 Et de vivre vous laissez.
 Celui-là, ô sort estrange!
 Que vous aimastes iadis
 S'est transformé en vn Ange
 Le plus beau de Paradis.
 Que ferez vous à ceste heure
 Petits Amours desuoyez,
 A quoi tient-il qu'on ne meure
 Puisque vous ne le royez.
 Mourrez, Amours ie vous prie,
 Et mourant sans nul remord,
 Dite à l'Ange de ma vie
 Que vous mourrez de sa mort.
 Ainsi morte & bien-heureuse
 I'irais sans sc auoir comment
 Me rendre encor amoureuse
 Dans les bras de mon Amour.



CHANSON.

AV T - I L donc que ie meure,
 Pour ce vain & leger,
 Que ionsiours ie demeure
 Prise de ce Berger
 Qui n'a pour ses delices
 Que des froides malices.
 Mes yeux à ses merueilles
 se laisserent aller,
 Mon innocente oreille
 A son traistre parler
 I'estoys sa grande amie,
 Son cœur, sa chere vie.
 sa bouche parjurée
 Son cœur me promettoit,
 Sa parole iurée
 A l'aimer m'inuitoit,
 Mais ce fut tromperie
 En fin & menterie.
 Il manqua de promesse
 Et d'Amour tout à fait,
 A sa belle Maistresse
 Le desfoyal qu'il est;
 Je meurs de ce viensonge

Tous les coups que i'y songe.

Adieu Berger volage,
Inconstant en Amour,
Si deuenant plus sage
Tu te repens yn iour,
Ton ame repentie
Merendra conuertie.

CHANSON.

 Q u i me dois-je conseiller
Pour sçauoir d'où vient que ma belle
Si tost que ie suis auprés d'elle,
Ne cesse iamais de baailler.

Docëtes esprits dont les propos
Rendent raison de toute chose,
Pour Dieu apprenez moi la cause,
D'où vient ce baailler sans repos.

D'où vient que ce baailler oisif
Enfant nai de mauuaise race,
contre Nature a trouué place
En vn corps si prompt & si vif?

D'où vient qu'il est asse z perçant
Pour charmer sa bouche vermeille,
Et que son œil qui tousiours veille
S'en rend plus fort & plus pesant?

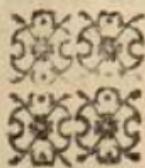
Quand ie lui conte mon tourment
Cest importun la rend muette
Comme si sa bouche estoit faicte

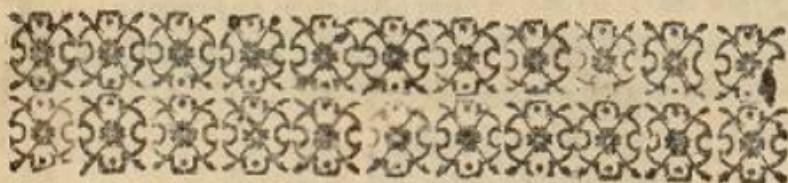
Pour bailler eternellement.

Voyant entr'ouvrir les deux bords
De ce beau corail qui respire,
Il m'est aduis qu'elle va dire,
Je ne puis resspondre, ie dors.

O miracle unique des Cieux,
Pour qui seul mon ame trauaille,
Pendant que vostre bouche baaille,
Au moins respondez moi des yeux.

Lors que quelque chose nous fault,
Si le bzailler en fert d'indice,
Aimez moi pour guerir ce vice:
Car rien qu'Amour ne vous default,





CHANSON.



E sont petits Amours auortons de mes
peines
Emplumez de desirs, souflez des
halenes
Des plus mignards Zephirs
Oiseaux d'une essence diuine
Qui ont eu pour nid ma poitrine,
Et les autres Amans les appellent souffirs.

Volez petits Amours mes postillons fidelles,
Aussein de ma beauté, volez à tire d'ailes:
Parez de voz couleurs
Voz plumes & neufues & franches,
Pour preue de ma foy sont blanches,
Et d'incarnat au sang de mes viues douleurs.

Ilz autoient bien les traicts de leur pere au visage,
Comme luy peu de force & beaucoup de courage
Lors qu'en ce rude effort
Poussant dans le Ciel leur volée
La petite troupe affolée
Avant la pasle peur sentit la froide mort.

*Ilz sont morts les soupirs qui brauoient la Fortune
 L'ame de leurs esprits dans le Ciel m'importune,
 Leurs corps precipitez
 Me sont des visions funestes
 Et ie pleure en voyant les restes
 De ceux qui eschelloient le Ciel pour voz beaultez.*

*Ah! soupirs massacreurs des Enfans de mon Ame,
 Laissez les reposer, allez trouuer Madame,
 Et luy dites le tort,
 Qu'elle eust de tuer par l'absence
 Vostre amoureuse outrecuidance,
 Et ranger mon Amour au prix de vostre mort.*

SONNETS,





SONNETS.



ET R A I C T E des Amans agreable
 tonnelle
 Mon sejour ordinaire où i entens quel-
 quefois
 La plaintive Langueur du Rossignol des
 bois,
 Qui chante le malheur de sa peine cruelle.
 Cesse un peu ta complaincte ô chaste Philomelle
 Et escoute à ton tour les plaintes de ma voix
 Escoute de l'Amour les rigoureuses Loix
 Qui me font plaindre icy le mal qui me bourrelle.
 Las si les Dieux vouloient esmeuz de mon esmoy
 Me faire maintenant Rossignol comme toy
 I'aurois fait en trois mois ma complainte funeste.
 Là où ie suis tousiours à pleurer ma douleur,
 Et si ne puis encor adoucir la rigueur
 De l'ingrate beaute qui mon ame moleste.



SONNET.

TIS COVRANT avec vous de cest vni-
 que oyseau
 Auquel le mesme iour que sa propre
 naissance
 A seruy de trespass sa tōbe de berceau
 Vous ne peustes assez admirer son essence.
 Belle quand ie vous dis, qu'ayant fait son tombeau,
 De Casses & d'Encens, vers le Ciel il se Lince
 Pour y mettre le feu, & naistre de nouueau
 Vous me dites que nul n'en auoit cognoissance.
 Je vous le veux monstrar vous le verrez en moy,
 Qui superbe en Amour suis Phœnix en la Foy,
 Mourant & reuivant mille fois à mesm' heure
 I'ay basty mon tombeau de desseins glorieux
 Pour y mettre le feu je role vers voz yeux
 Qui m'ayans animé causent ma sepulture.
 Despradels.





SONNET.

V A N D la belle Venus son bel An-
chize laisse,
Pour aller en Lybie apres vn tel de-
part
Vne scule Colombe on ne voit celle
part,
Carses oyseaux mignards ont suyvi leur Deesse.
Quand ma belle Venus, ma belle vainqueresse
Qui des plus braues coeurs à force le rempart
Pour s'en aler aux champs de ceste ville part
Elle a bien pour sa suite vne plus belle presse.
Ce ne sont des Coulombs qui suyuent ses beaux yeux
Ce sont petits Amours oyseaux mignards des Cieux.
Chacun d'eux en partant, emporte à tire d'aisle,
Le cœur de quelque Amant: Celluy qui prend le mien
Peuant de loyauté vous le cognoistrez bien
Car presé de sa charge il se perche sur elle.

I q





SONNET.

VELL' Estoile est là bas ceste nuit descendue

 Mon grand troupeau n'a point d'Astre
 si radieuse
 Disoit Vesper vn soir que l'œil iour de
 mes yeux
 Auoit dans vn grand pré sa clarté respandue.
 Lors s'arrestant d'Enuie & de honte esperduë
 Admiroit les beautez de cest œil gracieux
 Tantost l'aube arrestée aux barrieres des Cieux
 Retardoit du Soleil la lumiere attendue.
 Tout soudain le Dieu chaud a despeché ses heures
 Pour sç auoir d'où venoient ses estranges demeures
 Filles leur dit Vesper ie m'en vay de ce pas.
 Mais dites que luy mesme à cansé ces merueilles
 Prenant pour luy ce feu que vous voyez là bas:
 Car ie ne vis iamais deux flammes si pareilles.

T R E S L O N.



SONNET.

VENVS tu perds ton filz il est devenu
 Pere
 N'agueres la vertu dans le Ciel em-
 brassant,
 Il la rendit enceinte & de là fut
 naissant,
 Ce chef d'œuvre d'Amour mon tourment ordinaire.
 Ceste rare beauté, comme enfant debonnaire
 Suivant la pieté, ses parens cherissant,
 V a sa mere Venus logeant & nourrissant.
 Dedans son chaste sein, sainct & chaste repaire.
 Quand à son Pere Amour quelle rend plus puissant
 Il loge avec ses feux dans son oeil rauissant
 Cesse douce Venus ceste complainc le amere.
 N'appelle ingrat ton Fils la Nature offensant
 Et n'espere qu'aucun l'aille iamais tançant
 Que pour si belle fille il ayt quitté sa mere.



SONNET.

DE S I A Charon passant tant d'Ames
 que pouffoit
 L'œil cruel de Madame, en reprenant
 ses rames
 Bien qu'il fut (car c'estoient les plus
 loyales Ames,
 satisfait du peage au traueil se lassoit.
 Dont Pluton tout ioyeux ces paroles laschoit.
 Peusé-ie voir icy ce parangon des Dames
 Non pour y arrester: car des mortelles flammes
 De son œil, mon Empire vn tel peuple reçoit.
 Ha!dit vne ame alors freschement arriuée,
 Tu veux ton mal Pluton, je l'ay bien esprouvée.
 I'en ay porté la chaisne & mourus en ses fers
 La meurtriere à parfois des œillades si viues,
 Que tous ces morts qu'on voit sous tes ombreuses rives
 En viuroient delaissant despouplex tes Enfers.





SONNET.



Est œil par trop hardi, cest œil audacieux,
Qui a osé me voir, auoit-il japerance
D'estre exempt de douleur, n'auoit-il cognissance,
Que le Soleil est beau, mais qu'il blesse les yeux?

Auoit-il oublié ce que peuuent les Dieux
Sur l'orgueil des mortels, si de telle oubliance
Aueuglé maintenant il en fait penitence,
A-t-il pas merité d'estre puny par eux?
Puis donc que vostre mal vient d'estre temeraire,
Il le vous faut souffrir, & patient vous taire,
Sans de pleurs & de cris importuner les Cieux.
Ils le veulent ainsi, & moy la fille ainée
De ce grand Iupiter, chef de la Destinée,
Le punis par mes yeux, les vostres curieux.

I iij





SONNET.



DIEV rares beantez que i' ai cent
 fois prisées,
 Bien-que pour vous seruir i' ay este
 mal traicté,
 Adieu chastes cheueux, quoi-que
 ma liberté
 Eanguisse sans putié dans voz tresses frisees.
 Helas! pourrai-je bien entre tant de pensees,
 Tant d'Amours, tant de pleurs, ô rare cruauté!
 Esperer loing de moi vn repos arresté.
 „ Vn beau desir n'a point ses peines limitées.
 Non, non; ie ne puis pas viure long temps sans vous,
 Sil espoir de mon mal ne rend naon mal plus doux,
 Ou le chaste despart qui retarde mon ame.
 Par ce pouuez vous bien auancer mon trespas,
 Le temps oublie tout: mais vous ne pouuez pas
 m'ester le souuenir du Soleil de mon ame.



SONNET.



M O V R s'en retournoit vn iour d'yne
entreprise
Glorieux de l'honneur qu'il auoit em-
porté,
Mille petits Amours voloient à son
costé

Ie le voy, ie m'en fuis: mais si tost qu'il m'auisé
Il prend l'arc en sa main, & son traict indompté,
Il court à moi, Qui viue? arreste i'arr. sté,
Vine, dy-ie l'Amour & la belle Marphise.
Je n'eus pas si tost dict ce Nom que tout soudain
Ses armes & ses feux lui tombent de la main.
Il se jette à mes pieds, il adore la Belle.
Faut-il que celle-là, dit-il en soupirant,
Vine en despit de moi, pour qui ie vai mourant,
Amants, qu'esperez-vous, puis qu'Amour meurt pour
elle

I 2



SONNET.

Le teinct brun est celui qui n'a touſtours
 dompté:
 Car venaut d'vne humeur constante
 & arrestée,
 Qui tient de l'Element dont elle est
 empruntée,
 Hieroglyphiquement le brun est fermeté.
 Le blanc reçoit tout teinct qui luy est presenté,
 Et rend en le voyant noſtre vnuë eſcartée:
 Mais de l'obiect du brun la veüe eſt limitée,
 Et en ſon premier teinct il demeure arreſté.
 Mais qu'eſt-il de beſoing que ie me fortifie
 De ees vains arguments de la Philosophie?
 L'argument ne vaut rien, ſ'il n'eſt vniuersel.
 Louiant donc comme il faut le teinct de couleur brune
 De toutes les raisons ie n'en ameine qu'vne,
 C'eſt tout dict quand i'ay dict, Ma Princeſſe l'a tel.





SONNET.



E V X qui vont discourant que c'est que la
 beauté,
 L'un adoré l'esprit, l'autre la bonne grace,
 L'un aux feux d'un beil se conjume &
 se glace,
 L'un se plaist aux discours, l'autre à la priuauté.
 L'un dict que c'est l'honneur, un autre la bonté,
 L'un admire le teinct, l'autre une honnête audace,
 Un autre les attraitz & beaux traits de la face:
 En fin c'est un tableau peint à la volonté.
 Or ie veux aujourd'huy iuger ce different,
 Ce qu'en a dict Platen c'est comme un ignorant,
 Et comme la fureur à son ame surprise.
 La beauté ce n'est point un tableau que l'on peint
 D'attraitz d'yeux, ou de traictz, de grace, ou de beau
 teint.
 En un mot la beauté n'est autre que Marphise.





SONNET.

O Y E Z ce feu sacré, ceste Lampe enfermee,
Qui vit dedans les eaux, son contraire
Element,
Qui dedaigne les loix du leger changement,
Que le temps contre soi rend lui-même animee.
Ceste Lampe captive est mon ame enflammée,
Qu'Amour sans consommer va touſieurs consommant:
Ma constance sert d'huile, & l'honneur d'aliment
Que les eaux & le temps rendent plus allumee.
Mais faut-il s'étonner si la course de l'eau
Et la fureur du temps cedent à mon flambeau,
Inextinguible feu de l'autel de mon ame.
Le temps est un atome, & un poinct limité
Du Ciel, & puis le Ciel l'est de l'Eternité,
Et puis l'Eternité, atome de ma flamme.



SONNET.

MAIS où est ceste foi si sainctement juree,
Où sont les chauds souffirs si viuement
possez,
Et ses tristes regards honteusement bais-
sez,

Qui iuroit à mes yeux vne Amour assurée.

Ce vœuf feint ce cœur faux, ceste coeur pariurée,

Qui cerchoit de trahir mes esprits abusez,

Me deuoit faire sage, & me predire assez

Qu'un feu si violent auroit peu de durée.

Vostre ame fut couverte & vostre fet aussi,

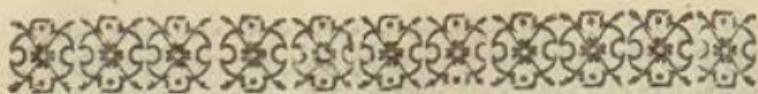
Mon ame ni ma foi ne furent pas ainsi,

Vostre serment fut faux, ma promesse fust saincte.

Me perdant vous perdrez vn Amant plein de foi,

Je perds en vous perdant vne personne feinte,

Jugez qui plus y perd ou de vous ou de moi.



SONNET , à M.D.B.



V P P I N voyant vostre oeil seul
Astre de nostre aage
Lors que vous fustes née , appellant
au conseil
Tous les Dieu , en voulut faire vn
autre soleil,

Mais il changea d'aduis , & leur tint ce langage:

Mon fils Phœbus seroit picqué dans son courage,
Dit-il, si dans le Ciel ie luy donne vn pareil,
Mais bien vn compagnon plus clair & plus vermeil,
Et puis nous monririons tous d'une amoureuse rage.

Pour moi, se ne faurois me tenir d'en brusler,
Laissans-le donc là bas les mortels enflammer,
Combatant les plus fiers de ses beautez guerrieres.

Mais cent Aigles hautains qui sans filer les yeux
Auront peu souffrir ses divines lumières,
Après qu'ils seront morts ils deuendront des Dieux.

SONNET, POVR
MADAME LA
Connestable.



ELLE, par qui l'Amour toute ame
vient saisir,
Chaste, par quil honneur fait à tout resi-
stance,
Le démon des vertus vous a voulu choisir
Pour nostre passion, & nostre patience.

Si la beaute nous flatte avecques le plaisir,
La Chasteté nous geine avecques la souffrance;
L'une par ses attraus fait viure le desir,
L'autre par la rigueur fait mourir l'esperance.

Vous pouuez & pourrez, comme vous auex peu,
Resistant par la glace, attaquant par le feu,
Rendre l'ame allumée, ou bien la vie esteinte.

Et si quelque franchise en trouue le retour,
C'est vostre Chasteté qui fait mourir de crainte
Ceux que vostre beaute n'a faict mourir d'Amour.

QUATRAIN.

VN beau poil, vn bel oeil, vn esprit, vn propos,
Ondoyant, flamboyant, tout diuin, animant,
Me lie, me meurrit, me rauit, va charmant,
La volonté, le cœur, tous mes sens, mon repos.



POVR VNE MAIN.

ADMIRABLE blancheur de la main la
plus belle
Qu'Aurore aux belles mains s'ent iamais
honorier,

Qui caches vn grand jeu dessoubs vn grand hyuer
Que blanchist le diuin de ta nege immortelle.

Main d'un laict eternel, de blancheur eternelle,
Dont le caillé poli n'est que pour adorer,
Qui blanchissant sans fin nous contrains admirer
L'honneur & la beaute de sa blancheur nouvelle.

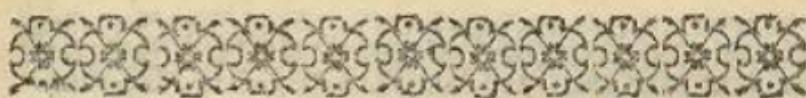
Main, mais plustost obiect que i'admire, pareil
Au beau Lis blanchissant, aux rayons du Solesl,
Allongeant ses beaux doizts d'une gaye ouu rture,

Puissé ie à tout iamais baisotter, languissant,
Le froid & le caillé & la belle allongeure
De ta nege, ton laict, & ton Lis blanchissant.

C.

MIATAVO

... auquel j'entre lequel est lequel
... auquel j'entre lequel est lequel
... auquel j'entre lequel est lequel
... auquel j'entre lequel est lequel



POVR DES YEVX.



'ADMIRE deux beaux yeux : non
pour la belle flamme
Qui sort des beaux rayons de leur belle
clarté,
Non pour l'esclair diuin de leur diui-
nité,

Qui le Ciel, qui les Dieux diuinement enflamme.

*Non pour le feu secret qui consume toute ame,
Qui brusle & desespere en leur pudicité,
Non pour le grand pouuoit de leur autorité
Qui les cœurs les plus durs esperdument entame.*

*Non pour estre si beaux qu'ils pourroient dessoubs eux
D'un seul traict seulement faire fleschir les Cieux,
L'air, la terre, & le creux de la grand' mer profonde:
Mais pour voir dans leur feu, dans leur diuin flâbeamz,
Dans leur brillant esclair ie ne sc̄ai quoi de beauz,
Que ie ne vei jamais aux plus beaux yeux du monde.*

C.



POVR VN IOVR
DES CENDRES.



O V R de meurtre & de feu, jour de
sang & de cendre,
L'Amour blessoit hier, il se brusle
aujourd'hui,
Il blesça ma maistresse : elle en porte
vn ennui.
Qui lui fait de ses yeux mille larmes
descendre.

C'estoit la main d'Amour qui vint la sienne prendre
Et poussa son poinçon, le sang en est fui,
Qui son beau lis empourpre. Elle s'escrie, & lui
S'en rid. son plaisir n'est qu'à sang tousiours espandre.

Mais venant aujourd'hui pour la voir, il descend
Sur ses yeux; de ses yeux sort vn grand feu; il sent
Tout soudain se brusler le corps, les mains, les ailes.

Il crie, mais le feu de pitié point ne prit
D'un qui n'en eut iamais. En cendre il est reduit
C'est ce qu'ont sur le front toutes ces Damoiselles.

C.



SONNET.

L'AMOUR, qui n'est que feu saifit-il
 bien vostre ame
 sans pouuoir l'eschauffer ? vous peut-il
 faire amer
 jaloux de son pouuoir, sans vous voir em-
 braser
Au brandon deuorant de sa bruslante flamme?
 s'il vous allume donc, s'il vous brusle, Madame,
A quoi cestefroideur de quoisert d'animer
 Mon cœur de voz beaux yeux, & me voir consumer
Soubs l'Amour deuorant qui me perd, qui m'enflamme?
 Les nuës volentez, les serments, les discours
 Ne sont pas les vrais fructs que cerchent les Amours,
 Il y faut des effectz plus fermes & plus stables.
 C'est la seule vnion qui rend l'Amour parfaict.
 Il faut donc nous vnir de parole & d'effect,
 C'est ce qui rend les coëurs l'un à l'autre semblables.



SONNET.

IE scaurai respecter en temps & lieu, Ma dame,
Je ne ferai point tort à ma discretion,
Et sans precipiter ma grande passion,
Je scaurai preseruer ta chasteté de blasme.

On me verra geler au brasier de ma flamme,
Et rire en mes soupirs: car mon intention
N'est que de te complaire, & n'ai d'affection
Qu'autant que tu en veux dispenser à mon ame.

Mais ie m'asseure aussi que ta grande deuceur
En fin aura esgard aux peines de mon cœur,
Guerdonnant tout à coup ma longue patience:

Car tu n'es pas de fer, tu as de l'amitié,
Et qui sc'ait à l'Amour prester obeyssance
Faut necessairement qu'il ait de la pitié.

C.



SONNET.

MES soupirs sont serrez au profond de mon
 cœur,
 Et n'osent pas sortir de peur de faire force
 A ma discretion : mais l'Amour, qui m'a-
 morce,
 M'entr'aine, me maistrise & veut estre vainqueur
 Si ne ferai-ie pas, si ie puis, deshonneur,
 Belle, à ma fermeté. Il faut que ie m'esforce
 Plus que iamais de vaincre ; & qu'un Dieu qui me forcee
 Reste vaincu de moi plein de gloire & d'honneur.
 Je rabatrai ses traicts, soustiendrai ses alarmes,
 Parerai à ses coups tant que i'aurai des armes;
 Mais i'ay peur qu'il faudra me rendre à la parfin.
 Qui combatroit un Dieu ? Lors Belle, ne refuse
 Tes bras à ton Amant, ouvre lui ton beau sein,
 Et d'infidélité, s'il fait plus, ne l'accuse.



SONNET.

R e z - vous à iamais me preschant absti-
 nence,
 V ne saincte amitie, vne discretion?
 Me ferez - vous tousiours vn corps sans pas-
 sion,
 Pourraist de chastete, miroir de continence?
 Se paist - on de discours? trouue - en allegiance
 De la faim, de la soif en vne fiction?
 Croiez, Belle, que qui aime d'affection
 Ne s'arreste iamais à la nuë apparence.
 Que me seruent vos yeux, n'osant pas les baisier?
 Quoi ce beau sein poli, n'osant m'y reposer?
 Et ce qui est dessous si ic ne m'en approche?
 Puis que vous m'avez fait present de vostre cœur,
 Vous serez à iamais digne de grand reproche
 Si vous me refusez ce qui n'est pas meilleur.

C.



SONNET.



STONS d'oresnauant ce respect inutile,
Ces recherches sans fruit, ces baisers sans hazard;
Il faut, mon cœur, il faut n'estre plus si coûard,

Pratiquant yne Amour plus libre & plus gentille.

Vous entrez en courroux faites la difficile,
M'appellez ami, traistre, effronté, plein de fard,
Vous vsez de menace, & d'un affreux regard
Me tramex des tourments & des maux mille & mille.

Mais mille & mille maux mille & mille tourments
Me seroient bien plus doux que ces languissemens
Dont l'ai jusques ici geiné ma payure vie.

Las! Maistresse, pardon, si l'ai tant entrepris,
Qui veid iamais Amant poussé de belle envie
Qui n'essaie, s'il peut, de prandre qui l'apris.

A. De Valence.



SONNET.



'AMOUR armé de feux embusché dans
 ta veue,
 S'estrange sur mon cœur avec tant d'af-
 pretez,
 Qu'un orage est moins prompt en ses lege-
 retez,
 Un torrent moins horrible à sa fiere venue,
 Le foudre moins hydeux petillant par la nusé:
 Bref, il estoit pareil aux esprits arrestez,
 Dans les caueaux profonds dés long temps apprestez,
 Pour engloutir dans eux toute la terre esmuë:
 Dieu! quel aspre guerrier, il tiroit sans cesser;
 Et ne tira iamais sans fierement blesser;
 Et ne blesса mon sein que de mortelles pointes:
 Helas! qu'eussai-je fait à l'abord eslancé,
 Et aux coups furieux de ce Dieu insensé,
 Que de crier mercy & tenir les mains iointes.

A. De Vermeil.

vn iour

SONNET.

*N iour mon beau Soleil miroit sa tresse blonde,
 Aux rau du grand Soleil qui n'a point de pareil:
 Le gyand Soleil aussi miroit son teint vermeil,
 Au ray de mon Soleil que nul ray ne seconde:
 Mon Soleil au Soleil estoit Soleil & onde:
 Le grand Soleil estoit son onde & son Soleil:
 Le Soleil se disoit le Soleil nompareil:
 Mon Soleil se disoit le seul Soleil du monde:
 Soleils ardants laissez ces bruyts contentieux,
 L'un est Soleil en terre & l'autre luit aux Cieux;
 L'un est soleil des corps l'autre Soleil de l'ame:
 Mais si vous desbattez, Soleils, qui de vous deux,
 Est Soleil plus luisant & plus puissant de feux,
 Soleil tes iours sont nuchi comparex à Madame.*

A.D.V.

R



SONNET.

PEINTRE qui veux auoir vne ceuure fa-
çonnée,
sur toutes les beautez de la terre & des
Cieux,

Garde toy d'imiter le foudre de ses yeux,
De peur d'estre puni com ne fut Salmonnée:
Peints sa bouche en bouchant ton oreille estonnée,
De peur d'estre enchanté par son chant gracieux:
Son sein est vn Gibel cachant fallacieux,
Vn feu par qui ta main doit estre guerdonnée:

Mais lors que tu auras parfait tout le tableau,
Garde toy d'estre fait toi-mesme ton tombeau,
Emperré sans mercy de son regard habile:

Mon penser la peignit iadis dedans mon cœur,
Et recent pour loyer le rocher son vainqueur,
Dont il est demeuré pour iamais immobile.

A.D.V.



SONNET.

HE couue dans mon sein vn Ocean de pleurs,
Vne Aetne de sanglots, vne Thrace de
charmes,
Vn Ilion de feux, vne France d'alarmes,
Vn deluge de sang, vne Enfer de mal-heurs:

Et i'esclos de ces ceufs mille affamez voleurs,
Esquians sur mon flanc les crochets de leurs armes,
Et plongeans leurs cerceaux aux ruisseaux de mes larmes
Qui me seruent de plume & d'ancre en mes douleurs:

Verrai-ie, Richelet, ceste fiere nichée,
S'enuoler de mon sein emportant la bechée
De mon cœur deschiré en autant de morceaux?

Et puis vn autre cœur s'eleuer en sa place,
Qui sage pour jamais ne couue jamais race,
Qui soit pour luy donner tant de viuants tombeaux?

A.D.V.

M V Z A I N.

TRansporté ie voyoy l'astre de la grand voute,
Qui vous disoit ainsi ie vous cede les Cieux,
Allumez tout ce tout d'une nouvelle route,
Aussi bien mes claritez ne viment qu'en vox yeux;
Que dis-tu gr. und soleil per de la la mire,
Tu vis iadis ton fils hautement foudroy,
Pour secourir la terre esleuant sa priere,
Mais si ces yeux brillans montent sur ta carriere,
L'Uniuers sans secours en jera joud ore.

A.D.V.

K. 9

SONNET.



TOY qui me despars avec ta despartie,
Arrachät mon esprit de ce corps lagoreux,
Prensl vn & l'autre aussi, ou laisse tous
les deux,
L'yne n'est point à toy plus que l'autre
partie:

Par mon amour bruslant, parta flamme amortie,
Arreste vn peu cruel; qu'vn adieu doloreux
Appaise tant soit peu mon brasier amoureux;
Cest le dernier guerdon que ie veux pour ma vie:
Ainsi croist iadis forcenant de desdam,
Arrachant ses cheueux, esgratignant son sein,
Ariadne laissée, Elise, Olympe, Armide,

Tout ainsi criras-tu alors que ton amant
Desdaignant les douceurs de ton embrassement,
Vengerà mon trespass dessus mon homicide.

A.D.V.

MVZAIN A PINDARE.



Grand Pindare qui t'enuoles,
Sur les aisles de tes discours,
Franchissant d'vn saut les deux poles,
Tu vas desdaignant les Amours:
Les grans Rois & les forts gensd'armes
Qui sont autant sur les mortels,
Que tes vers sur les autres carmes,
Que sur les baisers les alarmes,
Te doivent dresser des autels.

A.D.V.

SONNET.



ON espoir prompt monté sur mes
services,
Branflant le dart de ma fidelité,
Armé à crud de mon intégrité,
Entroit pompeux dans la porte des
lices:
De l'autre part monté sur mes
supplices,

Le desespoir fier d'inhumanité,
Tenoit en main la longue infinité,
De vos rigueurs, couvert de vos malices:

L'Amour heraut incitoit les guerriers,
Foudres portants cent mille coups meurtriers,
Grands coups fourrés, vrays tesmoins de leur ire:
Depuis trois iours ils se sont combattu,
Et nul des deux n'est encor abbatu,
L'un d'eux vaincra si vous daignez m'escrire.

A.D.V.

MVZAIN.

V AND ie raus de vestre bouche,
Le baiser qui me fut si doux
Que mon ame en ceste escarmouche,
Abandonna mon sein pour vous;
Je pris pour elle tant de flamme,
Durant cét amiable effort,
Que ceste flamme me sert d'ame:
sans elle dites moy, madame,
seroi-ie pas yn homme mort?

A.D.V.

K ij

M V Z A I N.

GARROTTE à l'ennuers aux iantes d'vn
ne roué
Tu te suis, tu te suis, maudissat tes amours,
Quand tu finis ton rend tu comences ton
cours,
Tourbillon eternel du destin qui se iouë:
Lasche cesse tes cris par trop entretenus,
Le suis le compagnon de ta roué indomptable,
Si tu aimes Iunon, i'aime aussi ma Venus;
Mais tu eus des plaisirs qui me sont inconnus,
Puis ie suis vne histoire, & tu n'es qu'une fable.
A.D.V.

SONNET.

LA vertu seule est le bien souverain,
Et la vertu n'est vertu qu'aux allarmes,
Par les combats on cognoist les gens d'armes,
Dieux immortels, vostre bien est donc vain.

Vous estes ceints d'un fort rempart d'airain,
Et ne craignez murmures ni vacarmes:
Mais moi tout plein d'allarmes & de charmes,
Le me defends de cris, de pied, de main.

Si ie puis vaincre en dissipant mes chaînes,
Amour battu coupable de mes peines
Sera foulé aux pieds de ma raison:

Mais qui vaincroit ayant des corps passibles,
Peut que les Dieux, s'ils n'estoient impassibles,
Voudroient mourir en si douce prison?

A.D.V.



SONNET.



*VISSE aduenir que ma fiere
Maistresse
Voint le lict de mon sombre re-
pos,
En soupirant me tienne ce propos
La larme à l'œil & le sein en tri-
stesse:*

*O sainct dépost, enfant de ma rudesse,
Qui tiens mon cœur enlace dans tes os,
Reçoi benin ces pleurs & ces sanglots,
Et les regrets que ie respans sans cesse:
Tu gis ici pour m'aimer ardemment,
Et i'y mourrai pour finir mon tourment;
Mais toi, bon Dieu, accompli mon enuie:*

*Que noz esprits soient vnis à tousiour,
Et que noz corps soient ioincts en vn sejour
Face la mort ce que n'a fait la vie.*

A.D.V.

K 117

SONNET.

I mon ame est de feu , pourquo n'est elle
estreincle
Partant & tant de flots qui coulent de
mes yeux?

On te fait trop de tort, Oile audacieuse,
De moyer dans la mer ton corps, ton cœur, ta feinclc.

Et si l'ame est l'accord de ceste masse estreincle
Par les liens puissans qui flottent soubs les cieux,
Galien,di pourquo tant d'objets soucieux
Discordans dedans moi ne l'ont encor desceincle?

Mais l'ame est sans douter l'amome Assyriens,
C'est l'image naïf de nostre plus grand bien ,
C'est le souffle immortel de la forme des formes:

Pourquois te crains- ie donc si ie suis immortel,
O Amour, qui n'es rien qu'un appetit mortel,
Diffamant les humains de cent playes difformes?

A.D.V.

M V Z A I N.

ves lerien, fortune, & si est toute chose,
Rien, parce que de riē toutes choses se font,
Tout, parce que dñs tor les choses se défont;
Bref, tu es tout & rien, & leur metamor-
phose:

Mais ce n'est pas par toi que l'aime ces beaux yeux,
Qui me vont tempestant sur un ardent Neptune:
Si l'aimoi par hazard, le sort andacieux
Estendroit quelquesfois mon feu pernicieux.
Puis qu'il est immortel ce n'est pas par fortune.

A.D.V.

SONNET.

Es despoir est un Roi furieux
Traisnant touſiours un gros camp de mi-
ſeres,

Nul n'est exempt de ses fieres choleres,
Car en naissant on lui creua les yeux:

Il prise autant l'Enfer comme les Cieux;
Soudain qu'il a vaincu ſes aduersaires,
Il fe défaict de cent poinctes contraires,
Et en mourant fe prend mesmes aux Dieux.

Chafsez ce Roi qui enuahit mon ame,
Par le ſupport de voz rigneurs, Madame,
Vous le pouuez d'une ſeule faueur;

S'il prend mon ſein, vous en maudirez l'heure,
Et plenrerez ſur la longue demeure
Que fait vostre œil à ſecourir mon cœur.

A.D.V.

MVZAIN A HOMERE.

GRAND Homere, l'ardant ſoleil
Qui allumes la Poëſie,
Bien que ta paupiere obſcurcie
Dorme d'un eternel ſommeil;

Tu perdis les yeux pour Helene,
Je perds le ſens pour mes Amours:
A bon droict tu portas la peine
D'auoir tant aigri ton haleine,
Et non moi qui loue touſiours.

A.D.V.

K 2



SONNET.

Tu auois beau gemir, grand vieillard de
Phrygie,
Arrachant tes cheueux & te battant le
sein,
Pour retarder le cours du genereun des-
sein

De ton grand fils Hector le pillier de l'Asie:

Il estoit arresté qu'il vomiroit sa vie
Aux bouillons de son sang, par le bras inhumain,
Qui deuoit le traïsner d'un horrible dédain
Par trois fois à l'entour de sa chere patrie.

Raison, tu crois bien quand i approchai ses yeux,
Yeux fierement brillans plus que l'œil radieux
D'Orion predissant cent pestes languissantes:
Mais tu crois en vain, car i estois destiné
À mourir par leurs traîts en mon mal obstiné:
L'homme ne peut forcer les Parques tant puissantes.

A.D.V.



SONNET.

IE dis en moi, que ne suis-je vne mouche,
Le me perdroi heureusement en l'air,
Et puis tout coi je voudrois m'enuoler
Dessus le licl de ma belle farouche:
 Je raniroi le baiser de sa bouche,
Et ne voudrois pourtant me deceler;
Mais plus hardi ie me voudrois couler
Au paradis que personne ne touche.

Dieu, quel bon-heur si ie changeois soudain
Mon moucheron avec mon corps humain
Mouche faict homme & homme dieu ensemble:
O faux penser, tu n'es que vanité
Le suis vn dieu en ma temerité,
Quand ie la voi ie ne suis plus qu'un Tremble.

A.D.V.

MUZAIN SVR SON ANAGRAMME
ABRAHAM DE VERMEIL.

TES dédains, les rigueurs, les morts
Me chassent comme chiens auides;
Amour bandant tous ses efforts
M'abat de ses mains homicides:
 Et mourant ie n'ai pour renom
Que l'heur d'auoir esté sa fable;
Pourquoi donc en tournant mon nom,
Gourdin, ne trenues-tu sinon
Ces mots, AME D'HEVR AMIRABLE?

K.yj

M V Z A I N.

B E L L E , depuis deux ans ie vai cerchant mon cœur,
 Qui plus prompt qu'un esclair esclatant dans la nuë
 s'arracha de mon sein, s'estanga par ma veue,
 Se perdant furieux dans vostre sein vainqueur.

H e ! ne rougissez point, il faut qu'on me le rende:
 Car depuis ce temps-là ie n'ai point de sommeil.
 Que si vous ne scauez quel cœur ie vous demande
 Reuisitez les cœurs qui sont de la grand' bande,
 Et vous le trouuerez marqué d'un beau Soleil.

A.D.V.

SONNET.

 A B A L I S T E S menteurs, voz sciences
 sont vaines,
 Pour le moins en Amour voz nombres sont
 trompeus,

I auoi souffert sept mois, & voz accents pippeurs
 Ne voyoient point cesser ces rigueurs inhumaines:
 Je disois à part moi, quarante neuf semaines
 Me donront le repos & ses douces faueurs,
 Où le soixante-trois tout plein de desfaueurs
 Trenchera par ma fin le cordeau de mes geimes:

Mais helas ! ie surui, & ne scai qu'esperer,
 Sinon que vous disiez qu'il me faut endurer,
 Non des iours ni des mois, mais sept fois sept années.

S'il est ainsi, Amour conserue sa beauté,
 Conserue ma vigueur dessous ma loyauté,
 Afin de me payer de ces longueurs d'années.

A.D.V.

M V ZAIN.

BELLE main plus blanche qu'albastre,
 Plus delicate que les fleurs,
 Qui combles mon sein idolatre
 D'une iliade de malheurs:
 Pourquoi ne rougis-tu cruelle,
 Du sang de mon cœur arraché,
 Sans estre plus blanche ny belle,
 A fin que qui te verra telle
 Deteste avec moy ton peché.

SONNET.

SET quand ie rai contemplant la diuine beatité
 Dont le Ciel trop prodigue a paré vostre
 face,
 Et quand d'autre costé i'admire vostre
 glace,
 Surion perpetuel de vostre cruauté,
 Le veux d'un cœur ardant bannir ma loyauté,
 Cueillant du desespoir vne mortelle audace,
 Et mon poignard haussé muocque vostre grace,
 Prest à payer les droicls de vostre royaute.
 Mais helas! balançant & la mort & la vie,
 Je vous voy dans mon sein, d'où ie perds toute emuie
 D'offenser le pourtraict du Seigneur de mon sort:
 Ainsi la mesme face a vn effect contraire,
 Elle retient mon bras quand ie me veux défaire,
 Et lors que ie veux vivre, elle auance ma mort.

A. D. V.

EPIGRAMME.



*I ton chien sort hors de ta porte
Tu le bats à bonne raison,
De peur que quelqu'un ne l'emporte:
Si on te traînoit de la sorte
Tu garderois plus ta maison.*

A. D. V.

SONNET.



*Ses-tu bien darder tes flammes criminelles,
Soleil qui vas pōpeux des rais de mō Soleil?
Cache dedans la nuit ton visage vermeil,
ses beaux yeux sont noircis de deux nuictes
eternelles.*

*Et vous beaux yeux ternis, lumieres trop cruelles,
Pourquois vous plongez vous dans l'eternel sommeil?
Vostre vie & ma vie ont vn mesme cercueil,
Si vous partez sans moi, vous estes infideles:*

*Mes yeux pouuez vous voir sans mourir ces assaux?
Yeux malings, yeux felons, vous vous faites esgauze
A la mort, elle occit, vous mirez ses blessures:*

*Et toi mon cœur, non cœur, mais vn carreau de fer,
Tu contiens dedans toy tous les tourmens d'Enfer,
Et tu es tout entier soubs ces fierses poinctures!*

A. D. V.

MVZAIN.

Puisque tes subtiles merveilles
 Nous donnent la fauerce des yeux,
 Nous leur donnerons des oreilles,
 Tant que nous roulerons les Cieux:
 Ainsi parloient les Vierges pures,
 Mon Gourdin à moi l'Amant,
 Et de mille vives poinctures
 Traçoient tes belles decoupeures
 Sur vn papier de diamant.

A. D. V.

SONNET.

Se baiser en l'Amour est l'oëstaue en Mu-
 sique,
 Vous en auex pris vn, & vous en vou-
 lez deux;
 Pourquois eneruez-vous les accords amou-
 renx,

C'est pecher, disiez vous, contre la theorique.

Non ie ne baise point qu'en pure Arithmetique,
 Respondis-je soudain, deux baisers sauoureux,
 Font nombre l'vnité est vn rien mal-heureux,
 Payez moi, vous deuez vne chose Physique.

Que vous estes mauuaise, repliquastes vous lors,
 Qui pourroit resister à arguments si forts,
 Qui me font succomber en si iuste querelle?

Moi respondit Amour, & d'un dard furieux,
 Qu'il trempa plusieurs fois aux flammes de nos yeux,
 Il m'enfonça le cœur d'une playe immortelle.

A. D. V.

SONNET.



ON cœur haultain mesdisoit de l'Amour,
Et mesprisoit en tous lieux ses mystères;
Ores ie sens tes puissantes choleres,
Pardon, Amour, ie te fuyurai tous-
jour:

Ainsi disoit empestré de maint tour,
De lierre sein et de pampre & de viperes
Penthé hurlant soubs les Bacchantes fieres,
Qui dissipoient & son corps & son iour.
Ainsi crioit (disoit l'Amour farouche)
C'est insensé; mais le cri de sa bouche
Ne sceust feschir l'vné ny l'autre cœur:
Tu en mourras, ne demande point grace,
C'est œil brillant t'estendra sur la place,
Et ces beaux doigts desmembreront ton cœur.

A. D. V.

MVZAIN.



Petrarque diuin,
Car tu es l'Amour mesme,
Qui chantas ton destin
Soubs vne face blesme,
Esmaillé de tes fleurs
Ma passion cuisante,
Et fai que mes douleurs
Iettent tant de chaleurs
Que ma Belle s'en sente.

A. D. V.



SONNET.

Vo^z yeux plus prompts qu'esclairs, plus
 subtils que le foudre,
 plus beaux que le Soleil, pl^e parfaits
 que les Cieux:
 Plus forts que la Nature, & plus
 grands que les Dieux,
 sont les buchers ardents qui me mettent en pouldres
 Or pouldre de voz yeux vous me verrez dissouldre
 En atomes biâisans par le vuide ocieux,
 Puis assembler par sort vn rond harmonieux,
 Grand monde esclos d'vn corps qu'on auoit vnu resou-
 dre:
 Lors ce tout estonné d'vn compagnon si beau.
 Ouuurira de regret le Cahos son tombeau,
 Et s'ensevelissant perdra vostre memoire:
 Belle, ne craignez point, si mon embrasement
 Me peut rendre immortel, vn seul embrasement
 Vous pent rendre immortelle au monde de ma gloire.

SONNET.

Bons dieux, qui li voyez pensiuemēt bles-
mie,
Marchant à pas comptez, les yeux fichez
en bas,
N'escoutés la mauuaise, elle ied des appes,
Des gluaux & des rets pour me priuer de vie:

Cent mille Amours legers lui tiennent compagnie
Aiguisans dans ses yeux l'ardeur de leurs combas;
Bons dieux, desarmez-la, ou ne l'escoudez pas,
Priuez la de pouuoir ou bien de tyrannie.

Mais si par cy apres tendre à mon amitié
Elle arrouse mon feu de l'eau de sa pitié,
Bons Dieux ne destournez arriere vostre face:

Que si la cruaute s'affermi dans son cœur,
Punissez son desdaim d'une juste rigueur.

,, Qui n'a pitié d'autrui, ne merite point grace.

A. D. V.

M V Z A I N.

VN principe certain, plusieurs, ou infinis,
Avec le sort, le nombre, & la paix
& la guerre,
Font, dictés vous, resueurs, le Ciel, l'Air
l'Eau, la Terre,

Vous vous trompez, le rien, parfit leurs corps vnis:
Je le cognos par moi tableau de la lumiere,

Qui me reduis en cendre, & puis de cendre en rien;

Si mon commencement venoit d'une matiere,

Je ne me perdroi point en perdant ma Guerriere,

Ains priué de ses yeux ie garderais mon bien.

A. D. V.



SONNET.



Vi et piteuse aux Amants, empierre ie te
 prie
 Mes membres renuersez sur cest huis
 inhumain,
 Retrenche de mon corps l'exterieur
 humain,
 Et qu'un degré muet soit l'hoste de ma vie,
 Afin que la rigueur de ma fiere Enemie
 Netrouue en me voyant sijet d'un lendemain
 Qu'elle iette sur moi & son oeil & sa main
 Moins cruels, que son pied me foule sans envie:
 Où ramollis pour moi son cœur de diamant,
 Cœur plus mol que la cire au feu d'un autre Amant,
 Amant qui foule aux pieds mon esperance morte:
 O! verrai-je iamais son front escarbouillé
 Par mon art furieuse, & tout mon front souillé
 De ceruelle & de sang respandus sur la porte?

A. D. F.



SONNET.



*V'inferez vous, menteurs, par voz beaux
arguments,
Que toutes choses sont vn seul estre im-
mobile?
Vous n'auez fondement qui ne soit trop
debile*

*La Nature le monstre avec ses mouuements.
Et puisque le Cahos reçoit les ornements
Qui donnent l'estre heureux à sa masse infertile,
Ornements differents, quelle reigle subtile
Peut establir le fonds de voz enseignemens?
Mais dictes moy pourquo ores feu, ores glace,
L'espreue orez la paix & ores la menace,
Si tout est immobil comme ma loyanté?
Et si l'estre n'est qu'un que ne suis-ie en ma Belle,
Et ma rebelle en moi, en essence eternelle,
Toute vniue en Amour, toute vniue en beauté?*

A. D. V.

M V Z Á I N.

P*EUX-tu bien estre si cruelle
Entretant de douces beautez,
Et peux-tu bien estre si belle
Entretant d'aigres cruaitez?
Ces roses, ces lis, qu'on ne touche
Sans pasmer d'un basme vainqueur,
Ces chants rauisseurs, belle bouche,
Me sont un Printemps, mais farouche,
Ce N O N est l'Hyuer de mon cœur.*

A. D. V.

M V Z A I N.

ENseuли tout vif dans ma peine cruelle,
Le vay trainant sans fin le tōbeau de ma voix,
Qui respond aux furcurs d'Amour qui me
bourrelle:

Echo respond ainsi au bucheron des bois:

Mais ne me voi-je pas ainsi qu'une ombre blesme,
Qui me suit en tous lieux serrante de douleurs:
Non, non, je suis pluslost en ma douleur extreme,
Vn mort vif, vn vif mort, ou pluslost le rien mesme:
Car le rien, comme on dist, est malheur des malheurs.

A. D. V.

S O N N E T.

Esprits ardâts courreurs qui animez le foudre,
Et vous Anges legers qui agitez les ers,
Ames qui ébranlez les flots du monde pers,
Et vous démons pesans qui rampez sur la
pouldre:

Pourriez-vous, chers esprits, doclement me resouldre,
De quois sont ces beaux yeux pour lesquels ie me pers?
Sont-ils d'er ou de feu, de terre ou bien des mers,
Qu'ils puissent m'animer & soudain me dissouldre?

Fuiez pauvres démons si vous ne le scauez,
Autrement vous seriez comme moi entrauez,
Et perdez par le feu le plus sain de voz formes.

Mais c'est par trop resué, vous ne le scauez pas:
Car si vous le scauez, vous tendriez des appas,
Qui vous rendroient seigneurs & des dieux & des hom-
mes.

A. D. V.



SONNET.



*Visque tu veux dompter les siecles
tout-perdans
Par le rare pourraict de ses
graces diuines,
Frise de crysolits ses tēples iou-
rines,
Fai de corail sa lēure, & de per-
le ses dents:*

*Fais ses yeux de christal y placant au dedans
vn cercle de saphirs & d'Esmeraudes finz,
Puis mufse dans ces ronds les embuſches mutines
De mille Amours taillez sur deux rubis ardans:
Fai d'Albastre son sem. sa ioüe de Cinabre,
son sourcye de taïet, & tout son corps de marbre,
Son haleine de Musc. ses paroles d'Aimant:
Et si tu veux encor que le dedans esgale
Au naïf du dehors fai lui vn corps d'Opale,
Et que pour mon regard il soit de Diamant.*

A. D. F.



SONNET.



Dieu qui vois ceste roüe execrable.
 Horrible obiect de ton iuste courroux,
 Qui vois mon corps rôpu de tant de coups,
 Chasse de moi ton ire espoumentable:
 Mes os brisez sous la barre effroiable,
 Ma chair molliée & tous mes nerfs disjous.
 Mes bras pendans & mes tristes genoux
 Auront-ils point leur Seigneur secourable?
 Le Forgeron frappe dessus l'fer
 A coups doublez pour le mieux estoiffer,
 Et en tirer vn outil de seruice:
 Et toi, bon Dieu m'auras-tu abbatis
 Soubs tant de coups témoinz de ta vertu,
 Pour me laisser eternel au supplice?

A. D. V.

M V Z A I N.



VS nesçauriez aymer, permettez
 qu'on vous aime,
 Je fournirai d'Amour & pour vous
 & pour moi:
 Vous ne seriez plus libre estant soubs
 vne loi!

N'est-ce pas liberté que d'ysier de soi-même?
 Mais l'honneur, vostre honneur gît en l'opinion,
 Je feray vne secte avec ma Rhetorique,
 Et qui sentira mal de ma Religion,
 Il sera dechassé de la Sainte Vnion,
 Descrié pour jamais ainsi qu'un herétique.

A. D. V.



SONNET.



*A amiroi quelques fois vostre coeur
endurci,
Et disois à part moi, c'est vne
pierre dure,
Puisqu'il ne s'amollit aux toser-
ments que i'endure,
C'est vn vrai diamant que le sic-
cle à durci:
Vostre mere iadis le vous forma ainsi
Voyant vn diamant, dont esprise sur l'heure
Elle toucha son sein, & vous sa geniture
Eustes soudain le cœur comme lui endurci:
Mais alors que ie voi que vous aimez vn autre,
Le picque ma raison or' d'un costé, or' d'autre,
Et lassé de courrir, voila que ie conclus:
La femme est vne plume, vn vent, vne poussiere,
Ores froide, ores chaude, ores douce, ores fiere,
Qui aime tousiours moins ceux qui l'aiment le plus.*

A. D.V.

SONNET.

SONNET.



E chante & pleure, & veux faire &
defaire,
I'ose & ie crains, & ie suis & ie suis,
I'hurte & ie cede, & i'ombrage &
ie luis,
I'arreste & cours, ie suis pour & co-
traire,
Je veille & dors, & suis grand & vulgaire,
Je brusle & gele, & ie puis & ne puis,
I'aime & ie hai, ie conforte & ie nuis
Ie vis & meurs, i'espere & desespere:
Puis de ce tout estreint soubs le pressoir,
I'en tire un vin ores blanc, ores noir,
Et de ee vin i'en jure ma pauvre ame,
Qui chancelant d'un & d'autre costé,
Va & revient comme esquif tempesté
Veu de nocher, de timon & de rame.

A. D. V.

MVZAIN.



Eau néz la colline d'Amour,
Où tousiours les neiges blâchisst,
Sur qui V enus fait son seiour,
Et sur qui les graces fleurissent:
Beau nez la borne que les Dieux
Mirent entre les vues flammes
De ces brandons audacieux,
Pour garder la Terre & les Cieux,
Vous estes l'Olympe des ames.

A. D. V.

SONNET.

 I iadis Iupiter eust delugé les flammes,
 Mes feux r'allumeroient des feux à l'Univers:
 Si le fils de Clymene eust desséché les Mers
 Mes pleurs donroient des flots aux poissos & aux rames.
 Si le Grec fort des vents eust abyssé leurs ames,
 Mes soupirs produiroient des orages auxers,
 Si Orphée eust banni les tourments des enfers,
 Ma peine suffroït pour les esprits infames.
 Si ce tout s'abysoit dans le Rien son vainqueur,
 L'Amour retrouueroit son chaos dans mon cœur,
 Pour recouurer sonbs soi l'estre d'un nouveau monde
 Et si tu restes seul entre les Deitez,
 Tu prendras de mon sein mille diuinitez,
 Iupiter pour regir le Ciel, la Terre & l'onde.

A. D. V.

M V Z A I N.

 O mme un Musicien qui est ale mignard
 Les thresors plus douillets de ses douces
 merueilles,
 Dont il va preparant le cœur & les oreilles

Auant que de monstrar la grandeur de son art:
 Ainsi fus-je appasté des doux rais de ta veüe,
 De ton ris emmigelé, de ton sucré discours,
 Qui ores feu ardant, ores geine connue,
 Or iuge partisan du cruel qui me tuë,
 Me font paroistre l'art que tu as aux Amours.

A. D. V.



SONNET.



*E n'est pas le tresspas, c'est vn tres-
doux sommeil,
Qui bannit peu à pen l'esclair de
ma paupiere,
Adieu, ie vai ionir d'yne douce
lumiere,
Attendant que ce corps s'anime
de resueil.*

*Amy, ne pleure plus, ton Amour nompareil
Receura sa coronne au bout de la carriere:
Ainsi passoit ma Belle, & sa douce maniere
Arrestoit de pitié la course du soleil;
Helas! à son partir l'Amour partit du monde,
La clarté cheut du Ciel & se noya dans l'onde,
La mort despuis ce iour est le miel de mon cœur:
Il ne m'est plus resté qu'yne langueur extreme,
Qui me fait mescognoistre vn chascun & moi mesme,
Et le Ciel s'embellit de mon long creuecoeur.*

A. D. V.

L. ij

SONNET.



Ous estes vn fleuron qui ne fait que
s'espandre,
Croissant sur le buisson dont ie suis
rudoie:
Vous estes le beau fruit de ce ch^ep
fouldroie,

Qui plustost que seruir s'escoule tout en cendre:
Vous estes ceste voix que ie ne puis entendre,
Sans me voir tout soudain cruellement noie:
Et vous estes l'esclat dont ie suis pouldroie,
Avant qu'auoir pense si ie me doy defendre:
Bref, vous estes l'enfer affame de mes pleurs,
Qui ne vous sauvez point de mes sanglans mal-heurs,
Enfer que ie cheris sur la ioye immortelle:
Or aduisez, bons dieux, comment ie vis ici,
Faisant vn Paradis d'un Enfer sans merci,
Ce viure n'est-il pas vne mort eternelle?

A. D. V.

M V Z A I N.



R and Tasse l'honneur d'Italie,
Qui as chanté si haultement
La superbe prise d'Elie,
Que tu fers d'espouenantement.
Aux esprits qui prennent des aises
Pour s'enuoler dedans les Cieux:
Je te rends graces immortelles
De tant de saintes estincelles
Dont tu vas allumant mes yeux.

A. D. V.



MVSTELLÆ VERMIL- LIACÆ VMBRA.

EX N. RICHELET.

VERMILLE auspiciis fœlicibus
edite dormis,
Mustellæque tuum nec suscitat
vmbra soporem,
Inferias quæ mœsta sibi supre-
mâque poscit
Officia, atque suæ monumenta insignia vitæ:
Ergo fatidicas cœlestia numina Musas
Exora, ut sæclis olim te vate futuris
Æternum nostram celebrent per carmina fa-
mam.

L ij





A M O N S I E V R
R I C H E L E T .

Sur l'O'mbre de sa Belette.



Peine ai-je clos ma paupiere,
Dompté d'Amour & du mal-heur,
Et tu te vas donnant carriere,
Helas! recule toi arriere,
De peur d'esuciller ma douleur.

Sorciere aimee de mes geines,
Belette mon doux reconfort,
Tu accompagnes bien mes peines,
Mais tu n'as pas dedans tes veines
Comme moi l'an cheur de ta mort.
Helas! tu folla stres sans cesse
Courant d'un or & d'autre costé,
Et moi je croupis en tristesse
Aussi constant en ma destresse
Que ma belle en sa cruauté.
Ta petite dent inoirine
Estreint mignardement mes dois,
Quand tu contrefais la mutine:
Mais l'Amour ronge ma poitrine
Lors mesme qu'il m'est plus courtois.
Mignonne quand la soif te presse,

Ma lèure est ton allegement,
 Et si ie baise ma Maistresse,
 I'aualle vne flamme traistresse
 Qui m'altiere eternellement.

Si quelquesfois ie me pourmeine
 Tu vas & viens suivant mes pas,
 C'est le desespoir qui me meine,
 Follette laisse cette peine,
 Si tu ne cerches ton trespas.

Quand ie suis versé sur ma couche,
 Fiere de m'avoir avec toi,
 Nul n'approche sans escarmouche;
 Que gardes-tu mon liet fareuche
 Puisque l'assassin est dans moi?

Tu viens au repas de ton maistre,
 Choisir tes morceaux dans sa main,
 Et si mon cœur se veult repaistre,
 Tout ce qu'il aime deuient traistre,
 Et s'enfuit de devant sa fain.

Si quelque petit chien t'agasse
 Plus puissant de membres que toi,
 Tu cours iusqu'à ce qu'il se lasse,
 L'importun mal-heur qui me chasse
 Ne se lasse iamais sur moi.

Alors que i'escris mon martyre,
 Tu m'ostes la plume des dois,
 Et l'Amour redouble son ire,
 Je te pri' laisse moi escrire,
 Ou bien ostes lui son carquois.
 Enfin apres mille carrieres,
 Et mille sauts entrecouppex

Le Soleil dompte les lumieres:
Mais touſtours les fureurs meurtrieres
Veillent au fonds de mes costez.
Nul obiect dormant ne te ronge;
Si ie dors i ai cinq eens volieurs,
Dont le moindre soudain me plonge
Dedans les abysses d'un songe,
Autant cruel que mes douleurs.
Helas! qu'est-ce que ie raisonne,
Ou à qui tiens-ie ce propos?
Est ce à toi ma douce mignonne?
Peux-tu bien en ton dernier somme
Encores troubler mon repos?
Mais parion ombrelette blesme,
Si i ai oublié tes honneurs,
Et failli au devoir extrême,
Je faultz ainsi enuers moi-mesme,
Bien qu'entobé dans mes mal-eurs.
Pardon, i offre dessus ta lame
Mes plaisirs, me contentements,
Helas! ie toffriroi mon ame,
Si le furieux qui l'enflamme
Ne la gardeoit pour mes tourments.
Mais las! où t'en fuis-tu Belette,
Le Soleil allume le iour,
Et tu t'esteins, douce ombrelette,
Ne t'en va point ainsi seulette,
Prends ma vie ou bien mon amour.
Mon RICHELET, la pierre dure
N'attend plus ores que le prix,
De ce petit oeil de Nature:

*Trace doncques sa sepulture,
Puisque tu es l'œil des Esprits.*

A. D. VERMEIL.

MVSTELLÆ VERMIL- LIACAE EPITAPHIVM.

EX N. RICHELET.

V STELLA hic duro premitur quæ
mortua saxo,
Digna fuit longis viuere temporo-
ribus:
Imò digna mori, tales ut haberet amante
A Domino clari carminis exequias.

Le même traduict.

Le Belette qui gisit soubs ceste pierre d'
Estoit digne de viure vn siecle
heureux;
Mais digne de mourir pour auoir sepul-
ture
Honorée des vers de son Maistre amoureux.

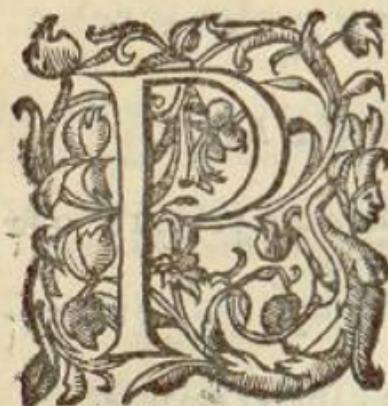
Iefus vne Belette, Aniou fut ma patrie,
Le mourus à Paris au Printemps de mes iours,
Viue i' accompagnai mon Maistre en ses Amours,
Et mortes ses Amours me redonnent la vie.

L GOYRDIN.

L 7



SONNET.



Our auoir adoré voz beaux-
tex inhumaines
Et aymé plus que dieu voz
yeux trop rigoureux,
Je souffrirai l'enfer idolatre
amoureux,
Et vous aurez l'enfer comme
autheur de mes geines.
Ma veiie doublera dedans

l'enfer voz peines,
Et moi vous y voyant ie serai bien-heureux,
Treuuant vn Paradis dans l'Enfer mal-heureux,
Le prix de mes Amours sera prix de voz haines,
Mais d'autant que le mal se dissoult par le bien,
Mon Paradis vaincra mon horrible lien,
Et ie n'auray tourment qu'en voz tourments Madame.

Que si mon Paradis me rauit ce tourment,
J'aime mieux mon Enfer que viure heureusement,
Prive du sentiment des maux qu'aura vostre ame.



SONNET.

HEUREUX celuy qui d'un brave couraige
Fait le bucher de sa mortalite,
Et d'un plein sault franchit l'humanite,
Vif tou billon de la flamme volage.

Les immortels assis sur le niiage,
Pompeux de gloire & de l'infinite,
Applaudissans à sa diuinite,
Souffrent qu'il ayt le Ciel pour son partage:
Mais plus qu'heureux & plus que glorieux
L'homme mortel qui se brusle en tes yeux,
Eshanouy dans ton giron Madame.
Il ne craint point l'audace des mortels,
Ni le courroux des puissans immortels:
Car il est Dieu & en corps & en ame.

A. D. V.

M V Z A I N.

M vant que ce Muguet vous eust entretenue
Je n'adorei que vous, vous n'adoriez
que moi,
Front à front, sein à sein, bras à bras,
nud à nud,
Vous pasmiez soupirant, soupirant ie pasmoi:
Mais quand ie vos le cours de vostre Amour volage,
Je seconé les nœuds dont vous me teniez pris:
Vouz n'aurez iamais plus sur mon sein aduantage,
Nous verrons qui des deux portera le dommage,
Je serai Mars sanglant si vous estes Cypris.

A. D. V.



SONNET.

MA R S, l'Amour, & la Mort, trois super-
 perbes gens d'armes,
 Estriuoient à grands cris pour le prix du
 Laurier:
 La Mort monstroit sa faulx, Mars son
 estoc meurtrier,
 Et l'Amour son carquois fontaine de mes larmes.
La Mort plaidant son droict monstroit les tristes carmes
 Des sépulcres pouldreux, & Mars l'auanturier
 Déduisoit les beaux faicts d'H E N R I le grand
 Guerrier,
L'Amour monstroit mon cœur tout couvert de ses ar-
 mes.
 Les morts reprendront vie, & les Rois passeront,
 Disoit Amour haultain, mes traicts demeureront
 Dans le plus pur esclair des ames immortelles:
 Il est vrai, dit la Mort, ie le confesse aussi,
 Disoit Mars grommelant, car ce Tyrان icy
 Trempe ses dards aux yeux de la belle des belles.

A. D. V.





EPIGRAMME.

Q Vand tu me vois, tu dis soudain,
Ma foi, vostre Maistresse est prise,
Vous la perdez pour tout certam!
Tu te trompes, c'est vn grand gain
De perdre telle marchandise.

A.D.V.

A LORS que cent fureurs complices
Me faisoient estre ton Amant,
Si tu refusois mes seruices,
Je t'estimois sans iugement:
Mais ores qu'un fet te maistreſe,
Qu'un laid est ton plus beau soleil,
Qu'un ignorant te fait sa prise,
Je t'estime tresbien apprise
D'auoir seu choisiſſon pareil.

A.D.V.





SONNET.

BELLE, ie sers voz yeux & voz cheueux
 dorez,
 Mais vn autre, ô rigueur, va moissonnant
 ma peine,
 Ainsi mais non pour soi l'aigneau porte
 la laine,
 Ainsi mais non pour soi l'abeille fait ses rais,
 ainsi mais non pour soi le bœuf fend les guerets,
 mais non pour soi le chien brosse la plaine,
 mais non pour soi le cheual fond de peine,
 orçat ainsi fend les flots azurez.
 rebis, mousches, bœufs, chiés, cheuaux & forçaires,
 et vous point suiet de plaindre voz miseres,
 et ruchant, gaignant, chassant, portant, ramant?
 nez pour certain, mais las! en vostre tasche
 nez du repos, & ie sers sans relasche,
 iant vous vinez, & ie meurs en seruant.

A.D.V.





SONNET.

DMIRANT voz beaux yeux ie rai-
 sonnois ainsi:
 Quel miracle est ce cilie ne le puis com-
 prendre,
 Mon cœur est vn glaçon & se reduit en
 cendre,
 Je n'ai point offendé, & ie crie merci:
 Ie suis d'vn seul regard & joyeux & transi,
 Amour, enseigne moi, que ie le puisse entendre:
 C'est raison, dit Amour, ie te le veux apprendre.
 Esleue ton penser & escoute ceci.
 Ie suis le dieu des dieux, qui connai tout le monde,
 Qui assemblai le feu, la terre, l'air & l'onde,
 Qui domptai le desordre avec mes dards pointus;
 Ie suis celui qui tiens la paix & les allarmes,
 Qui me pais de plaisirs & me saoule de larmes,
 Et les yeux que tu vois sont toutes mes vertus.

A.D.V.



SONNET.

Les rais de l'Eternel sont saintes actions,
 Les raisons de ce Tout s'appellent des na-
 tures,
 Et les rais plus brillans de nous ses crea-
 tures,
 Sont sciences & arts noz meditations:
 Trimegiste, di moi, ces longues passions
 Que ie porte en mon flanc soubs les vives batures
 De l'Amour mon seigneur, sont ce point les poinctures
 Des rais plus esclatans de ses perfections?
 Non, ce n'est qu'un poison, vne racine immonde
 Qui bourgeonne au terroir de nostre petit monde,
 Qui tient comme un Lion, nostre esprit abbattu:
 Les rayons de l'Amour sont des tres-douces flammes,
 Qui fomentent tousiours les plus diuines ames,
 Et lui-mesme n'est rien qu'un lien de vertu.

A.D.V.

M V Z A I N.

Si ie ne bruslooy de chaleurs,
 Je m'escouleroys tout en larmes:
 Si ie ne m'escoulois en pleurs,
 Je brusleroys dans mes allarmes.
 Ores les pleurs, ores les feux
 Me perdent & me fauorisent,
 Je ne scaurois vivre sans eux,
 Et moins mourir avec eux deux,
 Il faut que mes maux s'eternisent.

A.D.V.

SONNET.

CAMANDRE enfié des corps que ton
bras abbatoit,
Te fit craindre, Gregeois, ses ondes furieuses;
Pensif tu r. gardois tes mains victorieuses,
Alcide tempesté dans la nef qui parloit:

Tu appellois, Troyen, quand Iunon t'agitoit,
Les ames des occis quatre fois bien-heureuses:
Et toi sœur de Roger eus peur des mers affreuses
Que le Ciel courroucé & le vent tempestoit:

Mais Amour furieux qui flotte dans mes larmes,
Hideuses de soupirs, de sanglots & d'allarmes
Se ionë de mon cœur qui lui fert de bateau.

Ne crains-tu point, meschant que tes flammes cuisantes
S'extinguent dans les flots mes larmes naissantes,
Puis que tous ces guerriers ont frené dessus l'eau?

A.D.V.

M V Z A I N.

I l'eusse pensé que ton ame
Eust deu trebuscher soubs les dons,
Et s'allumer dedans la flamme
De si sordides Cupidons;
I'eusse inuoqué le Prince bleſme,
Encores qu'il soit sans pitié,
I'eusse vendu un diadeſme,
Je me fusse vendu moi-mesme,
Pour aſcepter ton amitié.

A.D.V.



SONNET, AV LIEV DE SA NAISSANCE.

OLITAIRES frayeurs des ces grottes
 moussuës,
 Masurez qui monstrez la cholere des ans,
 Vallons entre-coupez doucement ver-
 doyans,
 Et vous monts qui brauez la region des nuës,
 Nymphes qui gazouillez dans voz ondes cogneuës,
 Guerets qui foisonnez soubs les coultres trenchants,
 Escoutez mes chansons, & vous tous habitans
 De ces vaux, de ces bois, de ces roches cornuës;
 I' ai dans la main yn luth dont le ton vigoureux
 Peut faire retentir mes desirs amoureux,
 En immortalisant vestre nom sur la terre:
 Respondez seulement quand i' aurai commencé,
 Afin que si Iupin s'en tenoit offendé
 Nous confondions de bruit l'esclat de son tonnerre.

A.D.V.



SONNET, A. D. DE BERVY
BARON DE VILLENEVVE.

 Aron, ie regrettois tes deux yeux outragez
Par l'horrible mousquet dont la fiere tēpeste
Perçā de part en part tō heaume & ta teste.
Quand Laon veid à ses pieds tant d'esca-
drons rangerz.

Mais helas! mes poumons fiercement rauagez
Par le cruel guerrier dont ie suis la conquête,
Se plaignent que mes yeux sont cause de leur peste,
Et que par leur fureur mes flancs sont saccagez.

Ie ne te plains donc plus, bien que ie plains encore,
Mais ie me plains voiant la beauté que i'adore
Maudissant iour & nuit l'ire de sa durté.

O bien-heureux celui qui ne voint ces merueilles,
Et plus-heureux encor qui n'a œil ni oreilles!
Il retient pour le moins sa douce liberté.

A.D.V.

MUZAIN A VIRGILE.

 On parler n'a rien de mortel,
Honneur eternel de Mantouë,
Les Muses n'oient rien de tel,
Alors mesme qu'Apollon ioué:
Iet'offre pour les saincts thresors
De tes maiestez nompareilles,
Non point ce que prennent les morts
Soubs les vigueurs de tes accords;
Mais yn cœur pasmé de merueilles.

A.D.V.



STANCES, SVR LE GRIS.



'AMOUR est un beau feu que l'Eternité sainte

Couua premierement dans le Gris son berceau,

Le gris fust le Chaos qui de sa masse encincke

Enfanta l'Univers pour estre son tombeau.

Principe des couleurs aussi bien que l'extreme,
Gris symbole parfaict de la diuinité,
Tu procedes de toi & r'entres en toi-mesme,
Marque de mon Amour pour ton infinité.

Quand tu destruis les corps ô Nature inconstante,
Le rouge vole au feu, le bleu s'eflance aux airs,
Le verd coule avec l'eau, & la terre constante
Prend le Gris, ennemi de ceux qui sont legers.

S'il Ciel amoureux veut feconder la terre,
Ou guerroier d'esclairs les Titans chaleureux,
Il prend le Gris, & vaincq en amour & en guerre;
L'Amant & le guerrier qui le porte est heureux.

Nature peint de Gris les Aigles generueuses,
La Colombe doucette & le noble Espreijer,
La chaste Tourterelle, & ses formes nombreuses
N'assument rien de Gris qui ne soit singulier.

Soudain que les bouillons de la folle ieunesse
 Laissent nostre cerneau, le Gris se peint dessus,
 Puis quitte son seiour à la froide vieillesse,
 Il fuit autant le sol comme le paresseux.

L'œil miracle des corps anime ses flammesches
 Dans les beaux cercles Gris qui parent sa rondeur,
 De-là l'Amour haultain va décochant ses flesches,
 Et ne veut que le Gris pour Ciel de sa grandeur.

Mars se pare de Gris au iour de la bataille,
 Après mille labours le Gris couure les nauys:
 C'est pourquoi le beau Gris denote qu'on trauaille,
 Le Gris & la vertu naissent dans les trauaux.

Le Gris est le milieu de deux couleurs extremes,
 Le milieu est le but que les vertus ont pris,
 Puis donc que les vertus & le Gris sont de mesmes,
 Qui aime la vertu, il aimera le Gris.

Qui te peut honorer par des loüanges dignes,
 Beau Gris, le fauori du grand Roi des François,
 Il a conioincé à toi tant de Palmes insignes,
 Que ie perds t'admirant & l'esprit & la voix.

A.D.V.





SONNET.



*E suis vn mont Gibel dont la poictri-
ne espreuve
Mille brasiers ardons qui partent de
vuz yenz:
Si ie ne suis vouté d'un front auda-
cieux,
I'ai le penser plus hault que rocher
qui se trenue:*

*Le suis cest Astre clair qui d'une face nenne
Denonce aux siers humains la cholere des Cieux:
Si ie n'ai le teint rouge, ardent & radieux,
I'ai le cœur plus flambant que l'or en son espreuve.*

*Le suis vn grand Soleil aimant vniquement,
Et si n'ai autre Ciel pour mon prompt mouvement,
Que l'espoir d'estre ioinct à ma roué amoureuse:*

*Non, ie suis vn démon trébuschant par les airs,
Qui vois bien en tombant l'abyrne où ie me pers;
Mais ie ne puis regir mon ame mal-heureuse.*

A.D.V.



SONNET.

 Ruelle, respondez, prononcez la sentence,
Et ne me geinez plus avec tant de longueurs,
Si ma mort est la fin de voz fieres rigueurs,

Que ie meure soudain sans avoir fait offence:

Donnez moy seulement pour toute recompence
De vous avoir aimée avec tant de langueurs,
De vous avoir seruie avec tant de vigueurs,
Que ie meure présent en vostre souuenance.

Et quand on vous dira l'histoire de ma fin,
Honorez d'un soupir l'airgeur de mon destin,
Comme si par ma mort vous estiez adoucie.

Mais les! ne icitez point de larmes de vostre oeil,
Je seroi trop marri de troubler au cercueil
L'œil que i eus tant de peur de troubler en ma vie.

A. D. V.

M V Z A I N.

 Il lui qui mille fois me fit faire naufrage
Sur vne mer de feu horrible de rigueurs,
(Passant) gist estendu au long de ce rivage
Amorti das la mer de mes froides vigueurs
Le dédain assassin le surprit sans ses armes,

Et le precipita dedans son slot vainqueur,
Helas n'en pleure point; l'Amour vit dans les larmes:
Et puis s'il revinoit pour venger ses allarmes,
Il païroit le dédain aux despens de mon cœur.

A.D.V.



SONNET.



*E LAS^t on ne meurt point d'un tres-
grand desplaisir,
Si on mourroit de dueil, i'auroi perdu
la vie,
Desoubs l'aigre douleur dont mon a-
me est suuie:*

Mais on meurt pour certain d'un extréme plaisir:

Belle, puis que ma mort est vostre seul desir,

Fauorisez un peu ma pauure ame rauie,

Et soudain ie mourrai pour suuire vostre enuie,

Soubs l'extreme plaisir qui me viendra saisir:

Mais quand ie serai mort moderez vostre ioye,

De peur que la mort palle en vous faisant sa proie

Ne me fust de regret reuivre en mon tombeau:

Ie serois un Phœnix renaisant de moi-mesme,

Qui d'un bec furieux ouurirois mon sein blesme,

Faict sur vostre cercueil un Pelican nouveau.

A D.V.

Quand

SONNET.

DV AND i'ai défaict le dragon amoureuse,
Mille pensers comme dents de sa bouche
Naissent semez se donnans l'escarmouche
De cœur, de corps, & d'estoc vigoureux.

A peine cinq de ce châp mal-heureux
Demeurent francs & de mort & de touche,
Quand ma raison si bien les défarouche,
Qu'elle bastit sa demeure avec eux.

O que ie crains après l'auoir bastie,
De voir vn jour ceste peau conuerte
En vn serpent par l'ire de l'Amour:

Et plus encor de conceuoir engeance,
Qui me rongeant donne double vengeance
A ce tyran qui maistrise mon iour.

A.D.V.

EPIGRAMME.

VN blond, vn noir, vn oliuastre
Vous ont pense etour à tour,
Dictez moi, petite follastre,
Qui applique mieux vn emplastre
Sur la playe de yostre Amour?

A.D.V.



SONNET.



R E S que ie suis mort, ie vai, ie viens, ie
 vire,
 Et quand i'estoi viuant i' arrestoi aux de-
 sers,
 Ie peuplois les rochers , or' ie peuble les
 mers ,
 Ie portoi fruct sans vie, ores mon fruct respire,
 Le Ciel me tempestoit, or' l'onde me martire,
 Ma mere m'asst droict, & mon pere à l'ennuers,
 Ie suis autant le vert comme ie suis le pers ,
 Mes cheueux, m'esbranloient, ore une herbe m'inspire.
 Ores ie vais sans pieds & guerroie sans main,
 I'enfante & engloutis mon pere & mon germain ,
 Ie suis dans l'Uniuers pleine de plusieurs mondes.
 Deuine, R I C H E L E T , est-ce point celle-là,
 Qui grise me vomit, & noire m'auala,
 Qui me mit dans le feu me retirant de l'onde?

A.D.V.



SONNET.

 O V T ainsi puissiez-vous , rigoureuse
 beauté ,
 Conseruer par cent ans le teint de vostre
 face ,
 Que le lis & l'oeillet y prenne touſours
 Que l'or de vostre chef ne folt onc argente , (place ,
 Et qu'encor ce bel œul dont ie suis agité
 Ne ternisse iamais le feu de son audace ,
 Comme ie gaigneras le bien de vostre grace ,
 Adoucſſant le fiel de vostre cruauté . (prendre

Que ie crains qu'un mocqueur vueille un iour entre-
 De dire en ſe gaſſant , vos ton flambeau en cendre ;
 La beauté eſt un bien qui dure peu de iours .

Voulez-vous bien punir & le ris & l'envie ,
 Amollisſez un peu le tyran de ma vie ,
 Et ie vous fai un astre esclairant à touſours .

A.D.V.

MVZAIN A VNE COVRTISANE.

 Un pot d'argent ſur la fenestre ,
 Signal de voz lubricitez ,
 Mignonne , me fait bien cognoiſtre
 Que l'argent dompte voz fierter .
 Je vous treue bien- duiſée
 D'auoir meſprisé mon Laurier
 Par qui la vertu eſt pris'e :
 Mais vous eſtes mal aduiſée
 D'auoir pris ſi tard un Banquier .

A.D.V.

M q



SONNET.

Si quelque dieu bening caché dans le nuage
 Ne déchasse l'oubli qui me va retardant,
 Et si quelque Ithaquois finement regardant
 Ne dément mon habit au feu de mon visage,
 Si quelque anneau puissant ne me fait voir l'image
 De la belle laideur que i'aime en me perdant,
 Et si quelque bouclier pompeusement ardant
 Ne r'appelle aux combats l'ardeur de mon courage,
 Que puis- ie faire helas! r'enfermé dans des tourz,
 Pippé de faux obiects, caché soubs mes atours,
 Enchaîné de bouquetz, que lamentter sans cesse?
 Non, ie ne plaindrai point ma douce liberté,
 Ni mon honneur mourant, si is reste arresté
 Louissant des faueurs de ma belle Maistresse.

A.D.V..



SONNET.

SE ne suis plus vn hōme, ou bien si ie le suis
Le suis tant seulement vn homme en pour-
traicture;
Mais helas! vn pourtraict ne sent point sa
blessure,
Le suis peincture au bien, & vray homme aux ennuis.

Il y a ia deuse ans, Amour, que tu me suis
Ainsi qu'vn Cers blessé griesue poincture,
Et mon mal surieux n'a point de sepulture,
Ni n'en veut que du dard de celuy que ie suis.

Le ne suis point helas! ni homme ni himage,
Ains ie suis vne beste aveugle & sans courage,
Qui fuit sa liberté & cherche sa prison:

N'est-ce pas estre tel que d'estre fantastique,
Priser & despriser le monde & sa pratique,
Croire son appetit, & fuir sa raison.

*A.D.V.*EPIGRAMME D'VNE
COVRISANCE.

CElle de qui chacun se ioüe,
Et qui n'en refuse pas vn,
Merite-elle qu'on la loüe?
Ie la prise autant que la bouë
Puis qu'elle passe soubs chacun.

A.D.V.

M 17

SONNET.

COMME vn braue Coursier vieilli dans les
armées
Tout impotët de coups tout segnalé d'azars,
Dispersé pour jamai de la fureur de Mars
Pour estre le mari des pouvres enflammées,
Oyant le son guerrier des troupes animées,
Ou voyant les esclairs des escus & des dards,
Laisse l'Amour lascif pour l'amour des soudards,
Henuit, gratte tressault par les plaines aimées:
Ainsi toutes les fois qu'on discourt des combas,
Je fremis, je pallis, je tressaults, je debas,
Figurant dans mon cœur l'image de Bellonne.
Mais c'est trop follement: car vn Roy de ses yeux
Chasse soudain de moi ce penser furieux,
Et me fait d'un Lion yne Biche poltronne.

A. D. V.

MUVZAIN A HORACE.

MEY te gard mon vniue Horace,
Qui peux de ton archet Romain
Suiure de près l'heureuse audace
De ce grand Pindare Thebain:
Bel esprit, permets que tes ailes
Soustienent mon vol par le Ciel
Contre les Parques immortelles;
Et Cigne aux plumes blanche-belles
Toufours sois-tu repen de miel.

A. D. V.

SONNET A SEINE ET A SES
RIVAGES.

PISSANT forcier d'Amour transformé
en abeille,
Le vous coniure fleurs de ces bords verdoians,
Et vous flots argentins doucement ondoyans,
De laisser reposer la belle qui sommeille.
Je veux roder trois fois autour de son oreille,
Et me percher trois fois sur ses crins rouffoians,
Je veux baisser trois fois ses beaux yeux foudroians,
Et succer tout le miel de sa bouche vermeille:

Mais elle est esueillée, & ses beaux doigts de lis
Me donnent à la Mort pour les baisers cueillis,
Pressant mon corps froissé contre ses lèvres closes.

O heureux enchanteur, puis que tes iours de fiel
Finissent doucement par vne mort de miel,
Couché dans un tombeau & de lis & de roses.

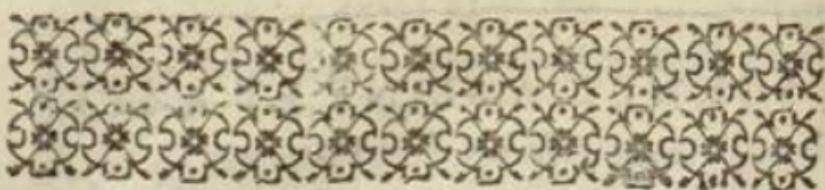
A. D. V.

EPIGRAMME A VNE
COVRISANE.

IE hai tes flammes impudiques,
Je hai cest infame donneur,
Je hai ses vilaines pratiques;
Mais ie deteste les boutiques
Où tu vas vendre ton honneur.

A.D.V.

M iiiij



SONNET.

Il m'embarque ioyeux, & ma voile
 pompeuse
 M'oste des la terre & me donne les
 mers,
 Je ne voi que le Ciel vni aux sillons
 pers;

C'est le premier estat de mon ame amoureuse.

Puis ie voi s'esleuer vne vapeur confuse,
 Ombrageant tout le Ciel qui se fend en esclairs,
 Le tonnerre grondant s'anime par les airs,
 C'est le second estat dont elle est langoureuse,
 Le troisieme est le flot hideusement frisé,
 Le mast rompu des vents & le timon brisé,
 Le nauire enfondrant, la perte de courage;

Le quatviesme est la mort entre les flots salez
 Abbatus, rebatus, vomis & aualez;
 Bref mon Amour n'est rien qu'un horrible naufrage,

A.D.V.



SONNET.

NON, non, ie ne croi point ces traistres mes
deux yeux,
Non ie ne vous croi point, oreilles infideles,
le cognoi trop mon cœur pour croire ces
nouuelles,

Allez n'en parlez plus, vous estes furieux.

Vous m'auez ja perdus, enfans inturieux,
Et vous souffrez les follets des furies bourrelles,

Voiez, oiez, croiez des amitiez nouuelles;

C'est Oreste qui void denxe Soleils dans les cieux.

Taisez-vous, ie croi plus le fanx que dit ma belle,
Que ie ne croi le vrai qui tesmoigne contre elle
Ne vous rebellez point contre vostre vainqueur.

Que pourriez-vous gaigner estant chargez de chaixnes,
Si libres & armez voz forces furent vaines,
Quand il fust question d'esprouuer sa vigueur?

A.D.F.

M ?



SONNET.

N courant sur la terre & flottant dessus
l'eau,
I'ai raui pour mon bien l'autheur de mon
supplice,
prenant l'or de Tholose & le thresor d'U-
lysse,

Dont l'un est mon orage & l'autre mon tombeau.

O! n'eusse -ie point veu ce bel Astre iumeau,
Qui donne tant de feux à mon long sacrifice!
Je ne seroi marqué d'un hideux precipice,
Et mon flanc ne seroit bequeté d'un oiseau.

Que ie serois heureux si de ma braise ardante
Sortoit posterité qui eust ame viuante,
Comme du vif charbon des filles d'Orion;

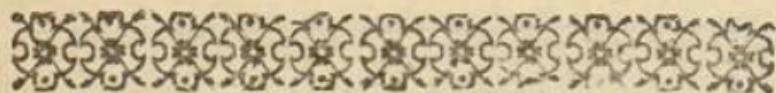
Et si un Phenisseau reuuoit de ma cendre,
L'un chanteroit ma mort, l'autre feroit entendre
A la posterité ma fiere passion.

A.D.V.

EPIGRAMME.

Comme les sept voutes du monde
Roulent sept Astres dessus nous,
I'en ai veu sept leuez de l'onde,
Se coucher dans la mer profonde
Aprés avoir roulé sur vous.

A.D.V.



SONNET AV LIEV DE SA NAISSANCE.

R

O C H E R S entrecouppex où ie pris ma
naissance,
Que ne fondistes-vous sur mon triste ber-
ceau?
Heureux & p'us qu'heureux si i'eusse en
mon tombeau

Auant que d'esleuer tant de tombeaux en France.

Nymphes qui trepignez soubs la viue cadance,
Dont vox flots argentins entrecoupent leureau,
Que n'opposastes vous vox flots en vn monceau
Contre moi qui quittais ma vieille demeurance:

Mais ces regrets sont vains, dites moi seulement,
O Nymphes auex-vous quelque soulagement
Contre le feu d'amour qui deuore mon ame:

Et vous rochers haultains, auex-vous rien de dur,
Qu'on lui puisse opposer? las! defendez mon cœur,
Et le foudre & l'esté iamais ne vous diffame.

A.D.V.

M 7j

M V Z A I N.

TE disoys estendu ardant dedans la flamme
De ces deux beaux soleils mes brandons furieus,
Que les cheueux crespeZ qui garrottent mon ame
Seroient vn iour disjous par le feu de ses yeux.

*Helas! ne voi-je pas que c'est l'or qui me lie,
L'or ne craint point le feu, helas! je suis confus.*

*A dieu maliberté; c'est trop grande folie
D'esperer de te voir qu'aux despens de ma vie,
Il faut mourir premier que sortir de ces feux.*

A.D.V.

EPIGRAMME.

Iour & nuit fuir ses verroux,
Et laisser sa maison seulette;
Jour & nuit fuir son espouse,
C'en'est pas fuir, dîles vous:
C'est plusvost courre l'esguillette.

A.D.V.





SONNET.



E n'est point, ce n'est point la crasse
 du nauire
 Qui fait que la Remor arreste
 le vaisseau:
 Le Liō genereuse ne craint point
 vn oiseau,
 Pource que sa chaleur fait vn
 plus chaud Empire:
 Les esprits exhalez ne peuvent point suffire,
 A l'Aymant pour rauir le fer de maine anneau;
 Et le festu ne suit les pleurs d'vn arbrisseau,
 Par les raisons huileux de l'ambre qui l'attire:
 Tout cela sont raisons qui sont sans fondement,
 Le Ciel leur donna loi, & ne dit point comment;
 Mon feu & les glaçons ont la mesme habitude:
 Je t'aime sans raison, tu me hais sans raison;
 Mon absynthe est ton miel, ma douceur ton poison,
 Je fai paroistre Amour, & toi l'ingratitudo.

A. D. Y.



MVZAIN.



A 1 chanté de douleur larmoyant de de-
 stresse,
 Comme le vert tison dompté par le four-
 neau,
 Ores priué d'Amour ie pleure son flam-
 beau,
 Comme le bon beueur qui pleure d'allegresse.
 Mes appetus rangez cognoissent ma raison,
 Qui roime de mon cœur heureuse les domine,
 Ma doule liberte a faussé sa prison,
 Et mon braue desdain a estemé le tison
 Du tyran furieux qui brusloit ma poictrine.

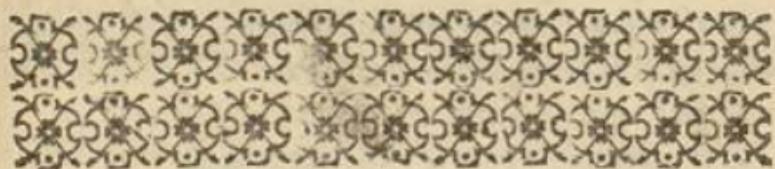
A. D. V.

MVZAIN A RONSARD.



A Parque qui chanta au poinct de ta
 naissance,
 Grand R O N S A R D te dona d'e-
 stre Roi coronné,
 Mais voyant que le Ciel auoit ja or-
 donné
 Que le sang des Valois gouveneroit la France.
 Elle adiousta ces mots. Tu seras fleurissant,
 Roi des esprits diuins, qui d'vne belle audace
 Retirerent du tombau le mortel pourrissant,
 Et seras coronné d'un Laurier verdissant:
 Mais ouvrant ton cercueil tu fermeras Parnasse.

A. D. V.



DES DAIGNEUX
REPENTIR D'VNE
Dame à son seruiteur
infidelle.



*AM A I S l'amour d'un sot n'est
autre recompense
Qu'un repentir enfant de dou-
leur & d'ennuy,
Mais d'auoüer qu'un sot ayt eis
sur moy puissance,
N'est ce pas m'aduoüier aussi folle
que luy?*

*Ouy, ie l'ay est, pour moy ie le confesse
Mais ie ne le suis plus, mon mal à mes despens
M'apprend qu'il faut haïr le traistre qui me blesse,
Suis-ie pas sage assez, puisque ie m'en repensi
Le repentir (ingrat) efface ma sottise
Qui se laissa pipper à tes trompeurs appas,
Ii couure le d'affault d'auoir esté surprise,
Croyant que tu estois ce que tu n'estois pas.
Iete croyois doié d'un bel esprit capable
D'Amour & de constance & de fidelité,*

Et ie t'ay recognu de tous les trois coupable,
 Car tu n'as ni amour, ni foi, ni fermeté.
 Je rendis de la flame à la vaine esperance
 D'un brassier qui sembloit tes veines consumer:
 Ainsi folle ie pris pour le vrai l'apparence,
 Pour le feu la fumee, & feindre pour aimer.
 Tu as manqué d'esprit, ie m'estoïs abusée
 Falloit m'entretenir en mon aveuglement,
 T'embrassant pour touſtours me tenir embrazée
 Car ta glace a esté mon refroidissement.
 Ta mortise a esté la fin de ma folie,
 Ton esbliuſſement m'a desillé les yeux,
 Et ton ingrat oubli a fait que ie t'oublie,
 Si ce n'est pour t'auoir à iamais odieux.
 Ainsi tu as esté peu rusé en tes ruses
 Qui m'ont desabusee au lieu de m'abuser,
 Si tu croys que iamais ie t'aime tu t'abusés,
 Un glaçon desguisé ne peut plus m'embraser.
 Je veux faire sortir yne hayne mortelle
 Des cendres de mon feu pour t'auoir en horreur,
 Et maudire touſtours la premiere estincelle
 Qui m'eschauffant pour toy fit naître ma fureur.
 Va donc traistre porter tes amoureuses feintes
 A yne qui n'aura non plus d'amour que toy,
 Je reserue mon cœur pour un cœur où soient peintes,
 Ainsi que dans le mien, la Conſtance & la Foy.





DE CEUX QUI MAL A PRO-
pos recerchent des pointes où n'y a
point de sens.

A MONSIEVR EDELIN.

SONNET.



E ne suis point jaloux de me voir en-
 rollé
Au nôbre des Pointes qui pleins
d'afféterie
Pour quelques vers forcez dont ils
font brauerie
Croyent que leur renom soit dans
les Cieux volé.

EDELIN, il est vray ce style bricolé
 Où l'on admire tant la contrebatterie
 Des mots s'entre-choquans n'est qu'une pipperie,
 Dont nostre âge deceu se rend trop affollé.
 Ces discours rabboteux, ces vers armez de pointes
 Ne sont le plus souuent que paroles mal ioinctes,
 Qui pour sens n'ont qu'un son bruyant sans dire mot.
 Leurs Auteurs nous font voir des monstres pour merueilles,
 Qui feroit un pourtrait tout d'yeux ou tout d'oreilles,
 Feroit-il pas comme eux un ouurage fallot?



SONNET SVR LA
MORT DE MONSIEVR
le Duc de Guyse.



CELVYI dont les ayeux vainquirent
l'Idumee,
Et qui vainquit desja l'bonneur de
ses ayeux,
Celuy qui eut ympere & grand &
glorieux,
Dont ieune il effaça la hante renommee:
Celui de qui la France estoit comme charmee,
Celuy sur qui l'Europe auoit ietté les yeux,
Gist ici, n'en recerche, ô passant curieux
La cause avec le corps soubs l'i tombe enfermee.
Les morts ne parlent point, les grands sont furieux,
Mais s'il a d'un vrai zele & non ambitieux
L'Eglise en ses desseins sincerement aymee:
Alors qu'on le meurtrit comme un audacieux,
Des coronnes du monde ayant l'ame enflammee,
On l'asans y penser couronne dans les Cieux.



LES PITOYABLES
REGRETS DE DAPHNIS
à la mort de son cher
Lysis.

P AR, LE S. D. P.

T R S I S la fiere Parque a donc fermé tes
 yeux
 Pour ne voir iamais plus la lumiere des
 Cieux,
 Et n'ont peu tes lauriers empescher que la
 foul dre
 De Mars & de la Mort n'ait mis ton corps en pouldre
 O beau iour de Printemps dont la nuit du destin
 A presque ioinct le soir avecques le matin,
 Que la cruelle mort esteignant ta lumiere
 Au poinct le plus luisant de ton heure premiere
 Precipite ma vie en de profondes nuictz,
 Obscures de tristesse & de dueil & d'ennuis.
 Las! s'ai tousiours bien creu qu'autant estoient com-
 munes
 Aux grands comme aux petits les dures infortunes

Mais encor maintenant voi-je mieux que iamais
 Que comme c'est des monts de qui les grands sommets
 Vont le plus hault en l'air dressant leurs testes fieres
 Que procede le cours des plus grosses riuieres:
 Ainsi c'est des plus grands quand il plaist aux mal-heurs
 Que se vont respandant les grands ruisseaux de pleurs.

O Lysis, ô Lysis! helas! est-il possible
 Qu'estant de nos destins la trame indiusible,
 Moi viuant tu sois mort mon espoir decevant,
 Et que toi rendu mort ie sois resté viuant?

Vrayment i eusse i ure par ces diuines flammes
 Qui nous auoient fait faire eschange de noz ames
 Que toi n'estant toy-mesme, & ne viuant qu'en moy,
 Et moi n'estant moi-mesme, & ne viuant qu'en toi,
 Il m'eust fallu tuer pour esteindre ta vie,
 Et que ton seul trespass eust la mienne rauie;
 Chetif qui regardois limitant nostre sort
 Ce que peut l'amitié, non ce que peut la mort,
 Qui foulant bien aux pieds l'honneur des Diadesmes
 Va d'un sceptre de fer regnant sur les Rois mesmes,
 Qui n'ayant nul pouuoir sur la vraye amitié
 Dessus les vrais amis se vange sans pitié,
 Et qui pour voir long temps mon ame tourmentee
 Ne veult pas que la vie encor me soit ostee,
 Ainsme la prolongeant me prue en ces mal-heurs
 Du seul bien qui se trouue és extremes douleurs.

Helas! bien est cruel l'effet de sa rudesse
 D'auoir trenché tes ans en si belle icunesse,
 Et durant que ta vie exposée aux hazard
 Pour l'honneur des autels souillez en mille pays,
 Payoit si dignement aux desirs de la France

Ce qu'on doit au païs où l'on a pris naissance.

Car puisque le tribut fatal à tous humains
Ne peut frauder l'espoir de ses auares mains,
Elle n'eust rien perdu des droits de son Empire,
Quand ta vie arrivée à l'âge où tout aspire
Eust par mille beaux faicts sa gloire éternisans
Rempli son juste espace en la course des ans;
Ains quand ton jeune front blanchi par les années
Eust de mille lauriers tes temples couronnées,
Tu n'en fusses tombé dessous le coup mortel
Que plus digne victime au pied de son autel.

Mais, ô vaillant Lysis, l'ardeur de ton courage
Ne t'eust jamais permis de vivre un plus long âge:
Car ta vie exposée aux assaults du mal-heur
N'auoit point d'ennemi si grand que ta valeur.

Non, rien ne t'a perdu, las! ie meurs quand i'y pense,
Que trop de hardiesse, & trop peu d'assistance,
A tort on en accuse & la Parque & le sort:
Ta valeur t'a tué, ton courage est ta mort.
Ton courage allumé d'une trop belle envie
Estoit incompatible avec la longue vie.

Ha! valeur qui me rends dolent & gemissant,
Je ne puis me garder de t'aller haïssant,
Encor' que le destin t'ait permis d'estre celle
Qui serra de noz coeurs la chaisne mutuelle:
Mais comme ce fut toy qui me ioignis à luy,
C'est toy qui par la mort m'en desjoins aujourd'hui,
Donnant à ma douleur d'autant plus d'accroissance
Que son merite croist avec ma cognissance.
Mais, Lysis, quel espoir trop croyant ton bon-heur,
Ou quelle ardente soif de louange & d'honneur,

Baillant ta vie en proye à la fureur des armes,
 T'a faict mettre à mespris & noz futures larmes,
 Et du danger present l'effroyable souci,
 Et ce que ie te dis quand tu partis d'ici,
 Te privnt qu'ausi bien logeast en ta memoire
 Le soing de ton salut que celui de ta gloire.

Mon cher Ephestion, va (te dis-je) & reuien,
 Romps le chef ennemi, mais conserue le tien,
 Fai qu'en cela ta guerre à l'escrime ressemble,
 Donne s'il est possible & pare tout ensemble,
 Autant que tu pourras voignant d'un bel accord
 Le desir de la vie au mespris de la mort.

Ne croi point trop l'ardeur dont se sent allumee
 Vne ame generouse à vaincre accoustumee,
 Quand au feu du combat erre devant ses yeux
 L'image d'un renom qui lui promet les Cieux,
 Ie scay de quel pouvoir les cœurs elle domine,
 Et comme elle chatouille vne jeune poitrine.
 Ie n'auoi pas vingt ans alors qu'à Montcontour
 Elle pensa mener ma vie au dernier iour.

Et partant toi qui scias que d'une mesme trame
 Le destin a tissu ton ame avec mon ame,
 Si ce n'est pour ton bien & pour l'amour de toi,
 A tout le moins, Lysis, vis pour l'amour de moi;
 De moi de qui la vie apres la tienne estincke
 Ne seroit iamais plus qu'une eternelle plaincke.
 Ainsi te dis-je alors: mais ces propos perdus
 Furent emmis les vents sans effect espandus.
 Cependant i'esprouvis qu'une heureuse victoire
 Te reuoyroit bien tost grand de nom & de gloire,
 L'onurois desia les bras à ce prochain accueil,

Et maintenant pour toi je regois ton cercueil,
 Ton cercueil qui me dit, où je le pense entendre:
 Mon Daphnis, je retourne, helas! mais c'est en cendre.
 O mots qui ne percez le cœur de part en part!
 O dom nageable guerre! ô malheureux despart!
 O chere ame, & faut-il qu'une seule tournee
 Ait si piteusement changé sa destinee,
 Que parler de Lysis c'est parler maintenant
 D'un peu de froide cendre au tombeau se tenant?
 Ah! si j'eusse entendu tant de divers langages
 Dont le Ciel m'enseignoit par la voix des presages,
 J'eusse bien sceu preuoir qu'au partir de ce lieu
 Ta bouche m'avoit dict un eternel à Dieu:
 Car quand je t'embrassai je sentis en moi-même
 Mon sang gelé d'horreur me laisser froid & blesme,
 Et mes yeux ce iour-là ne firent que pleuvoir,
 Comme s'ils n'avoient deu iamais plus te revoir
 Le pourraist qu'les yeux fidelement rapporter
 Print dés l'heure le teint d'une personne morte,
 Preuuant que bien tost l'inconstance du sort
 Le feroit devenir la peinture d'un mort:
 Mais ces presages là vaincus de l'esperance
 Qu'engendroit dedans mons ton heureuse vaillance,
 Ne furent point alors de mon ame escoutez,
 Tant l'espoir nous aveugle en nos prosperitez
 Et tant mal-aisément il s'en trouue un si sage
 Qu'il puisse dès le port predire le naufrage.
 Mais que dis-je abuse? quoy? ne scavois-je pas
 Qu'où tu t'acheminois de meuroit le trespass,
 Et que tant de valleur qui t'armoit soubs tes armes
 Te le feroit chercher aux plus sanglans allarmes?

O Lysis, que ie crains qu'en aimant ton honneur
 Je n'aye eu trop d'espoir en ton ieuue bon-heur!
 Helas! il me souuient que quand l'ardente enuie
 D'achepter mon repos, mesme au prix de ta vie
 Te separa de moi pour iamais ne te voir,
 Tu me dis tout bruslant des flammes du deuoir,
 Que tu m'allois donner vne preuve assurée
 De la constante foi que tu m'auois iuree,
 Par vn gage certain à mon cœur tesmoignant
 Qu'elle iroit au tombeau ton ame accompagnant.
 O Lysis est-ce là ceste preuve & ce gage
 Qui me deuoit donner de ta foi tesmoignage?
 Helas! cruel ami, que tu m'as sanglament
 Prouué ce que mon cœur croioit assurément:
 Bien me plaist-il de voir qu'vne amitié non sainte,
 Me payoit de la mienne & si vraye & si sainte;
 Mais l'effect si cruel & si desespéré,
 Qui me rend de nouueau par ta mort assuré,
 Desjoubs mille trespass rend mon ame abbatuë,
 L'assurance m'en plaiſt, mais la preuve m'en tuë,
 Elle m'oste le bien qu'elle me va prouuant
 Et fait que mon desir le perd en le trouuant.
 Ah! que l'euenement a rendu veritable
 Le songe dont ie veis l'image espouuantable
 Voler la nuit passée au devant de mon oeil!
 Lors encores bandé des voiles du sommeil,
 C'estoit sur la minuit, à l'heure que les songes
 Trompent moins les esprits de l'abus des mensonges,
 Que tout palle & défaict, triste & l'œil abaissé
 D'un grand coup de pistolle à la teste blessé,
 Et destrenché par tout de l'espée ennemie

Tutte veins presenter à ma veüe endormie,
Et m'ayant par mon nom appellé maintes fois,
À la fin tu me dis d'vne dolente voix,
Qui lamentablement sonne encore en mon ame,
Et d'un traict de pitié la memoire m'entame:
Daphnis ô mon Daphnis, qui les larmes aux yeux
Daignes pour mon salut importuner les Cieux,
Helas! tu perds en vain tes pleurs & tes prières,
Je ne suis plus vivant, ces pistolles meurtrières
M'ont fait perdre la vie en un triste combat,
Qui seruit hier à Mars d'espouventable esbat,
Et de qui la fureur a renuersé par terre,
Ainsi que la moisson d'une cruelle guerre
La plus grand' part de ceux qui bien armez de cœur
Ont tasché d'arracher le laurier au vainqueur.
Mon cœur percé des coups receuz à la bataille
Gist encor tout sanglant dessus un peu de paille,
Attendant qu'un linceul avec un peu de dueil
L'enferma pour iamais en la nuit du cercueil.
Mon petit frere mesme, à qui le trop ieune aage
Sembloit defendre encor de la lance l'usage,
Faisant de sa vertu les premiers coups d'essai,
En a fini ses iours de six balles percé,
La mort entremeslant ses cruels sacrifices
Des fruitz dont sa valeur te sacroit les premices.
Bien pouuoit le pauuret, & bien pouuois-je aussi
Voyant nostre destin si prest d'estre accourci,
L'allonger en fuyant ou demandant la vie,
S'il nous eust pris de viure vne si lasche ennie,
Mais abhorrans celui qui sauué d'un malheur
Doit sa vie à sa fuite & non à sa valleur,

Et croyans qu'un grand cœur, qui la honte apprehende,
Se sent oster la vie alors qu'il l'a demande,
Nous auons mieux aymé finir noz tristes iours,
Qu'avecques peu de gloire en allonger le cours.
Maintenant despouillez de noz robbes mortelles
Nous allons augmenter de deux ames nouvelles
Le nombre des esprits qui meurtris és combas
S'immolans pour leur Roy sont descendus là bas.
Doncques à Dieu Daphnis, ma richesse & ma gloire,
Et le plus doux obiect qui viue en ma memoire.
Je jure la terreur de l'Empire des morts,
Et Styx de qui ie vai passer les tristes bords,
Que ni voir en sa fleur ma ieunesse fauchee,
Ni de nostre maison la grandeur tresbuechee,
Ni penser que ma mort va tuer de douleur
Ma moitié miserable entendant ce mal-heur,
Ni preuoir les souffris & les larmes ameres
Que sur moi verferont & pere & mere & freres,
Ni mille autres ennuis ma mort accompagnans,
Ne percent point mon cœur de regrets si poignans,
Comme est celui de voir qu'une mortelle absence
Me prive pour iamais du bien de ta presence.
C'est le seul desplaisir qui l'esprit me remord,
Et qui me fait mourir encor' après ma mort.
C'est pourquoi ie requiers pour ma gloire dernière
Qu'on t'apporte mon corps endormi dans sa biere,
A fin que de tes mains recevant quelques fleurs,
Et si ce n'est point trop de tes yeux quelques pleurs,
Il en ressente l'aise en son cœur insensible,
Et qu'il en dorme apres un somme plus paisible:
Quant à moi qui viuant avec les bien-heureux

Ne serai plus alors d'aucun bien desfreux,
 Si m'en resouirai-ie, & me plaira d'entendre
 Ta bouche en soupirant dire à ma froide cendre,
 Que tu peux bien verser quelques larmes pour moi,
 Qui mon sang & ma vie ai respandu pour toi.

Ainsi me dit le songe, & sur ceste parole
 Le sommeil en sursault loing de mes yeux s'enuole,
 Me laissant les esprits d'horreur enueloppez,
 Et la bouche & les yeux de larmes tout trempez;
 Il est vrai que mon ame esloigna l'ennui d'elle
 Quand elle se souvint que de ceste nouuelle
 Les fantosmes d'un songe estoient les messagers,
 Qui sont le plus souuent trompeurs & mensongers.
 Mais las! ce n'est plus songe; il ne faut plus s'attendre
 Que mon mal au resueil moindre ie puisse rendre,
 Puisque rien ne sc'auroit mettre fin à mon dueil,
 Que le somme eternel qui se dort au cercueil.
 On dit qu'il croist des fruitz sur la rive d'un fleuve,
 Qui soubs un nouveau Ciel baigne vne terre neuue
 Dont qui gousté vne fois ne void iamais tarir
 La source de ses pleurs qu'à l'heure de mourir.
 Helas! pleust-il à Dieu que ces fruitz porte-larmes
 M'eussent rempli les yeux de l'effect de leurs charmes,
 Afin que ma pauvre ame eust de quoi iours & nuictz
 Fournir iusqu'au tombeau des pleurs à mes ennuis:
 Car ie veux comme un cœur dont la ioye est rauie
 Sacrifier au dueil le reste de ma vie,
 Sans que celant ma peine ou contraignant l'ardeur
 Des deuoirs d'amitié par ceux de la grandeur,
 Le masque le regret dont la poincte m'entame
 D'un maintien dissemblable à celui de mon ame;

Non non, ie ne veux point déguiser mon tourment,
Ni retenir des pleurs tombans si iustement;
Et plustost puise voir toutes leurs loix enfaictes,
Les humaines grandeurs que les amitiez saintes,
Que mes tristes sanglots par les vents espandus
Soient iusqu'au bout du monde à iamais entendus;
Que tout œil recognoisse en mon visage blesme
Que d'extreme douleur ie suis mort en moi-mesme,
Que les pompeux habits & richement dorez
D'un diuorce eternel soient de moi separez,
Et que ma vie triste enterree es tenebres,
Se païsse iour & nuit de complainctes funebres;
Ainsi le veult ma perte, ainsi mon amitié,
Ainsi mon triste cœur qui se fend de pitié:
Que pleust ores aux Cieux, recours des miserables,
Que pour pleurer mes maux autant qu'ils sont pleurables,
Une infinité d'yeux au sommeil indomptez
Me fussent maintenant dedans le chef entez,
Par où ma triste vie en pleurant escoulee,
Veist ma peine & ma perte en larmes esgalee.
Mais helas! reu le poinct où m'ont redimé les Cieux
Pour pleurer mes douleurs, c'est trop peu que les yeux,
Ains faut que le cœur mesme en sente les allarmes,
Et qu'il se fonde en sang aussi bien qu'eux en larmes,
Encor' enffé ie au front autant d'yeux larmoyans,
Comme les Cieux la nuit en ont de flambojans,
Et mon cœur versast-il par autant de fontaines
Son propre sang couisonné à celui de mes veines,
Ma douleur ne sçauroit esgaler mon mal-heur.
Die ma dolente plaincte esgaler mon mal-heur
Ah! pourquoи n'a permis cest absolu Monarque,

Qui tourne à son plaisir le fuseau de la Parque,
 Que le mesme combat qui tes tours a finis,
 Soubs un peril commun noz destins aynt vnis?
 Tu ne fusses point mort, ô ma chere esperance,
 Tu ne fusses point mort pour le moins sans vengeance:
 Car lors que i'eusse veu tomber ton corps à bas,
 Et tes yeux se fermer soubs la nuit du trespass,
 Mon ire bouillonnante au milieu de mes larmes
 M'eust mis entre les mains des invincibles armes,
 Par qui non seulement ton sang i'eusse appaisé
 Du sang de ton meurtrier par cent coups espuisé;
 Mais immolé, vainqueur, à ton ombre blesme
 Les escadrons entiers de l'armee ennemie,
 Puis reueenant à toi, de qui peut estre alors
 L'ame n'eust point encor abandonné le corps,
 I'eusse au moins de mes doigt sta paupiere fermee,
 Quand la mort l'eust du tout de flammes desarmee,
 A tes derniers soupirs mes soupirs confondant,
 Dans ton sang espandu mes larmes espandant
 Et peut estre ce coup de douleur n'importeille,
 Qui n'a peu me tuer, me blessant en l'oreille,
 M'eust à l'heure tué, me blessant par les yeux,
 Et noz esprits ensemble eussent quitté les Cieux:
 Mais le sort qui preside aux affaires mortelles,
 Clement executeur de ses loix trop cruelles,
 Ayant icy fiché la borne de tes ans,
 A voulu que les miens lui fussent suruivans,
 Afin qu'apres ta mort il resta sur la terre,
 Qui peult en ta faveur à l'oubli faire guerre,
 Qui d'un digne tombeau peult enclore tes os,
 Et gemir ton trespass d'assez dignes sanglots.

Et voila ce qui fait que la vie où ie traïne
Mon âge languissant m'est vn peu moins en haine,
Me plaisant à penser, pour mon seul reconfort,
Que tant plus ie riurai tant moins tu seras mort,
Puisqu'apres le moment, par qui l'ame est rauie,
La memoire des morts leur fert d'une autre vie:
Ausi ne verra point ce grand œil qui void tout,
Que iamais ta memoire en moi trouue de bout;
Et bien-que maintenant elle ouvre ma pensee
De cent mille cousteaux dont mon ame est blessee,
La mort m'ayant rendu douloureux & cuisant
Ce qui me souloit estre agreable & plaisant:
Si me sera tousiours funebre & lamentable
Le iour que ton trespass à rendu memorables;
Tousiours à ce iour-là vestu d'habits de dueil
Au cœur i'aurai la plaincte, & les larmes à l'œil,
Et tousiours ie fuirai d'y voir autre lumiere
Que celle des flambeaux esclairans une biere:
Qu'à iamais soit hâi des dieux & des humain
Ce iour où dans ton sang la mort trempa ses mains.
Soleil, pere des ans, grande flamme celeste,
Rends ce iour-là semblable à celui de Thyste;
Que iamais ta splendeur ne l'esclaire à son rang,
Qu'il y pleue tousiours, mais qu'il pleue du sang,
Comme à la plus sanguinante ou cruelle iournee
Qui par le rond des cieux se soit onques tournee.
Et toi champ de la mort funeste & malheureux
Qui seruis d'eschauffant aux actes rigoureux
De ceste impitoyable & fiere tragedie,
Que le courroux du Ciel à iamais te maudie,
Qu'il ne croisse iamais en toi que des chardons

Et bien que dans ton sein Cérès cache ses dons,
 Que iamais au Printemps tes feillons n'en verdissent,
 Ni chargez de maissous en Esté n'en blondissent;
 Ains qu'un froid eternel caché dedans tes reins
 Tue en toi la semence & le germe des grains,
 Et sur tous autres lieux en la funeste place
 Où du sang de Lysis rougit encore la trace.

Mais chere ame, que dis-ie, helas! ie te fai tort,
 Et si fai tort encore à vostre belle mort,
 O bien-heureux esprits, dont le vaillant courage
 A faict perir les corps en ce triste naufrage,
 Vostre nom qui vous rend des ans victorieux,
 Rend aussi voz tombeaux de voz corps glorieux,
 Et tant plus vostre sang d'herbes arrouse & baigne,
 Tant plus sont confairez d'endroits de la campagne;
 Qu'un Printemps eternel viue doncques en vous.
 O champs vraiment fataux, qu'un air serain & doux
 Temperant des Zephirs les fecordes halaines,
 Nourrisce mille œillets sur le dos de voz plaines,
 Dont ceux qui rougiront le pitoiable endroit
 Où Lysis en mourant trébucha palle & froid,
 Portent sur leurs sommets ceste écriture empreinte:
 Ici fust de Lysis la belle vie estinée,
 Passant, qui que tu sois, fais honneur à ce lieu,
 La terre en est sacrée au sang d'un demi-dieu.
 Ainsi diront les fleurs, & la race future
 Pleurant en apprendra la pitcuse aduenture.

Mais toi, qui que tu sois, homme impie & maudit,
 Que Megere elle-mesme à ce meurtre enhardit,
 Entends ces tristes mots de quelque part du monde,
 Que tu caches ta vie errante & vagabonde,

Craignant qu'un Dieu touché de ton coup inhumaine
 Ne venge sur ton chef le peché de ta main,
 Si ta fiere pistolle en tonnant desbandee
 Fut par ta cognissance à ce meurtre guidee.
 Je ne laisserai point couler dedans mon oeil
 L'insensible douceur d'un paisible sommeil,
 Que ton sang espandu iusqu'aux dernieres gouttes,
 Et de tes coniurez les miserables routtes,
 Laissans leurs corps en proye aux Corbeaux exposé.
 Ne rendent de Lysis les Manes appaisez;
 Et cache où tu voudras ta sacrilege teste,
 Rien ne te sauvera des coups de la tempeste,
 Dont le courroux du Ciel soigneux de le vanger
 Te viendra par ma main en fureur saccager.
 Car ce sang touſtours frai dedans ma souuenance
 Poursuira iour & nuit à me crier vengeance,
 Jusqu'à tant qu'il l'ait euë, & l'aura tost ou tard,
 Sans qu'il y ait pour toi d'azyle en nulle part,
 Si pressé d'un regret & desespoir extrême
 Tu ne te vas cachant es bras de la mort mesme.

Leuant la main au Ciel ainsi ie le promets
 Aux cendres de Lysis esteinées pour iamés,
 Et vous prends à tesmoins du serment que i'en iure,
 O vous race présente, & vous race future:
 Mais ie ne pense point qu'il riue soubs les Cieux
 Vne ame tant apprise es offences des dieux,
 Qu'elle n'eust point senti sa dextre retenuë,
 D'une soudaine horreur en son cœur suruenuë,
 S'elle eust cogneu celui que son plomb menaçoit,
 Et pensé le tuant qui c'est qu'elle blessoit.
 Car enfin l'amitié que ie t'avois iuree,

O Lysis, n'estoit point des peuples ignoree,
Et d'un coup de boulet le cheste transpercer
C'estoit du contre-coup le cœur me trauerser.

Aussi crois-je, & le bruit s'accorde à ma croiance,
Que celui qui finit ta vie & ta vaillance,
Cognoissant de son plomb le miserable effet,
Maudit lui même apres le coup qu'il auoit fait,
Maudit & detesta sa meurtriere pistole,
Prest à brusler sa main comme un autre scenuole:
Ce que si l'on n'a point faulsemement inventé
Pour rendre du meurtrier moindre l'impiété,
Qu'il viue: mais qu'il viue à iamais miserable,
A ses propres amis, à soi-même execrable,
Touſiours fuyant ma face, & iamais nulle part
Si hardi d'exposer son corps à mon regard.
Car si iamais mes yeux iettez à l'impourueü
Profanoyent leurs raiions en l'horreur de sa veue,
Mon cœur blessé de dueil ruisseleroit du sang,
Et cent traictz décochez m'outrageroient le flant,
Comme voyant l'autheur de mes douleurs extremes,
Le meurtrier de ma ioye & de l'un des moi-mesmes.

Ab! qui durant l'ennuy dont ie suis deuoré
Me mettra dans la main ce sainct rameau doré,
Sans lequel ne ſçauoient deſſous les terres sombres
Les viuans penetrer au Royaume des ombres?
Non, ſi le rameau d'or tant reueré là bas
Seruoit de ſauf-conduit au defir de mes pas,
La nuit n'eftendroit point cestे triste journée
Que ie n'y descendiffe, ainsi que fit Enée,
Pour y voir le ſuict de ma fiere douleur,
Et pour lui faire lire en ma triste palleur,

Combien sa belle vie au tombeau deualee
 Laisse par son despart la mienne desolée.
 Mais puis qu'il ne se peut sans desouiller ce corps,
 Impetrer que mon ame aille où vivent les morts,
 Au moins ô mon penser, toi qui peux à tout' heure
 Voler dans le sejour où mon Lysis demeure,
 Va(menant auoc toi mes pleurs & mes sanglots)
 Lui compter les ennuis qu'au cœur ie porte enclos.
 De voir qu'estans vus d'une amitié si rare,
 Ainsi cruellement le trespass nous sépare.

Di lui que ce qui plus me trauaille en mon ducil,
 C'est de voir qu'il differe à me mettre au cercueil,
 Qu'abandonnant mon ame aux douleurs qui m'affolent
 Ie bouche mon oreille à ceux qui me consolent,
 Et crains plus que la mort de perdre en cest ennuis
 Mes pleurs qui maintenant me sont au lieu de lui.

Que sa belle amitié touſſours viue en mon ame,
 A bien moins de douceur, mais non pas moins de flamme
 Que ie l'aimai vivant & le pleurerai mort,
 Jusqu'à tant que mes iours soient trenchez par le sort,
 Ce qui ne peut si toſt arriver à ma vie
 Que ce ne soit trop tard à ma dolente enuie.

Cependant que ie vi plaintif & gemissant,
 Et ma vie, & moi-mesme & le iour hayſſant,
 Et croyant que les Cieux qui lui sont favorables
 Y ont allongeant le fil de mes ans miserables
 De quelque peu de iours qu'il fait à mon ennuis,
 Pour bastir ſon ſepulchre & me plaindre ſur lui,
 Resolus de me faire en la tombe descendre
 Quand i'aurai de mes pleurs baigné ſa froide Cendre.
 Ainsi deſoit Daphnis, l'honneur des demi-dieuſ

Regrettant Lysis mort, Lysis l'heur de ses yeux,
Que sa ieune valleur & son trop de courage
Auoyent priué de vie en la fleur de son aage.

Les pleurs dont en ce dueil ses yeux estoient baignez
Des pleurs de tout le monde estoient accompagniez
Et chascun à part soi maudissoit la fortune,
Estant la perte rare & la plainte commune.
Son ennemi vainqueur, qui tout mort l'honora
Reuerant sa vertu le plaignit & pleura;
Mesme on dict que Charon le passant en sa barque,
Quand il le recogneut dist iniure à la Parque,
Et plaignant sa ieunesse indigne de la mort,
A regret & dolent le mit à l'autre bord.

Ausi iamais là bas n'alla d'ame plus belle,
Et puis qu'elle y bastit sa demeure eternelle,
La fille de Cerés peut bien sans larmoier
Pour iamais à Venus Adonis r'enuoyer.

Il a bien peu vescu si l'âge se mesure
Au seul nombre des ans prescript par la nature,
Et non à ce qui fait qu'aux Astress' esleuant
On se rend à soi mesme à iamais suruiuant:
Mais la seule vertu sert de vie à la vie,
Et le cœur fai-neant, qui sans l'auoir suiuie
Void par le cours des ans son cheueil argente,
N'a pas long temps vescu, mais a long temps esté:
Ainsi vit quelquee Chesne, à qui l'honneur de l'âge
A peut estre donné l'Empire du bocage;
Mais mal-heureux ceux-là, qui priuez d'un beau nom,
Viuans laissent doubter s'ils sont viuans ou non.

O Daphnis grand Herôs, de qui l'image sainte
Auoit marqué son cœur d'une eternelle emprainte,

Et l'auoit tout marqué sans en rien reserver,
 Où quelqu'autre pourraict se peult voir engrauer,
 Astre digne de luire en la supresme sphere,
 Si ton iour n'estoit point en terre necessaire,
 Dont la seule clarte pour fanal il s'uyuoit,
 Par qui seul, en qui seul, pour qui seul il viuoit.
 Bien seroit vn rocher, bien seroit vne souche
 Celui qui defendroit les plainctes à ta bouche,
 Maintenant que sa mort ton esprit tourmentant
 Et ta vraye amitié te les vont permettant.

Trop sensible est le traict dont la poincte t'entame,
 Et trop de sentiment vit dedans ta belle ame:
 Tu l'aimois trop Daphnis, lors qu'il estoit vivant,
 Et l'amour & la foi dont il t'alloit seruant
 Brusloit en ton esprit d'une flamme trop sainte
 Pour le voir maintenant sans larmes & sans plainte
 Par un meurtre inhumain au cercueil estendu
 Nager dedans son sang pour toi seul espandu.

Car si plus que sa vie estimer ton service,
 Si ses plus beaux desirs t'offrir en sacrifice,
 Ne respirer que toi, ta gloire & ton repos,
 N'avoir autre penser, n'avoir autre propos,
 Et dedans son esprit ne laisser prendre place
 A nul autre souci, peut faire de ta grace
 Meriter en vivant quelque effect d'amitié,
 Meriter en mourant quelque traict de pitié,
 Rien jamais de ton cœur & de tes yeux augustes,
 Ne tira des regrets & des larmes si justes:
 Mais si n'eust-il pas que ton cœur abbattu
 Laisse au faire de ce mal accabler ta vertu,
 Ni que sans coup ferir ta constance enchainee

Soit par ceste douleur en triomphe menée.
Bien est ta perte grande en ce commun mal-heur,
Mais plus grand est encor' ton nom & ta valeur,
Dont il faut desormais que la gloire consume
De tes plus grands ennuis l'angoisseuse amertume:
Non autrement qu'on void le Danube Alemant,
Ou le Nil dont le cours se va tant renommant,
Deux grāds fleuves, deux mers, qui sortās de leurs couches
Yomissent iour & nuit par sept diuerses bouches
L'orgueil de leurs grands flots dans le sein de la mer,
Où leur nom se va perdre, & leur onde abîmer.
Vous diriez en oiant leurs superbes menaces
Fremir contre les bords qui brident leurs audaces,
Que leurs flots orgueilleux se courans descharger
Yont noyer la mer mesme & le goust en changer;
Cependant aussi tost que leurs eaux sont meslées
Aux vastes profondeurs des grands vagues salées,
Les gouffres de Thetis les vont engloutissant
Dans l'abîme infini de leur sein mugissant,
Sans en rien alterer leur saueur naturelle,
Et sans croistre leurs flots d'une goutte nouuelle:
Daphnis, que les assauts dont le sort rigoureux
Combatra desormais ton esprit genereux,
Aillent ainsi tousiours abîmant leur orage
Au fond de la grandeur qui loge en ton courage,
Qui loge en ta fortune, & qui fait soubs ta foi
Fleschir tant de mortels, qui n'esperent qu'en toi.
La bonté de ton ame aux saintēs desirs ouverte
Ne veut pas que du tout tu mesprises ta perte;
Non, n'en fai pas mourir le iuste sentiment,
Mais fai que son regret blesse moins sanglantement,

Et respondent d'effect au los qui te renomme,
Sens-la comme yn ami, porte-la comme yn homme,
Comme yn grand comme toi, qui grand en toutes tes faicts
N'as l'esprit destine qu'à porter de grands faictz.
Les dieux, qui de fortune avec toi symbolisent,
Ne pleurent point la mort de ceux qu'ils fauorisent,
Mais leur donnent le Ciel, les rendent immortels,
Leur font dessus la terre eslever des autels,
Couronnent leur vertu, couronnent leur memoire
Des perdurables fleurs de l'immortelle gloire,
Et de telles faueurs les rendre bien-heureux
S'appelle en eux pleurer leur tressas rigoureux:
Toi Daphnis appasiant tes douloureux allarmes
Plentre ainsi ton Lysis sans soupirs & sans larmes,
Non pas lui bastissant des temples comme aux Dieux,
Non pas te promettant de lui donner les Cieux;
Mais rendant sa valeur à iamais memorable
Par tout ce qui peut rendre yn renom perdurable.





LA MORT D'ASTREE.

ESIA le doux Printemps redoroit la cōtrée,
Ayant noué sept fois le lien bien-heureux
Qui enchainoit Cleon avec la belle Astrée:
Et le mois de Venus esmaillant son entrée
Portoit à l'envy d'eux ses brasiers amoureux.

Les oiseaux eschauffez desgoisoient leur ramage,
Les citadins des bois courroient à son brandon,
Les arbres accoliez marioient leur fueillage,
L'onde sentoit sa flamme, & le Ciel veuf d'orage
Esteignoit tous ses feux aux feux de Cupidon.

Le Soleil regardoit & Cleon & sa Dame,
Cleon miroit Astrée, & l'Astre nompareil:
Astrée le Soleil, & l'astre qui l'enflamme:
Et tous trois esclatans d'une diuine flamme,
Ne scauoient qui des trois estoit le vray Soleil.

La beauté se miroit aux beautez de la belle,
La Vertu se miroit aux vertus du guerrier,
La Foy viuoit en eux & ils viuoient en elle,
Et peuploient l'Univers d'une flamme immortelle,
Si la mort n'eust rauî à l'Amour son laurier.

Car ainsi qu'un grand Chef, qui après cent trophées
Void arrester son cours par des peuples esmeus,
Ne pouvant renuerter leurs tours bien estoffées,
Renuerse leurs conseils par ligues eschauffées,

Et ne pouuant par soy les surmonte par euse.

Ainsi, Cleon, la Parque enuiant tes victoires,
Complota de t'auoir par vne part de toi,
Et dedans ses lauriers ensuevir tes gloires:
T'as par trop (disoit-elle) en mon sein d'ombres noires,
Le me yeux auourd'hui illustrer d'un grand Roi.

Elle parloit ainsi, branslant au poing sa lance,
Contre la belle Astree absente de ton œil,
Ayant traistre espié le iour de ton absence,
De peur d'estre domptee en ta douce presence,
Et te donner de quoi triompher du cercueil.

Le dard sifflant ouurit sa poictrine albastrine,
Poictrine digne obiect des traicts d'Amour vainqueur,
Autant qu'indigne, helas! du dard de Libitine:
Rien ne fit resistance à la poinçone aymantine,
Que ton doux souuenir qui viuoit dans son cœur.

Le Lis s'emparoit ia de sa iouë pourpree,
Et l'Amour s'entomboit dans le feu de ses yeux:
Le corail & le ris de sa bouche sucrée
Esteints n'animoient plus ceste douce contrée,
Où Cleon eust iadis le Paradis des Dieux.

Son sein fut faict panthois, ses mains furent tréblantes:
Son beau cheffe pancha tout ainsi qu'une fleur
Surchargee du faix des pluyes decoulantes:
Tout son corps fut matté de douleurs violentes,
Mais son cœur fut plus fort au fort de sa douleur.

O Dieu! que sont les biens que donne la nature
Que des fleurons pourprez sur la ronce espanis?
Qui payent noz desirs d'une amere poinçure.
Si le Soleil lessant admire leur teinture,
Le mesme Astre couchant les regarde fanis.

Rien n'est ferme çà bas, que la gloire immortelle
 De ceux que Calliope arrache du trespass:
 Si quelqu'un la cherit, il reuira par elle:
 Muse, mon cher soucy, que ceste ame tant belle
 Entre dedans la tombe, & n'y seiourne pas.

Or la nuit de devant l'inhumaine destresse
 Qui estreignit, helas! ce bel astre à noz yeux,
 Ains le fit luire au Ciel rayonnant de liesse;
 La belle disposant çà bas de sa richesse,
 Monstra que sa richesse estoit là hault és Cieux.

Et voyant ses amis tous escoulez en larmes,
 Pareille & de couleur & de voix à l'oiseau,
 Qui remplit à sa mort l'onde & le Ciel de carmes:
 Elle parloit ainsi appaisant leurs allarmes,
 Bien que son flanc souffrit l'allarme du tombeau.

La mort n'est point un mal, c'est le port de la vie
 Qui nous est ici bas un Océan de morts:
 C'est le guichet par où l'ame faict sa sortie,
 Pour voler au grand Tout duquel elle est partie,
 Et libre se sauver des prisons de ce corps.

La mort n'a point en soy de default, ni de vice,
 Que le vice qui vient du default des humains:
 Elle est guerdon aux bons, & aux meschans suppliée:
 C'est le tribut commun, & ce grand edifice
 Des Cieux, doit tresbucher par l'effort de ses mains.

Ainsi parloit Astrée, estayant leur constance
 Par ses belles raisons: & d'un œil addouci
 Regardoit son trespass avec telle assurance,
 Qu'autre ne sçauroit voir en ceste contenance,
 Non l'effroi de la mort, ains le moindre souci.

L'Aurore allumoit ja ses angoisses dernieres.

Quand sentant amortir les rais de son beau iour,
 Elle ietta les rais de ses foibles paupieres,
 En cerchant son Cleon flambeau de ses lumieres,
 Pour aller à la mort aux esclairs de l'Amour.

Mais ainsi que l'esclair fend le triste nuage,
 Illustrant de ses feux l'ombre qui le restreint:
 Ainsi ce beau regard illustra son visage,
 Donnant aux assistans vn evident presage,
 Qu'un feu si eschaltant seroit bien tost esteint.

Et la belle frustree (ainsi qu'aux ombres vaines,
 D'un songe mensonger le sieureux est deceu):
 Trouuant à son resueil des feux pour des fontaines,
 Ne trouua rien, helas! que l'ardeur de ses peines
 Qui forma ce regret dedans son sein conceu.

Où es-tu mon Cleon, seul bien que ie desire?
 Où es-tu que fais-tu? helas! sois heureux,
 Sois bien-heureux, Cleon; mon cœur qui te souspire,
 Te dit un long adieu; adieu mon doux martyre,
 Aime tes chers enfans nostre gage amoureux.

Adieu donc, ie m'enfuis aux ioyes nompareilles,
 Et ie n'attends que toi pour finir mes adieux:
 Elle dit soupirant, & le Ciel par merueilles,
 Souhaitta pour l'ouyr d'estre fait tout oreilles,
 Ainsi que pour la voir il s'estoit fait tout yeux.

Or le Prince, percé de la fiere nouuelle.
 Comme un Cheureul portant la fleschc qui le poind,
 Galeroit par la nuit où sa douleur l'appelle,
 Demi-vivant en soi, & demi-mort en elle:
 Mais tout entier au mal qui ne le laisse point.

Cleon, arreste toi, bien que le monde en armes,
 Ne t'ait peu arrester: arreste toi Amant,

Ou bien demande au Ciel en ces tristes allarmes,
Deux fleuves en tes yeux pour ne te perdre en larmes,
Et pour n'estre empierré, vn cœur de diamant.

La belle cependant tenant ses deux mains iointes,
Et son cœur & ses yeux eslevez vers les Cieux,
Souffrois doucement son ame aux ames saintes:
Et les Anges portez dessus leurs ailes peintes,
La portoient doucement de son mal à son mieux.

Quand le Soleil monté au char de sa lumiere,
En leuant veid coucher ce bel astre mortel,
Il se ternit trois sois au front de sa carriere,
Desirant de mourir, & par sa fin derniere
Conurir cét accident, d'un ombrage immortel.

Mais combien voulus-tu, ô belle ame rauie,
Appeller le beau nom, que tu ne peux nommer,
Tant la mort eust grand' peur qu'il te retint en vie:
Lors palle tu semblois mourir avec l'ensie,
De dire si ie meurs, ie ne laisse d'aimer.

Palle, bon Dieu, que di-ie, ains comme neige estreinte,
Blanchissant à l'abri des collines du Nort:
Gisant non comme vn feu amorti par contrainte,
Mais ainsi qu'une lampe à faute d'huile esteinte,
Qui change doucement la vie avec la mort.

Gisant elle sembloit reposer comme lasse,
D'un voyage loingtain: & ce repos estoit,
Le tresspas tant horrible à nostre humaine race:
Et ce tresspas encor fut si doux sur sa face,
Que la vie parut amere à qui restoit.

A son despart les cœurs des deitez amies
Chanterent de liesse vn hymne glorieux:
Et ses femmes hurlans lamenterent blesmies,

Comme si par assault les flammes ennemis
Eussent couru les toits des hommes & des dieux.

Et les Belles (l'honneur de la Cour estonnée)
Après mille soupirs, mille cris, mille pleurs,
Tenans de tous costez sa couche enuironnée,
Parsemerent de fleurs ceste fleur moissonnée,
L'appellans d'une voix la plus belle des fleurs.

Puis l'une en soupirant parloit en ceste sorte:
Repose en paix, belle ame, ains l'exemple parfaict
De toutes les vertus que ton esprit emporte,
De toute la beauté qui gît en ton corps morte:
Bref, l'unique miroir que le Ciel s'estoit fait.

Sois en paix: mais de nous que sera-ce en peu d'heure,
Si tu es, ô beau corps, l'hoste d'un monument?

O Ciel! ô esperance! ô debile nature!
Qui verra plus à bas beauté digne qu'on pleure
Pour sa mort, si la mort prend tout nostre ornement?

Elle disoit ainsi: mais là la renommée
Semoit de toutes parts cest estrange accident:
Cleon sentoit dès à sa poitrine entamée,
N'ayant encor ouy la mort de son aimée,
Et l'oyant il sentit son trespass euident.

Car ainsi qu'un grand Pin, seul honneur d'un botage,
Que les vents ont en vain mille fois combatis,
Ceda en fin à l'effort d'un furieux orage:
Ainsi ceda Cleon, combien que son courage
N'eust apres à ceder qu'à sa seule vertu.

Qui se pourra vanter d'une longue assurance,
Puis que ce grand Heros, qui par viues valeurs
Venoit d'atterrer Mars sous le fer de sa lance,
Semblant avoir lié los pieds de l'inconstance,

se void en vn mal-heur dompté de cent mal-heurs?

Le recit (ô recit plein de morts violentes!)

Le pasma comme mort dans les bras de ses Pairs:

Et son esprit porté sur ses ailes volantes,

Suyuoit l'esprit d'Astrée aux grands voutes roulantes.

O Cleon, la céchant tu te perds, & nous perds.

Comme au iour les grands feux ne sont que des fumées,

Et ne se monstrerent feux qu'aux ombres de la nuit:

Les vertus tout ainsi dans leur calme inhumées,

Ne se monstrerent vertus qu'aux rigueurs allumées.

Ces rien ne leur nuit tant que ce qui moins leur nuit.

Prince, qui t'a monté dessus les plus haults festes

De l'honneur immortel, que tes aduersitez?

Tous les autres devront le bandeau de leurs testes,

Au sort, ou à la loi: mais toi à tes conquestes,

Qui ont tiré du mal tant de prosperitez.

Pourquoi donc maintenant esbranches-tu tes pa'mes,

Per nettant que le ducil foule aux pieds tes vertus?

Si le sujet est grand, qu'il trouble moins tes flammes:

Le propre des Heros, comme toi, grandes ames,

Est de voir cheoir le Ciel sans se voir abbatus.

La Belle que tu plains, grand Prince, n'est pas morte,

C'est nous qui sommes morts, & ne le pensons pas:

Elle te void du Ciel, & du Ciel te conforte,

N'afflige donc ton cœur, Amant, en ceste sorte,

Car tes langueurs lui sont tout autant de trespass.

Le Ciel qui la forma sur son moule plus digne,

La voulut faire voir pour nostre estonnement,

Et la faire coucher tout ainsi qu'un beau signe:

Estimant que la terre estoit par trop indigne

De porter un Soleil comme son firmament.

Or Cleon reuenu desbondoit sa poictrine
En soupirs & en pleurs, ainsi que dans les bois
Le Rossignol trouvant son nid hors de l'espine
Remplit de longs regrets la contrée voisine,
Plus rempli mille fois de douleur que de voix.

Las! disoit-il, ouurant sa paupiere amortie,
Tronquant de cent soupirs son discours in gal,
Que suis-je? suis-je mort? ou si je suis en vie?
Si je vis, pourquoi vis-je, estant mort en partie?
Et si je ne vis plus, pourquoi sens-je mon mal?

Mais je vis, o douleur! bien que mort en ma belle:
O Ciel qui l'as rauie! o Ciel iniurieux!
rends la moi, ou prends moi, je ne suis qu'un en elle:
Et toi qui m'as laissé, dy, Maistresse infidelle,
Peux-tu voir mon enfer, & t'arrester aux Cieux?

Cleon plaignoit ainsi se fondant tout en larmes,
Lui qui sans soupirer & sans mouiller ses yeux,
Veid tant d'hommes sanglans meurtris dedans leurs armes:
Mais helas! que ne peut sur les plus fiers gens d'armes,
Celui qui desarmé se rend maistre des dieux?

Panché dessous le faix de sa longue destresse,
Il passoit en sanglots & les iours & les nuictz,
Quand sur l'aube assoupi & matté de tristesse
Le Ciel lui presenta par songe sa Maistresse
Autant pleine d'Amour qu'il estoit plein d'ennuis.

Belle du mesme or fin de sa temple yuovine,
Belle des mesmes yeux & si doux & si clairs,
Belle du mesme ris de sa bouche pourprine:
Mais plus belle d'autant qu'elle estoit plus diuine,
Et que ses restemens estoient vestus d'esclairs.
Elle sembloit lui dire, O l'ame de mon ame,

Pourquoi regrettes-tu de me voir en bon-heur?
 Je ne sens moins au Ciel qu'en la Terre ma flamme,
 Ton Amour bien plus grand & plus parfaict m'enflame,
 Tresheureuse par tout, sinon en ta douleur.

Rends moi, je te suppli, mes ioyes constumieres,
 Aime moi en t'aimant. Helas tu te deçois,
 Tous ces tristes soupirs esteignent mes lumieres:
 Et tu ne scais, helas! que tes moites paupieres
 Espandent non tes pleurs, ains le sang des François.

Mon cœur, ne plains donc plus, i: ne suis point absente,
 Bien qu'inuisible aux yeux, ie suis avecques toi:
 Et si ton cil encor me veut voir plus presente,
 Ton Cesar, mon miroir au vif me represente,
 Tu m'y verras en toi, tu t'y verras en moi.

Elle parloit ainsi, quand ses rais la cacherent
 Dedans les rais du tour: & lui tout consolé,
 Delibera de voir la tombe où se coucherent
 Tant de perfections, que les Cieux espancherent
 Sur le corps, où son cœur vit pour jamais collé.

Puis marchant pas à pas, entouré de Noblesse
 A dueillie en son dueil, triste en ses desplaisirs,
 Morne il alloit au temple où gisoit sa Maistresse:
 Le silence courroit par l'espais de la presse,
 Et si quelqu'un parloit, il parloit en soupirs.

Approché du tombeau, palle, froid, immobile,
 Il colla longuement sur le marbre son cil:
 Puis enfin desbondant vne mer infertile
 De pleurs & de soupirs, par un helas debile
 Il ouurit son silence, & parla au cercueil.

O marbre cher & saint, qui es dedans ta lame
 Mon cœur, comme au dehors mes yeux tousiours fendant,

*La mort n'est point en toi; mais l'amour & sa flamme:
Aussi ie sens tousiours tes brasiers dans mon ame,
Moins addoucis, helas! mais non pas moins ardants.*

*Prens donc, prens ces soupirs, & ces baisers encore,
Que ie laue de pleurs, & les donnes au beau corps
Qui gist froid dans ton sein, & que mon sein adore:
Afin que si iamais son bel esprit l'honore
D'un regard, il regarde avec sa mort, mes morts.*

*Ainsi parloit Cleon, & la Tombe creusee
Murmuroit aux soupirs de son gemissement,
S'arroufant à ses pleurs d'une triste rosée:
Quand mesme il la baifa elle estoit embrasée,
Et sembloit au despart vouloir suyure l'Amant.*

A. De Vermeil.

STANCES.



*V R I L, non au Printemps, mais à l'hy
uer semblable,
Qui des plus belles fleurs la plus belle as
fauë,
Pour marque à l'aduenir de ce crime
execrable,
Puisse d'entre les mois ton nom estre banni.*

*Tout autre mois produise; & rien, mois infertile,
Que glaçons & que neige en toi ne soit produict:
Comme ennemi des fleurs & des fructs sois sterile,
Puis que tu as meurtri ceste fleur & ce fruct.*

Nous auions l'abregé dans vne creature

De tout

De tout ce que le Ciel eut iamais de plus beau:
Et toz la renfermant souz vne sepulture,
La sis d'un mesme enfant mere, bers & tombeau.

De ce triste accident la nouuelle trop vraie
De Henri tout soudain l'oreille alla blesser:
Et tout au mesme instant d'une sanglante plaie
Par l'oreille le coeur on luy veid transpercer.

Combien tu souhaitas que la Parque deceue
T'eust liure, non à eux, cest assaut, o grand Roi:
Ton corps entier plustost ceste mort eust receue,
Que de la voir souffrir à ces deux parts de toi.

Las! dès le premier bruit de ce fameux desastre
Plusieurs de grande crainte eurent le cœur tranci,
Qu'aitant ton œil souffert l'éclipse de son astre,
Ton œil, astre des leurs, ne s'éclipsa aussi.

Et chacun sans te voir en ton angoisse extrême,
Compatissant de l'ame à ton mal réhement,
Fut constraint d'admirer esa ta personne mesme
Le patron d'un bon Prince, & d'un fidel Amant.

Mais voiant de ce bien la perte irreparable,
Pourquoi vis-tu de pleurs, de regrets, & de siel?
Si le vouloir de Dieu n'est iamais reuocable,
Que te sert d'estriuer contre l'arrest du Ciel?

Voudrois-tu, grād Monarque, indōptable aux allames,
Contre qui rebouchoient tous les dards du mal-heur,
Imaimcu jusqu'ici te laissant vaincre aux larmes,
Toi qui fléchissois tout fléchir souz la douleur?
Si l'enuieuse mort tasche à rendre estouffées
Les vertus dont ta vie à celebré ton nom,
Veuex-tu pour lui ceder abatre tes trophées,
Et pour croistre sa ioye amoindrir ton renom?

Nul ne s'estonnera qu'une si juste plainte
 Ait d'une grande cause un grand effect en toi:
 Mais si ne faut-il pas que ceste griefue attainte
 T'ait nauré comme un homme, ains touché come un Roi.

Car le vif souuenir de ces douceurs rauies
 Pourroit bien accourcir, par excez de douleur,
 Ta vie, en qui subsiste un million de vies,
 Qui toutes en ta fin apprehendent la leur.

Mais de tant de subiects, qui mort te voudroiet suire,
 Oy la voix qui s'escrie en ces mots aujourd'hui:
 Si d'ennui pour soi-mesme il se desplaist de viure,
 Qu'il viue au moins pour nous, & nous mourrois pour lui

Du Maurier

TOMBEAU DE TRES- ILLVSTRE DAME, MADAME Loysse Budos, espouse de Mon- seigneur le Duc de Mommo- rancy, Pair & Connestable de France.



ONCQVES le clair Soleil qui luisoit
 sur la France,
 Eclipse pour iamais so flâbeau radieux?
 Doncq' au lieu du beau iour de sa chere
 presence,
 Vne nuict eternelle obscurcira noz yeux?
 Ce Soleil de beaulté passant l'autre en lumiere,
 Budos l'honneur du Monde, a le Monde laisse.

*Et l'impitieux cizeau de la Parque meurtriere,
A le bien des François d'un seul coup renverser?*

*Cette Idée du beau, ce Temple de Sagesse,
Ce chef d'œuvre des Cieux, ce Miroir de l'Honneur.
O du cruel Destin trop iniuste rudeesse!
A senty d'Atropos la barbare fureur!*

*Il n'est rien plus certain que cette Mort certaine
Honte des immortels, & malheur des humains,
~~L'~~ qui convertira tout mon corps en fontaine,
Pour dignement pleurer ces actes inhumains!*

*Helas ce clair Soleil commençoit sa carriere,
Et n'estoit point encore au Midy de son cours,
Quand le Ciel ennuieux de sa douce lumiere
D'un eternel nuage a couvert ses beaux iours!*

*O Dieu que cette mort sera perdre de vies!
Que ces beaux yeux esteints causeront de trespass!
O diuines beautez quand vous fustes rauies,
Vous rauisstes aussi tous les biens d'icy bas!*

*Nostre plaisir estoit de voir les belles roses,
Que le pudique Amour sur vos ioués semoit
D'admirer le coral de vos leures décloses,
Mais dessus tout l'Esprit qui le corps animoit.*

*Vos accents mesurez faisant vne harmonie,
Inspiroient en noz cœurs l'amour de verité,
Et pour dresser au bien le cours de nostre vie,
Nous addressions les yeux sur vostre intégrité.*

*Nostre esprit admirant vos Beautez numpareilles,
Des ailes du penser s'esteuoit dans les Cieux,
Et contemplant hardy les diuines merueilles,
De tant de biens receuz rendoit gracie à vos yeuse.*

Lasio rare Beaute, modèle d'innocence,

Vous estiez vne amorce à la Diuinité!

*Et crains bien maintenant par vostre iniuste absence,
De voir regner par tout l'ingrate impiété.*

*Or tant de dons du Ciel vous rendant admirable,
Des coeurs plus generoux vous fustes le dezir:
Et surmontant celuy de ce grand Connestable,
Pour sa seule Compagnie il vous voulut choizir.*

*La France sçait assez, & vous mieux que la France,
Que vous fustes son Bien, sa Gloire & son Honneur,
Et qu'ayant tous les biens en heureuse abondance,
Il eust creu n'auoir rien s'il n'eust en vostre cœur.*

*Vous auiez en si x ans d'ame & de corps vnie,
Esprouué les effecls de son ardent Amour,
Amour, helas qui fait qu'il desdaigne sa vie,
Depuis que vos beaux yeux laisserent nostre iour.*

*Depuis ce triste iour ce Seigneur miserable,
A touſtours de ses pleurs laveé son noble sein,
Et semble à voir son geste, & son oeil pitoiable,
Que vous suyure bien toſt fait son triste deſsein.*

*De ses gemſſemens le Ciel il importune,
Et refuse à ſes ſens ce dont ils ont beſoing,
Et pour nourrir encor vostre amitié commune
De ſoy-mefme, & mal-heur! il délaiſſe le ſoin.*

*Vostre petit Henry, cher & pretieux gage
De vostre ſaint Amour, reste tout étonné,
Et bien que le pauuret ne voye ſon dommage,
Il ſembla qu'il ait peur d'en eſtre abandonné.*

*Magnanime Seigneur, ſi l'amour coniugale,
Vous incite à chercher vostre chere moitié,
Que celle des enfans enuers vous ſoit égalle,
Et joyez retenu d'Amour & de pitie.*

Laissez les pleurs pour nous & pour la triste France,
 Qui perd tout son bon-heur, & ton son ornement,
 Qui receut la voyant sa plus douce Esperance,
 Et qui peid la perdant tout son contentement.

C'est à nous à verser des larmes éternelles,
 Pour l'absence d'un bien qui fut si pretieux:
 Et d'accuser le Ciel de ses rigueurs cruelles,
 Qui du bien des mortels est si tost enuieux.

En l'Auril de ses iours rauir vne Déesse,
 Qui seruoit de lumiere & d'Honneur aux François,
 Qui fut la Bonté mesme & la mesme Sagesse,
 Las! c'est executer de trop seueres loix!

Ny les diuins rayons de ses chastes œillades,
 Ny sa denotion, ny sa graue douceur,
 Ny le mal enduré dans ses veines malades,
 N'ont peu du fier destin assouvir la rigueur.

O rigueur sans exemple, o Mort impitoyable,
 Tu raus en sa fleur la fleur de l'U niuers,
 Et pour rendre ton nom tristement memorable,
 Tu nous laisse à iamais d'obscrité couuers.

Beau Paradis des yeux, des Vertus l'exemplaire,
 Source de beaux desirs, douce R eyne des cœurs,
 Las, vous abandonnez nostre triste emisphere,
 Et nous laissez comblez de tristesse & de pleurs!

Vous emportez nos cœurs, vous nous laissez sans an
 Helas! qui ont suivi la vostre dans les Cieux,
 Ce que nous respirons vient de la douce flamme
 Qui reste encor ç a bas de l'esclair de vos yeux!

Nous restons seulement pour noz larmes espandre
 Sur le sacré tombeau garde de vostre corps,

Et pour sacrifier à vostre sainte cendre,
Tout ce qui est propice à contenter les Morts.

AVTRE.

SONNET.



*A Merueille des yeux; l'Eftonnement de
l'ame,
La Sageſſe aſſéblée avecques la Beaute,
L'Honneur, la Courtoisie, avec la Loy-
auté,*

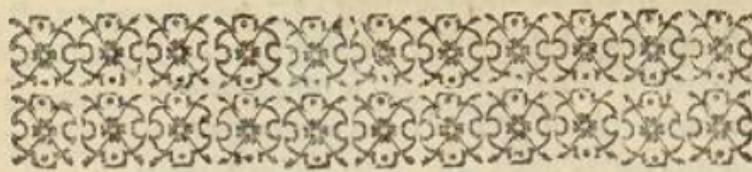
Miracle trop certain! logent ſoubs cette Lame.

*Ce Miroir de vertu, cette parfaicte Dame
B V D O S dont le merite en tous lieux eſt vanté,
En ce lieu venerable a ſon corps arreſté
Melas! iuſques au iou r que tout doibt eſtre en flame.*

*Paſſant, laisse les yeux & l'ame en ce Tombeauſ,
Car tu ne verras rien au monde de ſi beauſ
Qui merite l'effet de l'ame & de la veue:*

*Le Soleil eſt obſcur & l'Honneur meſme abiect,
Quand ils ſont comparez a ce diuin ſubiect.
Las! il eſt trop croiable à quiconque l'a veue.*





AVTRE TOMBEAV.

VN I Q V E fleur du Monde, & l'Hon-
 neur de la Terre
O mal-heur des mortels! dort dessous ceste
 pierre!
BVDOS le doux obiect des ames & des
 yeux,
Ta Laissé le corps, en s'en-volant aux Cieue.
Passant, porte respect à ce marbre honnable,
Où gist tout ce qui fut au monde d'admirable.
Si tu n'as de ses yeux admiré la splendeur,
Si tu n'as de sa bouche appris quel fut son cœur:
Ne'sspere pas sçauoir sinon par coniecture
Le merite infini de cette Creature:
Car plustost on dira le nombre des oseaux,
Plustost on comptera les celestes flambeaux,
Que dire la Vertu, la sagesse, & la Grace,
Qui logeoient en son cœur & luisoient en sa face.
Et l'homme audacieux se feroit estimer
Qui de ce hault desir se voudroit enflammer.
Car qui seroit celuy fust-ce Ronsard luy-mesme,
Qui peult representier la beauté plus qu'extrême
Qui fairoit eschauffer & glacer les Espris
De ceux qui regardoient cette chaste Cypris?

Quelles vives couleurs, ou quelle Poësie
 Feroient imaginer la celeste Ambrosie
 Qui coulent dans les cœurs par le rauissement
 De iouir des beautez du Ciel en vn moment?
 Soit que son œil diuin lançast ses douces flammes
 Soit que sa douce voix charmast l'ame des ames,
 Sans doute l'art humain ne sçaurroit exprimer
 S'il failloit ses Beautez adorer ou aymer.

Toutesfois, o du Ciel trop rigoureux outrage!
 Nous perdons pour jamais ce Tresor de nostre age,
 Et les Dieux qui n'auoient rien qui parust si beau
 Ont mis l'Esprit au Ciel, & le corps au Tombeau:
 Et faisant leur profit de nostre extrême perte,
 Laissent de son Honneur nostre France deserte.

O rage du destin, o barbare fureur!
 O detestable envie, o damnable rigueur!
 Pourquoy contre la loy de Nature establie
 Arrestez-vous le cours de cette douce vie?
 Qui ne faisoit qu'entrer en son ieune Printemps
 Et n'auoit accomply cinq lustres de ses ans?
 Quoy doncq' cette Beaute qui ne se peult comprendre
 De l'œil ny de l'Esprit, sera reduite en cendre?
 Ces beaux yeux qui tenoient les cœurs en leur pouvoir
 Teux que le Soleil mesme estoit heureux de voir
 Seront doncques couuers d'vn eternel nuage,
 Et le Soleil encor fera veoir son visage?
 Non, non, triste Soleil cache ton clair flambeau,
 Celuy que tu cherchois est couvert d'vn Tombeau
 Où iamais les rayons de ta douce lumiere,
 De ceux qu'il tient cacher n'esclare la paupiere.
 Pauvre petit Amour cherche vn giste estranger

Tu ne logeras plus où tu soulois loger,
 Ton beau Temple est destruit, ta retraicté honnable
 La divine B V D O S, la belle Connestable
 Helas n'est plus au monde! & de cette Beauté
 Il ne se voit plus rien sinon qu'elle a esté.
 Pleure petit Amour & enterrer tes armes
 Aussi dans ce Tombeau, cher subiect de nos larmes,
 Accuse avecques nous la rigueur de la Mort
 Qui nous laissant ça bas nous faict vn second tort;
 Mort helas! desormais à ceux-la souhaitable
 Qui ont veu ce miracle aux neveux incroyable!

Mais, ô cruelle Mort, en despit de tes traicts
 Ses beaux yeux en nos coeurs seront tousiours pourtracés
 Yeux qui pouuoient calmer par leur œillade douce,
 L'orage de la mer lors qu'elle se courrouce:
 En despit de tes traicts, dure & cruelle Mort,
 Nous aurons dans le cœur l'Idée de son port,
 De son beau port diuin dont la Majesté sainele
 Donnoit en mesme instant & l'amour & la crainte.
 Nous ferons viure encor' ô barbare Atropos
 Les oracles sacrez de ses diuins propos,
 Propos doux Truchements des vertus de son ame
 Qui plus que son bel œil lançoit de douce flame,
 Qui descouroit à nud les haults secrets des Cieux
 Où elle est maintenant assise au rang des Dieux.
 Doux propos qui souuent nous auoit faict comprendre
 Que les corps seulement, ô Mort, tu pouois prendre,
 Mais que l'Esprit diuin dans le Ciel retournoit
 Qui comme vn prisonnier dans le corps seiournoit.

O belle ame du Ciel la plus parfaicté Essence
 Tousiours de vos propos nous aurons souuenance,

Et vos sainctes Vertus & vos Perfections
Nous seruiront de guide en toutes actions.

Vos diuines Beautez, vostre Honneur, vostre Gloire
Seront touſtours grauez dedans nostre Memoire,
Et n'estimant pour vous le marbre eſtre aſſez beau,
En nostre propre cœur ſera vostre Tombeau,
Où le Dueil & les Pleurs & la Melancolie
Iuſqu'au dernier ſouſpir nous feront compagnie.

A V T R E.

BVDOS qui fut du Ciel le plus parfaict ouvrage
Fut du Ciel appellée au Printemps de ſon age,
Ne voulant endurer qu'une telle Beauté
Fust priuée long temps de la Diuinité.

A V T R E.

Pour mettre ſur le Tombeau.

CELLE dont le beau corps ſous ce Tombeau repose
Se nomoit de BVDOS, l'Heur du mode & le Dueil,
Si tu as vn des ſens de l'ouye ou de l'œil,
Ce ſeul nom te ſuffit sans te dire autre chose.



AVTRE.

L'UNIVERS racourcy, l'Idée du vray Beau,
Lo mal-heur des Mortels, gisit dessous ce Tombeau.

N. R. P.

QVATRAIN.

CE qui estoit au monde de plus beau
Triste accident! gisit dessous ce Tombeau,
C'estoit B V D O S la belle Connestable,
Qui seule estoit à soy-mesme semblable.

AVTRE.

TO V T ce qui fut beau,
Dessous ce Tombeau,
Maintenant repose,
Loyse B V D O S.
En sacré repos,
Las! y est enclose!

P. G A S S E L I N. P.

o 2j



AV PASSANT.

DE funestes Cypres, de Roses, & de Lys,
 Couurez ô Viateur, ces os ensevelis:
 De Lys & de Cypres, de mille fleurs de Rose
 Couronnez la Beaute dedans ce Marbre enclose
 R A P I N fournit en ces beaux vers
 De Lauriers, & de Myrthes vers.

EPITAPHE.

PASSANT arreste toy, de LOISE BUDOS
 Sont enterrez icy les Cendres, & les Os,
 Espouse d'un grand Duc, de France Connestable,
 A jamais en sera la perte regretable:
 Faictes prieres à Dieu d'un cœur deuotieuse,
 La Larme à l'œil, & dy, son Amé soit es Cieux.
 D'honneur & de vertus, elle fut accomplie,
 P A S S A N T, voila de quoy ce Marbre te supplie.

FREROT DE CORTON



AVTRE TOMBEAV DE LA MESME DAME.

 **V**AND Louyse eust franchi d'un sault
victorieux
Le rempart tenebreux de ses viues lumieres
L'Amour desesperé qui logeoit das ses yeux
S'esclipsant aux mortels pour luire dans les
Cieux,
Laiſſa dans ce tombeau ses armes prisonnieres.

Passant pour honorer les reliques d'Amour,
Donne leur tes beaux feux, la flamme aime les flammes,
Iette un Printemps de fleurs qui fleurissent tousicur,
Sur l'autre sainct thresor qui fait ici seiour
Il faut Printemps & fleurs, des ames & des Dames.

O pleurs, ne souillez point cet illustre tombeau,
Il ne prend que les pleurs de son grand Connstable,
Qui perdant sa Louyse, esteignit son flambeau;
Ores veuf de ses feux il verse eau dessus eau,
Prest à verser l'esprit soubs le dueil qui l'accable.

Le Destin liberal de tant de raritez
Comble les champs François des rigueurs de son ire,
Il falloit que le Ciel print ses diuinitez,
Ou que le bas seiour qui tenoit ses beautez
Fut fait un paradis digne de son Empire.
Ce bel astre charge des d'uoins de la clair

Acquitte à ce tombeau sa despouille mortelle,
 Donnant son cher HENRI à son HENRI plus cher
 Son beau nom au renom qui ne se peut tacher,
 Et aux dieux immortels sa belle ame immortelle.

A. De Vermeil.

AVTRE TOMBEAV DE MADAME LA CONNE- STABLE.

CE Soleil des beautez, qui se leue & qui töbe,
 Les saisons de noz cœurs par son cours variät,
 Vient de precipiter son Couchät en la tombe,
 Paur esclairer le Ciel d'vn nouuel Orient.

Destins, qui des Amours auez rompu les armes,
 Amorti les flambeaux, & rebouché les dards,
 Laissez nous pour le moins l'exercice des larmes,
 Puisque vous nous osterz l'usage des regards.

Les dieux voudroient s'oster la nature eternelle
 Pour mourir de regret au pied de leurs autels;
 Mais quoï? les dieux rendront la doulcur immortelle,
 Si la douleur ne peut rendre les dieux mortels.

Ha! si la Parque eust eu des yeux ou des oreilles;
 Pour entendre mes cris, ou voir ceste beuté,
 Elle n'eust pas esteinct ses mourantes merueilles,
 Qui touchoient de pitié la mesme cruauté.

Non, non; elle la veid, veüë helas! mal-heureuse,
 Puisque l'ame de l'autre a ressenti l'effort:
 La mort voyant ses yeux en deuant amoureuse,

L'Amour ne la voyant en est deuenu mort.

Sa retraictte est au Ciel, qui fust son origine,
D'où venoient ses beautez, ses mœurs, son iugement,
Son humanité mesme estoit toute divine,
N'ayant rien de mortel que la mort seulement.

Encor est-elle douce, & pour n'estre farouche
De la vie empruntant les attraitz ocieux,
Elle est comme vn silence au milieu de sa bouche,
Et ressemble vn sommeil au milieu de ses yeux.

Pour des perfections qui n'estoient pas bornées
La duree & l'siours sont bien tost limitez,
Le Ciel lui est autant auare des années,
Comme il lui fust iadis prodigie des beautez.

Mais il nous l'a rauit, parce qu'estant l'image
Que de soi mesme il fist iusques au dernier traict,
Comme Pygmaeon il aime son ouurage,
Comme vn autre Narcisse il aime son pourtraict.

Avec mille regrets toute la Cour s'estonne,
Que ses rares beautez perissent en ce temps,
Et que ieune elle ait veu moissonner en Automne,
Pour l'Hyuer de la mort les fleurs de son Printemps.

Mais la terre la couvre, & la tombe l'enserre,
Au temps qu'on va semant les grains plus precieus:
Car les dieux ont semé ces beautez en la terre
Pour aller tost après les recueillir aux Cieux.

De Poëcheres.



REGRETS DE POLE- MANDRE SVR LA MORT de Calistee.

Des plus ieuves destins la course trop hasteé
Commença d'accomplir les iours de Calistee,
Et rien pour de sa vie acheuer le moment
Ne manquoit au mourir que la mort seulement,

Qui de son arruée appellant les augures
Appelloit cependant les heures plus obscures
Du Ciel qui sur l'affront qu'il alloit receuoir
Pour en porter le dueil s'enueloppe de noir.
Tout le monde est veillé de mille ombres funebres,
Et le soleil couvert d'un habit de tenebres
Se cache dans la mer comme dans un tombeau,
Soit pour ne voir esteindre un si rare flambeau,
Ou pour de l'Ocean espuiser toute l'onde,
A pleurer le trespass de la beauté du monde.

Regarde Calistee, & voy les elemens
Preparer à ta fin des tristes mouuemens.

Elle qui sans changer par un froid qui efface
Englaçons du trespass les neiges de sa face,
Voyant tous arriver les messagers du sort
Sembla faire en mourant les doux yeux à la mort,
Et s'assemblant du corps les forces disperseees

Sur vn corail blesmy canal de ses pensees:
 C'est fait dict-elle alors, mes Destins sont venus;
 Adieu cheres Amours, & pudique Venus,
 De ma chere moitie, dont je laisse deux gages,
 De noz affectionz les vivantes images.
 Adieu tant de grandeurs & tant de dignitez,
 Le salaire obtenu de mes chastes beautez,
 Adieu tout ce que j'aime, adieu cher Polemandre,
 Qui viviez dans mes yeux comme vne Salemandre.
 Mes attraitz ont acquis ce qu'ils voulaient avoir,
 Mariant mon dessein avecques mon devoir,
 Et ne te laissant rien des graces attendues
 Que le triste regret de les auoir perdues,
 Marque de ton Amour que tu dois retenir
 Et dedans la tristesse & dans le souuenir.

Avec ces piteux maux reliques de son ame
 Sa bouche perd la voix, ses yeux perdent la flamme,
 Son sein le respirer, sa face la couleur,
 Son coeur le mouvement, & son corps la chaleur;
 Bref, la Parque & l'Amour se logeans peste-mesle,
 La beaute deuient morte, & la mort deuient belle:
 Mais la fin de nos pleurs vne mer espandant,
 Où ses deux beaux Soleils trouuoient leur Occident,
 Changez de son visage où vivoient les fleurettes
 Les Roses en Soucis, les Lis en Violettes,
 En cendre les beaux feux, & d'un plus grand effort
 Tous les traictz de l'Amour en ceux-là de la mort.

Helas! tant de beautez qui furent en sa vie
 L'Amour du premier sexe, & du second l'ennie,
 Sont la pitié de l'un & de l'autre le dueil,
 Triomphes de la mort, des pouilles du cercueil.

Ainsi auant le temps l'ame de Calistee
Par les destins d'Amour au Ciel fut emportee,
Et tandis le renom son trespass regrettant.
Alloit de son mal-heur l'histoire racontant;
Dont le bruit incertain fait venir Polemandre,
Qui voulant demander ce qu'il ne veut entendre,
Et craignant d'escouter ce qu'il n'ose sçauoir
Regarde penthelant ce qu'il a peur de voir:
Il void la belle morte en son liet estendue,
Il la void bien-heureux auant qu'il l'eust perdue,
Et qu'à nostre dommage elle eust gaigné les Cieux,
S'il eust perdu la vie, ou l'Amour, ou les yeux,
Il tombe de son long, immobile il se pasme,
Et la seule tristesse est au lieu de son ame;
Qui supprimant sa vie, & ne l'estouffant pas;
Son visage peignit des couleurs du trespass;
Bref, son angoisse fait vne chose impossible,
De trop de sentiment le rendant insensible.
La mort le prendroit bien en ce cruel ennuy;
Mais helas! elle a peur d'habiter avec lui.
Sa foiblesse à la fin faisant place à la rage
Il oultregea d'un coup sa face & son courage.
Generoux Polemandre, où est ce braue cœur
Des tournens, des perils, de soy-mesme vainqueur?
Il s'arrache le poil, se bat, se desespere,
Effets de la douleur meslez de la cholere,
Ses ongles & ses yeux expriment ses douleurs,
Son visage flotta dans le sang & les pleurs,
Et sensible tant le dueil son esprit enuenime,
Que le regret le tue, & la surcur l'anime.
Ses propos suffoquez ont le passage clos,

De chasque mot rompu party par leurs sanglots
 Sa bouche n'en reçoit que la part plus voisine,
 Et l'autre retentit au fond de sa poitrine.
 Comme dans vn escueil les vents emprisonnez,
 Aux abysses profonds murmurent forcenez,
 Et creuans tost après l'amas qui les enserre
 Ouvre d'un bruit affreux le centre de la terre:
 De mesme la douleur ne pouvant s'exhaler
 Resonne où nul ne peut l'ouyr ni consoler,
 Et rompant à la fin les prisons du silence
 D'un esclatant écry vomit sa violence,
 Avec un tel effort, qu'il sembloit à la fois
 Tirer de l'estomac & la vie & la voix.
 Démons de la douleur, lamentables genies,
 Bornez en mes escriptz ces plaintes infinies
 Esgalant pour escrire vn dueil si furieux,
 Et ma main à sa bouche, & ma plume à ses yeux.

Elle est morte, dit-il, en criant, elle est morte,
 Et ma lasche tristesse encore est si peu forte,
 Qu'elle ne me suffoque encore ce mal-heur,
 Ne me laissant de vis que la seule douleur,
 Que la peur de finir avec mon mal extreme
 Me rendra malgré moi suruiuant à moi-même.
 Je ne scay Calistee, en cest funebre sort,
 Qui me tourmente plus ou ta vie ou ta mort:
 Car l'une m'a donné le mal qui me possede,
 Et l'autre per cuere à m'oster le remedie.

Le trespau effrayé redouble mon esmoy,
 Et craint mesme en fuyant de s'approcher de moy:
 Car s'il n'auoit horreur d'une extreme misere,
 Il auroit bien pitié de ma tristesse amere;

Mais il s'en espouuante, & mon affliction
Luy donne plus de peur que de compassion.
Apres auoir touché ces deux belles lumieres.
Tu dédaignes, ô mort, de toucher mes paupieres,
Et pour ne démentir ton inhumanité,
En contraires effecls monstrant ta cruauté,
Tu crains que sa vigueur qui son ame a rauie
Ne vienne pitoyable en rauissant ma vie:
Mais puis qu'en ces deux yeux ores tu fais scieur,
Ces yeux qui mesme esteincts te font mourir d'Amour,
Appren de la douceur qui leur est ordinaire
En me faisant mourir de n'estre debonnaire.
Mais las! tu monstres bien que tu veux m'offenser
Soit à prendre son ame ou la mienne laisser.
La mort a donc osé me declarer la guerre,
A moy de qui le nom remplit toute la terre,
Qui suis pres de H E N R Y, miracle des humains,
L'image de son cœur, la fouldre de ses mains.
Et pour nostre mestier estant sa creature
Au chemin de ses faictz estonne la nature:
La mort doncques de moi se veut ores vanger
De ce que ie l'ai tant mesprisee au danger.
Que ie t'ai dédaignee au feu de ton Empire,
Où la temerité mesme à peine respire!
Ah! mort par trop ingrate, il ne te souuient pas
Du nombre des mutins que i ai mis au trespass,
Comme seul ie t'ai fait dix mille sacrifices!
Mais quoys n'attendant plus de moi ces bons offices,
N'esperant plus auoir ces tributs de mes faictz,
Tu me viens offenser quand on a fait la paix,
Et tu ne donnes pas enleuant ceste Dame

Ni la paix à mes yeux, ne la trefuse à mon ame:
Encor n'eusses-tu pas aisement emporté
Par les forcees du temps le fort de sa beauté,
Non, tu n'eusses iamais ceste place conquise
Sans vne intelligence & sans vne surprise;
Mais ayant pratiqué ceo de la garnison,
Tu vins prendre ce fort de nuit par trahison:
Car tu gaignas l'enfant qui devant sa naissance
Paricide innocent la mit en sa puissance.
Avant qu'ouvrir les yeux il a veu son destin,
Et le soir de son iour devant le matin.
Mais comme i ai rendu ma memoire eternelle,
Que n'ay-je peu donner au corps de ceste belle
La mesme qualité que ie donne à mon nom,
En immortalisant ma gloire & mon renom,
Ou ce bien ne pouvant soustenir par les armes,
Pourquoi n'ai-je autat d'yeux pour respandre des larmes,
Comme i auois de mains pour respandre du sang,
S'il falloit d'une armee entr'ouvrir quelque flanc?
Ma vie & ma douleur n'auroient point de refuge,
Car ie ferois encor reue nir le deluge.
Mais il ne me faut pas aucun bien esperer,
Le mal-heur me default, mesme le desirer,
Et me permet sans plus de ietter en ma flamme:
Ces larmes que i ai prins du pur sang de mon ame:
Car pour tout l'appareil des playes de mon cœur
T'applique seulement de mes yeux la li queur.
Las! sa voix lui default par le mal qui l'empire,
Comment parleroit-il puisqu'à peine il respire?
Et son ame attachee au seul penthelement
N'attendoit pour sortir qu'un soupir seulement:

Mais retentint sa vie aux douleurs prisonniere,
Son oeil plus assisté de pleurs que de lumiere
Au corps de Calistee vn regard espacha,
Et le dueil en ses mots sa langue destacha:
Beautez rares au Ciel, & seules en la terre,
Par qui le souuenir fait à mes yeux la guerre,
Donnez la tolerance à ce cœur affoibly,
Puis qu'hel. il ne peut en recevoir l'oublly;
Obtenez Calistee, à ce cœur lamentable.
Que le viure sans vous lui soit plus supportable.
Mais las! avez-vous peu? tous mes maux secourir?
Vous mourir sans me voir, moi vous voir sans mourir?
Ha! que ie mourrois bien si i'en auois enuie.
D'esteindre ma douleur en allongeant ma vie.
À ces mots il voulut du beau corps s'approcher;
Mais tous les assistants l'en vindrent empescher.
Ne la voir pas, dit-il: il faut donc que ie sorte,
Le Ciel me la prend vine on me la cache morte,
Si verrai-je pourtant son pourtraiel bien-aimé
Dans mon cœur, or' qu'il soit de cent coups entamé:
Car le dueil & l'Amour qui me fait ce dommage,
En deschiant mon cœur, respectent son image,
Qui s'y void en cent lieux parfaitement tracé,
Et mon cœur est semblable à vn miroir cassé,
De qui chaque partie avecques la lumiere
Représente à noz yeux la face toute entiere:
Mais cela ne rend pas mon tourment imparsaict.
I'ai le bien en idée, & le mal en effect.
Mes yeux indis ouverts pour recevoir ses charmes,
Ores ils ne le font que pour donner mes larmes,
Et ne sçauroient rien voir que leur auenglement.

Polemandre perd tout excepté le tourment:
 Car depuis que le Ciel ma belle a reconverte
 Je n'as gaigné sinon que mon entiere perte,
 Qui l'a pourraicté morte en mes afflictions,
 Comme elle estoit vivante en mes affections.
 Mon cœur representoit dans le feu ce bel astre,
 Et mes yeux dedans l'eau figurent son desastre,
 Mon Amour & mon dueil ne la demonstrent pas,
 L'un peignit ses beautez l'autre peint son trespass:
 Mais tandis la parole en sa bouche affligea
 Des torrents de son oeil se trouue submergee,
 Qui pour auoir esté trop long temps retardez
 Avec plus d'insolence ont leurs flots desbordez,
 Comme lors que le vent à conformé les nues
 Par tenebreux amas aux sombres aduenues
 Des brouillars espoissis & de nuit & d'humeur,
 Dont le froid & le chaud excitent la rumeur,
 Les écluses de l'air se trouuent renverseees,
 Et de cent traîts de feu les ombres sont pereees;
 Il pleut, il grêle, il tonne, & l'humide element
 Pense auoir tout le monde à son gouuernement:
 Car les grandes vapeurs changent l'air en goutiere,
 Les campagnes en lacs, les chemins en rivieres.

Ainsi de cest amas les esprits entassez
 Et les flots recueillis de ces flots ramassez
 Changerent tout à coup sa tristesse en orage,
 En fontaine ses yeux, en estang son visage,
 Encore à ceste fois de son cœur s'emparant
 Il ne peut respirer sinon qu'en souffrant,
 Et voudroit que sa vie embarquée en ceste onde
 Voyageast par ces vents jusques en l'autre monde:

Aussi fait-elle bien, car helis! de formais
 S'il vit c'est seulement pour ne riure iamais,
 Son corps est anime de dueil & de tenebres,
 Dont les membres ne sont que des pouilles funebres,
 Il va de son esprit mille maux recevant,
 Et n'est que de soi-mesme un sepulchre vivant.

LE DVEIL SVR LE TOMBEAU DE CALISTE

PASSANT, arreste, admire & lamente
 sans feinte,
PCy gist dessous ce marbre une merveille e-
 steinte,
 Admire la rigueur des destins importuns;
 Lamente: car la mort a Caliste rauie,
 Mais ce n'est pas assez, si tu ne perds la vie,
 Puisqu'elle estoit si rare, & les pleurs sont communs.
 Meurs de dueil avec moi, je suis le dueil lui-mesme,
 Qui seul ai suruescu eeste ruine extreime,
 Les graces, la douceur, la vertu, la beaute,
 Et Venus & l'Amour, nasquirent avec elle,
 Il estoit bien raison qu'une troupe si belle
 Eust mesme fin, ayant mesme nativite.
 Seache donc, ô Passant de Caliste l'histoire,
 Elle estoit de l'Amour la grandeur & la gloire,

vn miroir

*Vn miroir de la Terre, vn chef-d'œuvre des Cieux,
Pour preuve qu'elle fust sur toutes admirable,
Elle garda tousiours, aussi sage qu'aimable,
La vertu dedans l'ame, & l'Amour en ses yeux.*

*Vn miracle diuin elle estoit en Nature,
Elle auoit des appas la magique ceinture,
Des ames & des cœurs les fers & la prison;
Mais si les yeux iettoient du venin dans les ames,
Le cœur vn froid rocher aux amoureusees flammes
Dénioit le remede & le contrepoison.*

*Belle d'ame & de corps, sur toutes honoree,
De la Terre & du Ciel iustement admirée,
Des cœurs plus grands l'obieet, l'honneur & le lien,
À ces premières fleurs que le Printemps apporte,
Et que les voluptez ouurent la douce porte,
La mort voulut oster au monde vn si grand bien.*

*Je lui troublai le sang triste & melancholique,
Je saisis son esprit d'un humeur fantastique,
Je lui pressai le cœur de regret, ô destin!
Ne desire, passant d'en scauoir d'avantage;
Je fusse mort aussi de despit & de rage;
Mais le dueil ne mourra que le monde n'ait fin.*

*Ainsi que dans son lit se tourmentoit Caliste,
Helas! tout à l'instant avec ceste humeur triste
Vne bouillante ardeur logea dedans ses os:
O fiévre, osas-tu bien, corrompue & mortelle,
La lie des humeurs, saisir vne immortelle,
Si pleine de langueur, si digne de repos.*

*Lucidor qui rauis n'estmoit rien en terre,
Que ses perfections, qui lui faisoient la guerre,
Avoit son cœur pressé de mille afflictions,*

En voyant ou sçachant les douleurs qu'elle souffre,
C'est du fiel qu'il reçoit, de l'absinthe & du souphre,
Qu'il broie peste-mestre avec ses passions.

Note que Lucider est l'honneur de cest âge,
Un grand Mars des François, aux combats un orage,
Qui n'auoit peu iamais assubie & tir son cœur:
Calife seulement son ame auoit changee,
Il auoit à son cœur la fortune vengée,
Elle rendit vaincu ce renommé vainqueur.

D'un courage indompté, d'une beauté divine,
Une amitié parfaicté auoit pris origine,
La vertu seule en fust l'ouuriere & le rempart,
D'un pudique desir elle tira sa flamme,
Celle de ce guerrier estoit aussi de l'ame,
Les glaces de l'espoir mirent le corps à part.

D'un Myrthe d'un Soleil, d'un Printeps de merueilles,
Les branches, les rayons & les fleurs nompareilles
Donnoient leur verd, leur iour, & leur musq ics bas;
Le sort cruel, hideux, & de glace qui ferre,
Arracha, obscurcist, & festrif de la terre
L'espoir, l'ame & la ioye avec un seul trespass.

Toi qui lis, si iamais tu sentis dedans l'ame
Mon acier, qui trenchant de part en part entame,
Voi si tu ne dois pas noyer tes yeux de pleurz:
Mais si au fier Amour iamais tu fis offrande,
Tu diras avecq moi qu'une perte si grande
Ne se peut remarquer aux communes douleurs.

Soubs cest arbre fameux Amour estoit à l'ombre,
Et toutes les beautez soubs le fueillage sombre
S'estendoient, se iouans avec mille plaisirs:
Tant d'ames à ce feu viuement eschauffees,

*Vaincues lui dressoient des glorieux trophees,
Vaines en leur espoir, fermes en leurs desirs.*

*A cest Auril si gai que l'Amour se marie
Avec le Ciel serain & la Terre fleurie
Tant d'yeux s'esloiuisssoient dedans le filé pris,
Tant de coeurs generueux abbatus faisoient gloire
De ce qu'elle rendoit aux rais de sa victoire
Leur humble seruitude, vn triomphe hors de prixe.*

*Lucidor, qui l'aimoit beaucoup plus que sa vie,
De ses grandes vertus auoit l'ame rauie,
Mais l'impiteuse mort le suiet en osta,
Par sa main, par sa nuict par son froid redoutable,
Le Myrthe, le Soleil, le Printemps agreable
De l'Amour, des beautez du monde elle emporta.*

*Or pendant qu'elle estoit mortellement pressée,
Du Ciel & du Destin au dernier bord poussée,
Cupidon & Venus pres d'elle se tenoient,
La beaute, la vertu, la douceur, & les graces,
O douleur! estoient là sur ses fascheuses glaces,
Qui iettoient des soupirs, & qui se lamentoient.*

*A mesme que l'esprit s'abolissoit en elle,
Se cachant se leuant ainsi que la chandelle
Fait le feu qui s'esteint, n'ayant plus d'aliment,
A mesure on voyoit qu'Amour rompoit ses flesches,
Brisoit son arc puissant, trempoit dans l'eau ses mesches,
Faisant de son berceau son triste monument.*

*C'est mon tison fatal, disoit-il avec larmes,
D'elle i'eus tiré mon pouuoir & mes armes,
Vne fust la naissance, vne sera la mort:
Ainsi en mesme temps se ternissoient les Roses
Des lèvres de l'enfant que Caliste auoit closes,*

Aspirans & courans tous deux à mesme port.

*Desia le clair brandon, qui forme les années,
Dessus nostre Horizon auoit fait deux tournées,
Qu'elle ne parloit plus, miserable destin!
Deplorable mal-heur, & changement estrange!
On voioit peu à peu la figure d'un Ange
Pallir & escouler en tirant à sa fin.*

*Le mal fust si soudain & si prompt le desastre
Que Lucidor ne fust au couchant de son Astre,
Qui d'vn triste nuit, las! fut ensouli;
Mais s'il eust veu passer ceste belle lumiere
Il fust mort à l'instant, & la Parque meurtriere,
Coupant cent nœuds d'Amour, en eust fait vn d'oubli.*

*Aussi tost qu'il en sceut la premiere nouvelle,
Incertain & douteux, vne douleur mortelle
Lui transperça le cœur, l'ame, l'esprit, les sens:
Que ne puis-je, dit-il, A mant trop deplorable,
Attirer dessus moi son mal insupportable,
Comme par le desir & l'esprit ie le sens.*

*Que ne peut ceste main, qui contre l'apparence,
De tant d'horribles morts à deliuré la France,
En faisant l'impossible au plus fort des combas,
Que ne peult ceste main empêcher que sa vie
Ne soit, helas! ne soit de son beau corps rauie,
En iettant la mort mesme aux ombres de la bas?*

*O Ciel, O Ciel benign, qui cognois son martire,
Pitoiable à mes vœux, ma Calife retire
De ce pas dangereux qui menace de mort,
A l'Orient des ans voir Coucher sa lumiere,
Voir geler de ses iours la saison printaniere,
Quel mal-heur aux humains, quelle rigueur au sort!*

Lucidor parle ainsi, mais le Ciel qui l'escoute,
 Des incognus Destins suit l'inaffable route,
 Le Ciel contre la France estoit lors irrité;
 Il la voulut punir de ce cruel supplice,
 Faisant cognoistre à tous qu'un siecle de malice
 N'est digne de ionir d'une diuinité.

Le mal poursuit sa rage, & son iniuste haine,
 Elle perd sa vigueur, sa couleur, son halaine,
 Et le feu de la vie affoibli combatant
 S'efforce de chasser la douleur si pressante
 De l'air froid & glaçant, de la mort rauissante,
 D'un Empire si beau le Sceptre contestant.

Amour en mesme temps aussi froid que la glace,
 Comme le vermeillon de ses lèvres s'efface,
 Et que la Rose cede aux Lys palle & tranci,
 Blessé, souspire, tremble, & prest à rendre l'ame.
 Faisant estinceller une petite flamme,
 Demi-mort, demi-vif, setta ses cris ici.

Vous tous, qui de mes traîls avez senti l'orage,
 Ne craignez de formar, ne craignez plus ma rage
 Je meurs avec Caliste, avec qui je nasquis,
 Et puisque pour ses yeux ma main fut redoutee,
 On ne doit s'étonner, leur force étant domptee,
 Si je perds avec ceux, par lesquels je vainquis.

De ce qu'en la Nature icy bas on reuere,
 Et qui rauist l'esprit, & qui peut aux yeux plaire,
 Elle estoit le plus beau, elle estoit le plus doux:
 Je le dis sans flatter, de cela je proteste,
 Je le dis au despart, si je fais tort au reste,
 J'allegue en m'excusant, le jugement de tous.

Je veux que tous mes feux s'esteignent avec elle,

*En brisant pour iamais ceste glace si belle,
Où l'admirois ravi mon pouuoir en ses yeux;
A la grandeur d'Amour elle donna naissance,
Le sort de tous les deux arrache la puissance,
Le berceau me fust doux, le tombeau glorieux.*

*Ce dit en la baiuant & battant de ses ailes
Pour se brusler encor aux froides estincelles,
Amour perdit la voix, & tomba languissante
Elle tourna ses yeux, ce triomphant Empire,
Ce Paradis mortel qu'on craignoit, qu'on desire,
Qu'on admira sur tout, qu'un marbre va pressant.*

*Elle tourna les yeux, ses puissances magiques,
Ces doux rauissemens, ses clartez Angeliques,
Et l'esprit haletant vouloit aller aux Cieux,
Lors qu'à ses derniers traictz, pliant ses aislerettes,
Amour rendant l'esprit à toutes ses conquestes,
Avec un grand souffrir dit les derniers adieux.*

*Les delices mouroient de langueur sur sa couche,
Mille enfans de l'Amour finissoient sur sa bouche,
Sur son sein, & sur l'or des cheueux qu'ils pressoient,
Tous ensemble mesflex lamentoient pitoyables,
Quittans le doux seiour des beautez plus aimables,
Et pluins de cris, de pleurt, mourans s'entre-baisoient.*

*La mort ferma les yeux, & ne voulut sauage
Pour finir ses desseins, voir Caliste au visage,
Et ses globes diuins encor luisans d'Amour,
De peur qu'en les voyant elle ne fust rauie,
Et qu'elle differast de priuer de la vie
Celle dont les clartez faisoient un si beau iour.*

*Venus en sanglottant se noya dans ses larmes,
Eteignant son brandon, ses redoutables armes
Et mourut la tenant pressée estoictement.*

*La beauté se flesfrit, & la couleur ternie;
Représentoit le teint de la Rose fanie,
Auparavant de gloire, alors d'estonnement.*

*Les Graces en pliant le col, soudain pallirent,
Et leur force & leurs iours tout ensemble finirent
Ainsi que des oïlets par le vent abbatus;
La douceur aussi tost se perdit avec elles
Et son esprit lassé sur le vent de ses aïsles
Alla dedans le Ciel avec mille Vertus.*

*Sur son front, sur sa bouche, & sur ses montaignettes,
Qui de Rose, de Lis, & de Neige estoient faïeles,
Luisoient les traîts rompus de ce petit Archer,
Quel beau regne destruit, déplorable spectacle!
Qui ne mourut voyant finir un tel miracle,
Auoit l'ame de cuire, & le cœur de rocher.*

*Pour le Sceptre d'Amonr & luisant Diadème
On vidoit le triste dueil sur son visage bléme,
La douleur & les pleurs vont sa flamme estouffant:
Tout est rempli de cris & plainctes nompareilles,
Et cet obiect, qui feut esclat tant de merueilles,
Est autant regretté, qu'on le veid triomphant.*

*Ainsi que le Soleil qui se plonge dans l'onde,
Et s'eloignant de nous va pour veir l'autre monde,
Ne laisse en s'en allant que ce que plus on fuit:
De mesme ce Soleil nous priuant de ses flammes,
Ne laissa que l'obscur; mais sans espoir aux ames
De voir jamais le iour d'une si triste nuit.*

*Lucidor aduerti de sa fatale perte,
Comblé de desespoir la face auoit couverte
De palleur & d'ennuis, ses yeux noyez de pleurs,
Son cœur estoit pressé de cruelles teamilles,*

Et pour dire en vn mot, il auoit ses entrailles
Pleines de mille morts, non de simples douleurs.

Soudain il fust au lieu vrayement pitoiable,
Où reposoit le corps iadis tant agreable,
Prés duquel se voyant, helas! que de sanglots!
L'Amour & le respect s'accorderent ensemble,
Et firent que tout bas de sa bouche qui tremble
En iognant les deux mains il profera ces mots:

Beau corps, en qui luisoient tant d'excellentes graces,
Si i'admirois tes feux, i'admire encor tes glaces,
Mes chaleurs redoublant à ce froid, à ce dueil;
Sainte ame où la vertu fist tousiours sa demeure,
La mienne te suiuoit dans le Ciel à mesme heure,
Quo son corps de regret vint au bord du cercueil.
Vox forces le rempart de mon cœur sceurent prendre,
Comme tout vostre il faut qu'il demeure à la cendre,
A la cendre honoree, où ie dresse mes vœux:
Amour ourdist la trame, & la Mort pour me nuire
Pensoit m'ostant l'obiect les effets en destruire;
Mais tous deux ne scauroient rompre de si forts nœuds.

Or puisque les Destins ont voulu que ie viue,
Et qu'il ne m'est permis que Caliste ie suiuue,
Mon dueil sera ma mort, le monde mon tombeau,
A tous nouveaux plaisirs ie denonce la guerre,
Et du cœur & des yeux tous les desirs i'enterre:
L'un est sans mouuement, & l'autre sans flambeau.

Ainsi dit Lucidor se fondant tout en larmes,
Note ceci, Passant, à lui qui fist tant d'armes,
Se rendant immortel par son bras valeureux,
La fortune seruit, ne pouuant le contraire;
Mais elle reseruoit ce desastre pour faire

Ses triomphes moins doux, & ses iours moins heureux.

*Voilatout, pleure donc accablé de tristesse;
Si quelque marbre froid ton estomach ne presse,
Ou si tu n'es d'acier priué de sentiment,
Pour plus digne sujet tu ne sç aurois te plaindre:
Puis sçache que la mort le seul corps peut esteindre,
Et que la Vertu luit dans l'obscur monumens.*

REGRETS POVR LA MORT DE TANCREDE.

STANCES.

HE LAS! pourquoi faut-il que le mal-heur
m'amene
Pour voir tout ce que j'aime au delà des
tresspas?
Après un si long temps ie te retrouue à
peine;
Tancrede, ie te voi, & tu ne me vois pas.

Elle disoit ces mots les yeux chargez de larmes,
Entremeslant sa voix de soupirs bien souuent,
Hauqu'elle eust volontiers usé d'art & de charmes
Pour contraindre la mort à le rendre vivant

Las! tu ne me vois pas bien-que ie sois présente,
Et moi t'ayant trouué ie te perds tous les iours.
Tancrede, ie te perds lors que mon ame ardente
Pensoit cueillir le fruit de ses chastes Amours.

Non je ne croiois pas, ô moi trop miserable!
 Que iamais à mes yeux tu peusse estre ennuyeux?
 Mais mon Dieu! que i'aurois maintenant agreable
 Si pour ne te voir mort i'auois perdu les yeux.

Ias! que sont deuenus tant de feux, tant de flammes
 Qu'il portoit dans ses yeux si cruellement douze,
 Qu'il n'en pouuoit brusler que les plus belles ames
 Et rendoit de sa gloire Amour mefme jaloux?

Qu'est deuenue encor cette couleur de Roses,
 Dont son visage au vif sa fleur representoit?
 Je ne voi plus rougir dans ses leures déclosoes
 Le corail que l'Amour en roulte reconrhoit,

Mais quoi? bien-que son teint soit pouldreux, froid &
 blesme,
 Il ne laisse pourtant d'agreez à mes yeux,
 Et ton belle ame encor, qui peut estre icy mefme
 Vole autour de ce corps, ou bien la hault aux Cieuz.

Si quelques froids baisers ie vole sur ta bouche
 Qu'en aimant ie pensois auoir bien merité.
 Qu'une iuste pitié de ma douleur te touche,
 Et face pardonner à ma temerité.

Si tu vois ma douleur, si tu entends ma plainte,
 En quelque lieu que soit establi ton seiour,
 Et si du tout en toi la pitié n'est esteinte,
 Pardonne à ces larcins faictz à force d'Amour.

Je veux doncques raurir de ses leures d'uoire
 Ces baisers que plus chauds & plus doux s'espérois,
 'est oster à la mort une part de sa gloire,
 Baiser celui mort pour lequel ie viuois.
 Bouche qui soulois d'une seule parole
 'ont tourment, & ma douleur guerir,

FRANÇOISES.

Ne me refusez point, qu'ores ie me console
De quelques froids baisers auant que de mourir.
Il fust peut estre vn temps que ce que ie te vole
Tu me l'eusses donné n'osant le recercher;
Permetts moi donc auant que mon esprit s'enuole
Que ma bouche mourante ose au moins te toucher.

Ainsi se lamertoit la desolee Amante
Qui que si toute en pleurs se voyoit conuerrir,
Quand Tancrede reuint à ceste humeur viuante
Qui couloit sur son front, & commence à sentir.

Tenant les yeux fermez & les leures ouvertes
Doucelement vn soupir à ses soupirs mesla;
La Dame ce pendant qui soupirroit ses pertes
Voyant qu'il gemissoit vn peu se consola.

Fai moi voir de tes yeux les deux belles lumieres
Tancrede, disoit-elle, & voi comme ie meurs;
Reçoi, ie te supply, ces obseques dernieres
Que mon ame te fait de plaintes & de pleurs.

Ouvre donc tes beaux yeux, regarde, ie te prie,
Celle qui maintenant pour preuve de sa foi,
Sacrifie à ta mort & son cœur & sa vie,
Heureuse de mourir puis que c'est près de toi.





CONTRE LA MAR- GVERITE CHANGEE. STANCES.



*En n'est pas vne Muse, ains vne ma-
querelle
Qui déplore le sort des funestes A-
mans
Dont les crimes punis par vne main
bourrelle
Ont bien plus merité que receus de
tournemens.*

*Car il ne suffisoit à ses ames perfides
de violer d'Himen le serment & le lict:
i pour gaigner encor le tiltre d'homicides
lles n'eussent comblé d'un meurtre ce delit.
Malheureux nostre Siecle ou les Diables sont Anges
alloit-il que le vice en vertu se tournaist?
Jusqu'à les exalter par excés de louanges
Martirs de l'adultere & de l'assassinat?*

*Doibt-on nommer Amours les furieuses rages
Qui sur tels fondemens bastissent leur bon-heur,
Quand l'aveugle desir qui pousse leurs courages
Les fait aymer leur honte, & hayr leur honneur.
Croyons plustost qu'Amour dont la saincte puissance*

Concilia iadis les Elemens diuers

*Pourtant de bons effectz, cruellement s'offence
De son nom prophané que l'on donne aux perniers.*

*Que vains sont les regrets de cette beauté vaine
Qui mesme se festrifit auant que le cordeau,
Eust fermé le passage au vent de son halaine,
Et que l'air luy seruist seulement de Tombeau.*

*Car estant viue encore il estoit raisonnable
Que pour mieux expier les maux qu'elle auoit faictz
Elle veist effacer la cause miserable
Qui, belle, produisit tant de salles effectz.*

*Et celuy qui honnit la couche coniugale
D'un que jusque à la mort il a faict aguetter
Deuoit estre brisé, puis que fier Cannibale
Il brisa tant de loix qu'il deuoit respecter.*

*Le soleil ennuyé de prester sa lumiere
À des corps si pollus, s'éclipsant tristement,
Ne voulut remonstrer sa clarté constumiere
Que pour nous faire voir leur juste chastiment.*

*Toy qui pour les priser en astres les transformez,
Engouffre les plustost dans le fleuve oubliuez,
Car voulant anoblir leurs crimes plus enormes,
Tu les vas retrainant au supplice odieux.*

*Et souhaite en ton cœur qu'en son trosne suprême
Le iuge souueram des viuans & des mors,
En tournant sa injustice en sa clemence extreme,
Traicté plus doucement leurs Ames que leurs Corps.*

S V R L A M O R T D U
 F E V SIEVR BARON D E
 Mirambeau : aduenue à Paris,
 le 13. Fevrier , 1599.



MIRAMBEAU, dés ieunesse eust ce
 grand aduantage
 D'estre sage & discret, tout bon, tout
 genereux,
 Nul ne fust en son temps plus sçauant
 pour son age,
 Ni de sens plus rassis, ni d'esprit plus heureux.

La vanité jamais ne logea dans son ame
 L'honneste modestie accompagna ses pas:
 Amoureux des vertus, il brusla de leur flame,
 Fidele, les seruant insques à son trespass.

Si ce cœur eust vescu plus longuement au monde,
 Son lustre eust peu seruir de lumiere à ce temps:
 Mais auant que son age eust sa figure ronde,
 La mort fit auorter la glore de ses ans.

Il estale pourtant aux yeux de la ieunesse
 L'exemple & le miroir d'une extrême vertu:
 Car la sienne meurie au sein de la sagesse,
 La guide à ce chemin heureusement batu.

N E gravez rien sur le Tombeau
 Du sage-sçauant Mirambeau;
 Le cœur de son pere est la lame
 Où luy-mesme a graneé son ame.



 SUR CE QUE PEV^S
 AVANT SA MORT IL
 faisoit des vers.

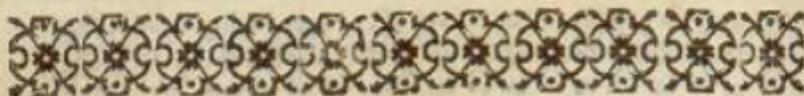


ES Muses & la Mort, eurent vne
 querelle,
 Ains qu'auint le trespass du sage
 Mirambeau:
 La mort vouloit pousser sa ieunesse
 au tombeau,
 Et les muses vouloient qu'elle fust
 immortelle.

Tandis que de saincts vers la source pure & belle,
 Doucement dist illoit de son docte cerneau,
 La mort qui le surprint d'un accident nouveau,
 Arresta de ses iours la course perennelle.

Mais ainsi que l'esprit voloit dedans les Cieus
 Les Muses à ses vers donnerent des beaux yeux
 Pour conduire à son iour les ailes de sa glore:
 Ainsi la mort qui fit ses plus rudes efforts,
 Separa bien l'esprit de la masse du corps,
 Mais le Ciel en eut l'ame, & France la memoire.

Par le Sieur de Sonac,



S V R L A M O R T D E
D E V X I E V N E S G A R C O N S ,
aagez l'vn de deux ans, l'autre
de trois.

BE A V X rayons plus clairs que durables,
si voz lumieres desirables
Ont en leur fin en commençant,
C'est le destin des belles choses;
Un matin est l'age des Rosés,
Et les Lis meurent en naissant.

Icy long temps rien ne peut estre;
Le beau Soleil, qui vous fait naistre,
Duquel en siecle si meschant
L'Orient vous fut necessaire,
Subiect à la reigle ordinaire,
Comme vous, aura son couchant.

C'est beaucoup d'heur, quand il ayne
Qu'on trouue le port dés la rive;
Car puis qu'aussi bien le vaisseau
Doit perir, c'est nostre auantage,
S'il aduient qu'il face naufrage
Avant qu'il face encore l'eau.

Beaux feux, en voyant vostre cendre
Ce que je puis c'est de reprendre

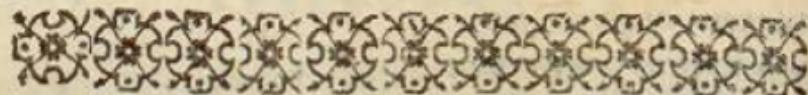
*La rigueur iniuste du sort,
Qui n'a permis à mon envie
Que ie fisse pour vostre vie
Ce que te fay pour vostre mort.*

*Comme les Pyralides meurent
Quand vn moment elles demeurent
Hors du feu qui les fait durer,
Voz beautez de qui la Nature
Du Ciel auoit sa nourriture,
Hors du Ciel n'ont peu demeurer.*

*Mais vous deuez naistre moins belles,
Ou vous deuez naistre immortelles:
Car tant plus qu'un bien est plaisant,
Et qu'il donne plus d'esperance,
Quand on en perd la iouyssance
Le regret en est plus cuisant.*

*Dessus voz tombeaux amelettes
Naissent tousiours les Violettes,
Le Cedre s'y puise nourrir,
Qui de sa vigueur tousiours fresche,
Comme il ne pourrit point empesche
A jamais voz corps de pourrir.*





L'HYMNE DE L'AV- MOSNE,

*A Monseigneur le R euerendissime Archevesque de
Bourges, Primat d'Aquitaine & grand
Aumosnier de France.*

*De l'invention du feu Sieur Alexandre
de Pont-aimery, seigneur de
Focheran.*

ICHE honneur des Prelats Nestor du plus
grand Prince
Qui regne de la France à l'Indoise Prouince,
Grand Aumosnier, reçois d'un favorable
acueil.

Mon Hymne, qui mettra l'auarice au cercueil ;
Et t' elevant plus hault que les plus haultes nuées,
Rendra tes charitez aux estoilles cognues ;
Si que de ta vertu le merite prisé,
Sera dedans les Cieux touſtours ſolemniſé :
Ainfî l'éternité par mes écrits domée
Branchera ſous ta gloire au firmament portée.
L'Aumosne, don du Ciel, eſt un gage certain,
Et un ſymbole vray de l'amour ſouuerain,
Que Dieu, miftre econome, eſt and comme roſée
Sur la terre qui eſt à l'air vague expoſee :
Car de ceste assemblage & forte liaison

L'homme va mendiant de saison en saison
 Tout ce que le Soleil communique à sa flame,
 Soit qu'il viue animé, soit qu'il n'aye point d'ame:
 Nostre estre à ce propos n'est que mendicité
 Où tout par la nature est de Dieu emprunté,
 Pour conuaincre l'ingrat & l'vsurier damnable
 Qui aux membres de Christ se monstre impitoyable.

Celuy qui n'a pour Dieu qu'un simple mouuement
 Qui guide sa pensée au sein du firmament,
 Pour admirer sans nom ce qu'il ne peut cognoistre
 De l'œil de son esprit ou se fait apparoistre
 Le soleil de iustice; ainsi que le flambeau
 Du iour paraist glissant aux fentes d'un tombeau;
 Celuy, dis-je, qui n'a pour sa loy que nature,
 Qui n'a pour magistrat que l'innocence pure,
 En sa simplicité à toutesfois soucy;
 Et de faire l'Aumosne & de la prendre aussi,
 Tant cest chose commune à l'homme sociable
 De se rendre Aumosnier desirant le semblable.

Mesme en nostre berceau nous allons demandans
 Par la voix de noz pleurs ce qui nous est aidant;
 Tout ainsi comme l'eau par sa vertu liquide
 Estamet la viue ardeur d'une flame tornide.
 La force de l'Aumosne efface le peché
 Et rend le criminel moins d'iniure entaché:
 Car le bien-faict supplie à sa faute mortelle
 Luy acquerant pardon en vne œuvre si belle;
 Œuvre de charité, resource de salut
 A celuy qui n'a point d'autre gloire pour but
 Le Ciel distributeur des saintes influences
 Qui du peuple & des Roys présentent aux naissance;

D'un surcroy liberal nous verse abondammens
 La manne qui seruit aux Hebreux d'aliment
 Pour faire veoir qu'il faut en charitez diuerses
 S'opposer aux rigueurs des humaines irauerxes.

Tout ainsi que l'opale en son esclat fait veoir
 Du perleux Orient la force & le pouvoir,
 Par l'objeict des couleurs des autres pierreteries:
 L'aumosne est le miroir des ames bien nourries,
 Figurant des vertus les autres qualitez
 Et l'homme liberal parent des deitez.

L'aumosne est le ciment de ce rond edifice
 Ou l'air, la terre & l'eau en dissemblable office
 N'ont qu'un mesme dessin de faire liberaux
 Leur aumosne aux rochers, plantes & animaux
 Connant le feu dont la force inuisible
 Est ardente à donner vne chaleur plausible.

Tout se fait par aumosne en nostre corps humain,
 L'œil est utile au tout, & l'aumosniere main
 Porte depuis le chef à l'homme secourable,
 Les pieds en font de mesme avec un ordre exquis:
 Car l'office de l'un est par l'autre requis,
 Le foye nourricier des facultez humaines,
 Eschauffe & puis grossit nos tendons & nos veines,
 Et fait que l'estomach par aumosne reçoit
 Le feu que sa vertu premierement conçoit.
 Nostre poulmon venteux en soupirant inspire
 Un air qui va flottant sur tout l'humain empire:
 Le cœur agile & prompt de vigueur aumosnier
 Retire deuers soy pour un effort denuer,
 La plus viue chaleur des feux du petit monde,
 Quand la mort vent forcer nature qu'il seconde,

L'ame seule divine apporte mouvement
 Aux estages diuers de tout ce bastiment.
 Premier fiz de l'aumosne à qui Dieu grand & sage
 Par aumosne ordonna l'Uniuers en partage:
 Afin qu'ayant receu tant de grace pour rien,
 Il ayde au souffreteux desnué de ce bien.

Soyez dit, Aumosniers, le pere de largesse,
 Vous n'avez qu'en dépost & garde la richesse:
 Je vous ay ordonnez pour vous faire auoir somz
 Du pauure & orphelin à son premier besoing,
 Que si vous retirez vostre main accourcie
 Arriere de la main de l'homme qui mendie:
 Je seray que vos bien, comme l'eau couleront,
 Et que les Estrangers de vous heriteront
 De vos riches thresors la bourse trop auare
 Sera prostituée à vn sol lat barbare,
 Que le brasier ardant de mon iuste courroux
 Enflammera soudain sur vos fils & sur vous:
 L'impitoyable en moy ne pourra trouner grace,
 Ce vice unique & seul toutes vertus efface.

Abram, tob & Tobie, furent grands aumosniers,
 Comme il est rapporté dedans les saintes cayers,
 Qui les esleuent plus de ce tiltre honorable;
 Que d'autre qualité tant soit elle agreable:
 Iusque à nous faire veoir que leur perfection
 Apres Dieu n'auoit rien que ceste function,
 Seule ame de vertu & l'essence seconde
 De ce globe diuers que l'on appelle monde.

Je promets devant Dieu que tout le desplaistir
 Que l'ay de n'auoir rien se conçoit du desir
 Qui nuit & tour s'allume au saint feu de mon ame:

Pour me rendre commun & pareil à la flame
Du Soleil donne iour, qui tout g̃ros de clarté,
Est de tous les humains par aumosne emprunté.
Je voudrois pouuoir estre à chacun nécessaire;
Et n'auoir pour loyer que la vertu de plaire:
Mais le sort ennuieux d'un si brane project,
Me desroba naissant l'estoffe & le subiect;
Pour accomplir ce vœu que ma foible indigence
Pratique plus souuent que la forte opulence,
Le iuge de noz cœurs ceste grace m'a faict;
Aussi ie luy en rends l'apparence & l'effect
La gloire ne ma pointé dicté ceste parole,
L'aumosnier glorieux est de nature molle,
Sa plus belle vertu se nomme vanité,
Qui sert de recompense au bien fait & esuénéte.
Heureux troy' fois heureux cil de qui la pensée
Est par Zèle diuin sur le pauvre auancée,
Qui n'a pour son dessein que la gloire de Dieu
Fauorisant chacun sans la faueur du lieu,
La famine touſtours aux larrons familiere,
N'arriuera iamais en sa grange blediere,
Ses champs seront couverts de iaunastres moiffons:
Ses vignes de raisins, de roses ses buissons,
De moutons ses querets, & de bœufs ses campagnes,
De cheures & brebis ses plus roides montaignes,
Ses haras en cheuaux touſtours foisonneront,
En son plus bas terroir les foins abonderont,
La ioye & la santé des graces les plus belles,
Entre les fiers & luy se tiendront immortelles,
Le brauache desdain ne s'y trouuera pas;
Ny le soing ennemy du repos & repas:

D'autant que l'œil diuin soigneusement regarde
La famille au mosniere & la tient en sa garde.

Mais l'*Vsurier* sera pour estrange tenu,
Et par le *Saint* des *aincts* au grand iour mescognu,
Vne Eternelle ardeur desseichera ses veines,
N'estant plus anime que pour sentir des peines,
Ses yeux chiches à veoir vne humble pauureté
Seront riches de pleurs & paures de fierté,
Et s'ils ne pourront veoir la liesse assouvie
De ceux qu'ils auoient veuz sans regret en leur vie:
L'oreille qui fut sourde aux cris du *langoureux*
N'oyra que le seul bruit des tourments rigoureux
La voix de la pitié ne luy sera cognue ;
Et la paix du *Seigneur* n'y sera estendue :
L'esprit desolateur comme vn foudre eslance
Accablera les sens de l'auare pressé ;
Qui tousiours immortel aux eternels supplices
N'oyra, ne pourra veoir que ses pures malices.

L'aumosne est si commune aux peuples d'Orient ;
Ou l'air, le Ciel, la terre ensemble vont riant ;
Que les hostes de l'air les oyseaux plus volages,
L'hyuer y sont nourris en chacun des villages,
On leur prepare l'eau froissant le mur glassé,
Ou le cours & le corps d'*Acheloy* est pressé,
Charité fort louiable en ce peuple infidelle
Qui n'a éncor receu l'alliance nouuelle.

La riche *Anatolye* & son heureux terroir
Qui est du monde entier le racourcy miroir,
Ne veoit & n'a pas veu de troupes mendiantes
Depuis cent ans en çà dans ses villes puissantes ;
Car le decret Diuin y est tout obserué,

*A ce que mendiant aucun ne soit trouué:
Par ce que c'est mespris en la nature humaine,
Voir vne impiete de laisser cheoir en peine,
L'homme image de Dieu, & ne preuenir pas
La famine attachée à l'ombre de ses pas.*

*Le seul le seul Chrestien vray loup à son semblable
Retire loing ses yeux des yeux du miserable,
Et laisse dans Paris au ventre d'un fumier
Le malade languir par faute d'un denier,
Les cris des affligez estonnent le silence,
Et l'horreur de la nuit qui nuit à la souffrance
De mille hommes transis de qui le tremblement
Esbranle de pitié les gonts du firmament,
Le riche qui les oyt seul demeure immobile;
Tant son cœur de rocher est au bien inhabile:
Le riche qui les oyt arme de cruauté
Son esprit combatu d'un peu de charité,
Et sa maison foisonne en chose nécessaire
Au mal du souffreteux à qui tout est contraire.*

*Le Turc & l'Abissin iugeron le François,
Qui voit d'un œil serain les pauvres aux abois,
De mesme qu'un chasseur s'esgraye en la deffaïete
Du Cerf qui ruse en vain pour former sa retraïete.*

*Quand l'aage d'or glissoit sur la face du temps
Que Saturne versoit le bon-heur sur les ans
Que la raison seruoit de iuge à la partie,
Que la iustice estoit par esgaux assortie;
Que l'innocence auoit la garde des Citez;
Et qu'amour seul regnoit sur les communautez,
Le Ciel n'auoit pour œil que celuy de l'aumosne:
La terre maintenant que le Ciel abandonne,*

N'auoit

N'auoit point d'autre ciel que l'vnique manteau
 De l'aumosne, qui feit le feu, la terre, l'eau,
 Associant à l'air leur farouche nature
 Dont l'aumosne a tiré l'amertume & l'injure.
 Ceste aumosne est la voix de l'ourier tout parfaict
 Qui par aumosne dit, ie veux qu'un ciel soit faict,
 Vne terre solide, vn feutriché de flame,
 Vn air gros de soupirs qui se meune sans ame,
 Vne eau tousiours constante en sa legereté:
 Bref, vn monde accomply de toute qualité,
 De sorte que l'aumosne est l'essence premiere
 De ce theatre humain la forme & la matiere.

Elle est si nécessaire à l'humain entretien
 Que de l'homme apres Dieu c'est le souuerain bien,
 La charité de Marthe & celle de Marie
 Rendirent au Lazare vne seconde vie,
 Et celle qui nourrit le Prophete emporté
 Sur vn coche flammeux eut vn prix merité,
 Faisant naistre son filz vne autrefois au monde
 Par la forte vertu de l'aumosne feconde.

Des sainctes amitiez c'est l'vnique ciment
 Pour tous les animaux vn cinquiesme element,
 Contre l'ire du ciel cest vne ancre assurée,
 Contre l'ire du monde vne Cité murée,
 Vn rocher de loüange encontre l'enuieux,
 Et contre le sorcier vn rempart glorieux.
 Le charme ne peut rien sur l'homme pitoyable,
 Ny les enchantemens du Thessale execrable,
 Ny du traistre assassin le sinistre couteau,
 Ny de l'empoisonneur le desloyal goubeau,
 Ny le dessein caché d'vn menteur hypocrite,



Ny d'vn larren prisne la recerche maudite,
Ny tout ce que l'on peut de malin ensanter,
Pour dissoudre nature & les Cieux irriter.

L'aumosne donne aux vents vne bonasse haleine,
A la guerre des flots vne trefue soudaine
Du gouffre de Caribde & de Sille enrageé,
Retirant l'aumosnier qui s'y trouue engagé,
L'Aumosne sur la mer fert de rame & de voille,
Et par delà le Pole allume vne autre estoille
Qui fert d'Ourse au Nocher s'il promet au retour
De courtiser le pauvre & lui faire l'amour.

La table d'or rauie à Salem par Pompée
Sernit au grand Cesar de vengeresse espée,
Tant Dieu se rend ialoux du présent qu'on lui fait,
Bien qu'il n'aye besoing d'aucun terrestre effect.

L'auare impieté du Thresorier d'Asie
Fut d'horreur & d'effroy dans le temple saisié,
Et ne fust l'oraison du Prestre sacré sainct
Ce rauisseur d'aumosne y demeuroit estaint.

Quand sera-ce, ô mon Dieu! que tu mettras la crainte,
Et l'horreur d'vn licol sur la gorge contrainte,
Des Verristes François qui nous font mendier,
Et rendent mendiant le R oy tout le premier
D'une auide soucy & d'une main hardie,
Tirans l'or necessaire & sacré pour sa vie,
Seigneur fais les paroistre au front d'un grand poteau;
Ou chacun puisse lire ainsi qu'en un tableau:
Leurs meffects tout ensemble & leur mortel supplice,
Car les grands aveuglez flattent ce commun vice,
Et plongent leurs cuilliers dedans le bassin d'or,
Peu soucience du Prince & du commun tresor:

Certes s'il mesauient de ceste panure France,
 La crise de sa mort naistra de telle offense,
 Ils brouilleront l'estat attachant leur peché
 A l'ingrate faueur d'un Prince recherché,
 Puis en eux conuaincus de tous genres de crimes,
 Ils enteront leurs biens aux volontez sublimes
 De ce nouveau riuail & ioincts à son party
 Le rendront du butin de la France assorty,
 Pour n'estre recherché du legitime Prince,
 Prostitué ce iour à leur auare pince,
 Ils couuriront ainsi par un second forfaict
 De leurs premiers larcins le plus aspre meffect,
 Et encor nostre Prince enemmy de sa vie,
 Laisse agrandir leur force & croistre leur envie,

Prince troy-fois tres-grand & troy-fois bien-heureux,
 Sans tels monstres d'Estat en dessein plantureux,
 Dieu rucille par sa grace, ou que ma peur soit vaine,
 Ou que bien tost ie meure affranchy de la peine
 Que ie souffre voyant qu'il n'y a que mon Roy
 Qui soit de nostre estat, l'or, l'armée & la foy,
 Je voudrois estre nay dans une humble Casine,
 Estre sorty des reins d'un pescheur de sardine,
 Et n'auoir point l'esprit à cognoistre puissant,
 Ce qui remet ou verse un estat florissant,
 I'auois le cœur plus bas & moindre cognoscance,
 Pour ne sentir le mal de l'insensible France,
 Qui seulle se meurtrit par infidélité,
 Et n'a pour enemmy que sa rapacité,
 Le mespris son voisin de bien pres l'accompagne
 L'impunité la suit & ia tient la campagne,
 Par ce triomvirat les Royaumes plus beaux

*A uiliront leur gloire eschangez en tombeaux,
Des Princes & des Roys qui en souffrent l'iniure,
Se desrobans l'honneur que le Ciel leur procure.*

*O r si ie peux vouloir de ne vouloir mourir,
Ce n'est que par l'espoir que i'ay de voir perir
La troupe sacrilege & de revoir asservie
Aux feux & aux licols de tels monstres la vie.
Que nostre grand Hercule en fin arrachera,
Lors que de l'hydre d'or la teste il tranchera,
Pour marque de sa gloire à iamais estoffée
Du tesmoignage heureux d'un immortel trophée.*

*R etournons au subiect d'où nostre charité
Par vn zele trop grand nous auoit emporté,
V oire mesme que cest la force de l'aumosne
Qui fait que ce reproche aux coupables ie donne,
Pour conuertir leur ame au seruice du R oy;
Et les deniers communs au priué desarroy
De l'Espagnol honteux que ce soit par nous mesme,
Que fidelle il acquiert ce trahy diademe;
Où il apprenue en nous ce qu'enite sa main,
Qui affermut l'estat de son Prince inhumain,
Heureux d'auoir pour peuple vn peuple qui nous donne
Vne malle d'argent pour l'or d'une ceuronne,
Et qui d'un autre soing n'eschauffe ses esprits
Qu'aux liens d'un présent de nous voir tout surpris.*

*F rançois retirez-vous de l'aumosne Espagnolle;
Elle prend vn escu & vous donne vne obolle,
D'une forest d'honneur elle ombrage voz yeux:
Mais c'est pour esclairer vostre perte & son mieux;
Elle pare l'Eglise, & surdore la Messe:
Mais c'est pour s'en vestir & en tarer adresse:*

Elle adore les clefs pour cacher sa poison,
 Cherit l'Apostolat par dessein sa raison,
 Mais s'il n'ouvre le Ciel ou ne serre la porte
 Ainsi comme il luy plaist sa charité est morte;
 Car l'estat est son ame & n'a pour mouuement
 Que le feu qui deuore, & fert d'embrazement
 A l'Europe sa proye & la lice ordonnée
 Où porte l'Africain sa course abandonnée.

Le Nil qui fert de pluye à l'Abissin noirci,
 Au Memphite leger & à Canope aussi,
 Par aumosne attiedit la bruslante colere
 De la terre & de l'air que le soleil altere,
 Il arrose aumosnier, les champs où Orion,
 Bluette eslincelant vn chaleureux rayon,
 De l'ardent Ethiopie il attrempe la flame,
 Et semble estre animé bien qu'il n'aye point d'ame
 Que celle de l'aumosne vniue mouuement
 De sa grasse liqueur d'Afrique l'Element,
 Le Ciel jaloux de veoir vne si grande aumosne
 Veut enfermer ce Nil aux rochers de Godonne,
 Et la nature mesme oppose à ce donneur
 Du terroir Africain le prodigue Seigneur,
 Tant de monts opposez qu'ils font peur aux estoilles,
 Et semblent rallumer des Titans les querelles,
 L'on diroit que le Nil dans ces monts est caché,
 Et qu'il est pour iamais de courir empesché:
 Mais la seule vertu qui le fait charitable
 Treue que le Ciel mesme à l'aumosne est forcable:
 De sorte que tonnant comme vn foudre eslancé
 Il suronde les rocs qui le tiennent pressé,
 Et par son riste cours il ouvre les caracles

Dont le bruit immortel rend sourds mesme les Parthes,

Le Paetole & le Gange & le Tage doré,
 N'abreueuent seulement leur terroir coloré
 D'un esmail eternel de mille fleurs semées,
 Sur le front verdissant des rues animées,
 Qui plus est aumosniers ils donnent à foison
 L'or qui est nécessaire autant que la raison
 En ce siecle de fer ou le mespris abonde
 Sur celui qui n'a rien au partage du monde.

Lors qu'Androine fuyoit l'inevitale main,
 Et l'injuste rigueur du patrice Romain,
 Parmy l'horreur des bois & le triste silence
 D'un Lyon aumosnier il recent l'alliance,
 L'homme est brutal à l'homme estrange cruauté,
 Et ce Lyon plus doux vse d'humanité:
 L'homme fut au Lyon quelque peu secourable,
 L'autre luy fut du tout & en tout charitable:
 Car l'ayant yn long temps de sa chasse nourri,
 Et comme son bon hôte en sa grotte cheri,
 Encor deux ans apres il luy sauua la vie,
 A la rage, à la genle, à la patte asservie,
 De l'homme & de la besté à qui la mesme faim
 Ne sçeut faire esgorger cest esclave Romain,
 Qu'un Lyon animé de raison plus que l'homme,
 Tira des ieux cruels de la brutale Rome.

O generenx Lyon tu me rends escolier
 Du sage Pitagore à dire singulier,
 Que nos armes glissoint par la metempscose,
 Trans-animation qui est la mesme chose,
 En des corps ouz meilleurs, ouz plus lasches aussi,
 Selon que de bien faire on auoit en soucy:

De sorte que s'il faut en ceste erreur descendre,
Je diray que tu fus vn second Alexandre,
Et que la mesme humeur en beste le tenoit,
Que lors qu'il estoit homme & les Grecs maintenoit.

Que s'il nous faut voler dessus les sept planettes,
Pour veoir de leurs vertus les aumosnes parfaites,
Nous trouuerons quel l'homme est vn monstre imparfait,
Qu'il tient tout de l'aumosne & par aumosne est fait,
Les bestes les oiseaux, les plantes, les racines,
Ont leur estre second de ces flames diuines,
De qui vrais mendiants nous auons emprunte
Tout ce que de meilleur à nos corps est enté,
La mer leur est subiecle & la terre ample & large,
Ne produit rien çà bas qui ne leur rende hommage.

Saturne aide aux marchands, à l'oeconomie aussi,
Au courbe laboureur, & au pêcheur transfi,
A l'actif Architecte & à cil qui desire
De rouler incertain sur le floteux empire.

Jupiter plus benin nous donne la beauté,
La douceur, le maintien & la riche santé,
Aumosnier de vertu rendant l'homme semblable
A vn Ange celeste en grace remarquable,
Les Roys, les Senateurs & tous les Potentats
Tienvoient de son aumosne apres Dieu les estats.

Mars est l'appuy certain du peuple sarmatique,
Des enfans du Midy & d'une part d'Afrique,
Leur donne tous les iours mille sortes d'ésbats,
Et leur fait desarmez former mille combats,
Il nourrit les desséins des vaillans Capitaines,
Chassant loing de leurs cœurs toutes craintes foudaines,
Tous les arts où le feu & le fer est requis,

Sont par sa seule aumosne à nostre vie acquise.

Le Soleil liberal est l'ame de l'aumosne
 Et ne se peut donner bien mesme qu'il se donne,
 Grand ouvrier des saisons artiste compasseur
 Et des ans, & des mois, comme seul asseisseur
 De l'aumosne des temps que sa chaleur varie
 Parmy les douze bances où sa force il mandie.

Venus sur le matin d'un lustre nomparesil
 Deuance maintefois les rayons du Soleil,
 Afin que sa lucur aux humains necessaire
 Nous conue à sortir du sepulchre ordinaire
 De nos liëts parfesseux, où sa flame glissant
 Enseigne que le iour est de la mer issant,
 Sur toute son aumosne elle se monstre astine
 A præseruer touſtours la part generatiue,
 Elle donne le ris & le charme des yeux,
 L'amour est son effect digne Aumosne des Dieus.

Mercure ingenieux, fils de Maye emperlée,
 Maye fille d'Atlas à l'espaule estoillée,
 Nous donne le ſcavoir & la forte oraison,
 Qui defrobe nos sens aux sens de la raison:
 Il donne les accords & parfaict la musique,
 Liberal aumosnier de l'art astronomique,
 Rare à l'œil des humains, qui pourtant sans le veoir
 Sentent diuers effects de son diuin pouvoir,
 Pouvoir qui ne se peut assez richement dire,
 Pouvoir qui ne se peut que foiblement descrire:
 Car tout ce qu'aujourd'huy fait eutier la fain.
 Est tiré de Mercure or, argent & erain.

Hecate en cent autels de sa gresse adorée,
 Et par cent noms diuers des peuples honorée.

Nous donne les humeurs croissantes en son cours,
 Soit qu'elle s'arondisse, ou soit à son descours,
 Elle agence le temps lequel presque s'esface
 Aux tours continuels de sa changeante face,
 Elle regit les flots & monstre ouuertement
 Qu' elle seule est la loy du liquide element,
 Elle forme de nuit la feconde rosée
 Dont la belle Flora desire estre arrosée:
 Ceste rosée accroist de mesme en quantité
 Comme Lucine accroist sa blanchatre clarté.

Bref, du tout aumosniere, & du tout charitable,
 Elle enseigne que l'homme en face le semblable
 Enuers cil qui n'a rien que par l'emprunt d'autruy,
 Et qui de son berceau n'apporta que l'ennuy:
 La mort & le pechié si l'aumosne diuine
 N'eut embelly ce monstre en sa mesme origine,
 Monstre formé de terre, & de terre sorty,
 Enquoy mesme il se voit chaque iour conuerty.

Les Roys plus glorieux en tirent leurs naissances,
 Les Roys sont faictz de terre & leurs foibles enfances
 Ont eu les mesmes iours de hazards & de pleurs;
 Que les Bergers nourris long bien loing des grandeurs
 Les Roys sont comme nous les vassaux de la Parque
 Qui pour les traicter n'ose point d'autre barque
 Que de celle qui est commune à tous les morts,
 Et n'a pour les meurtrir que de pareils efforts,
 A ceux dont elle accable & assaut nostre vie,
 Non plus que la royalle au destin asservie.

Le seul homme de bien est exempt du trespass,
 Et semble estre viuant bien qu'il ne viue pas,
 Si ce n'est aux regrets des ames vertueuses,

*Qui de sur-viure aux bons se disent mal-heureuses,
L'entends au corps humain qui leur est vne mort,
Voire vn pesant tombeau qui leur ferme le port,
La rade de salut & les rend moins habiles
A recognoistre Dieu & ses royes utiles.*

*L'homme de bien est cil lequel non seulement
N'apporte à quel qu'il soit du mescontentement:
Mais outre qui se monstre aux pauures charitable,
Et se rend au besoin à chacun secourable,
Tel ne mourra jamais que pour reuivre aux Cieux,
Tel ne viura jamais que pour mourir ioyeux
En la grace de Dieu seul autheur de l'aumosne,
Et seul fleau de celuy qui meschant abandonne
Le pauvre & l'orphelin, membres de Iesus Christ,
Duquel nous auons tous le vouloir par escrit.*

*Voici docte Prelat la fin de mon ouvrage,
Et le commencement de l'infiny courage
Que j'ay de te seruir & de monstrer à tous,
Que ie suis de t'aymer & te cherir ialous,
Et bien que ma fortune ait pour contre-influence
Les maquignons d'Amour, qui trompent l'œil de France:
J'espere vn iour de voir que mon intégrité
Luira comme vn Soleil d'immortelle clarté,
Et que ces auortons de l'aumosne des Princes,
Feront rougir pour nous les voisines Prouinces,
Honteuses par pitié qu'un Bagoas nouveau,
Vse de nostre honneur ainsi que d'un tableau
Qui est prostitué aux yeux du populaire,
Lequel prend son plaisir seulement à desplaire,
Et ne forme jamais sa franchie volonté
Qu'au difforme subiect de quelque lascheté.
Dieu soit loué.*



OEUVRES SAINTES.

PSEAUME.

EVREUX hostes du Ciel, saintes legions
d'Anges,

Guerriers, qui triomphez du vice surmonté,
Celebrez à jamais du Seigneur les louanges,
Et consacrez vox chants au los de sa bonté.

Soleil, dont la chaleur rend la terre feconde,
Lune, qui de ses rais empruntes la splendeur,
Lumiere, l'ornement & la beauté du monde,
Chantex, bien que muets, sa gloire & sa grandeur.

Tesmoigne sa puissance, ô toy roulte azurée,
Qui de mille yeux ardents as ton front esclairci,
Et vous grands arrousoirs de la terre alterée,
Nuaux dont le corps rare est en pluye espoissi.

Car d'un si grand Ouvrier le dire estoit le faire,
Sa parole d'un rien le monde compassa,
Et tout ce qui s'enferme en l'une & l'autre sphere
Est l'œuvre d'un seul mot que sa voix prononça.

Il a prescrit des loix à la Nature mesme
Quand tremblante elle obserue & craint d'oultrepasser,
Puissance ni grandeur, sceptre ni Diademe,
Immortel, ne mortel, ne s'en peut dispenser.

Chantex-le donc aussi vous enfans de la terre,
Qui composez de terre en terre retournez.

Soit vous que l'Ocean en ses vagues enserre,
Soit vous qui librement en l'air vous promenez.

Beny son sainct honneur en tes caues profondes,
Monstre qui dans ton sein fais les nefz abyssmer,
Et faictes retentir son nom parmy les ondes,
Gouffres qui vomissez mille mers dans la mer.

Foudroyans traictz de feu que sa dextre decoche,
Quand faisant icy bas mille flammes plenuoir,
Vous trenchedez en fureur la teste à quelque roche,
D'une tonante voix tesmoignez son pouvoir.

Fay le bruire aux torrens des vallons que tu laues,
Neige, qui vest les champs d'un blanc & froid manteau,
Et toy gresle automnale, & toy glace qui paues
Au pesant chariot le sentier du bateau.

Orageux tourbillons qui portez les naufrages
Aux vagabonds vaisseaux des tremblans Matelos,
Courriers de son vouloir versez moindres orages,
Semans par l'Uniuers la grandeur de son los.

Faictes le dire aux bois dont vox fronts se coronnent,
Grands monts, qui comme Rois les plaines maistriez,
Et vous humbles coustaux, où les pampres foisonnent,
Et vous ombreux vallons des pampres arrousez.

Feeconds arbres fructiers, ornement des colines,
Cedres qui vous rendez Geants entre les Bois,
Tant vox sommets aagez vont fuyant les racines,
Chantez le sur les vents qui vous seruent de voix.

Animaux qui païssez, es plaines verdoyantes,
Et vous que l'air supporte, & vous qui serpentans
Vous trainez aprés vous d'une eschine ondoyante,
Naïssez, viuez, mourez sa loiuange exaltans.

Chantez-le d'une voix que nul soiz n'interrompt

Grands Rois entre son peuple assis comme en son lieu,
Et vous fiers Potentats, qui pleins de vaine pompe
Estes Dieux sur la Terre, & Terre devant Dieu.

Peuples nais entre nous, peuples de terre estrange,
Faictes ouir son nom aux rochers les plus sourds,
Hommes, femmes, enfans, donnez à sa loiiange
Le matin, le midi, le soir de voz beauxx iours.

Vous que la fleur de l'âge aux voluptez conuie,
Vous qui pressez des ans & ja prests à sortir
Touchez d'un pied tremblant les portes de la vie,
Faictes son nom sans cesse en voz chants retentir.

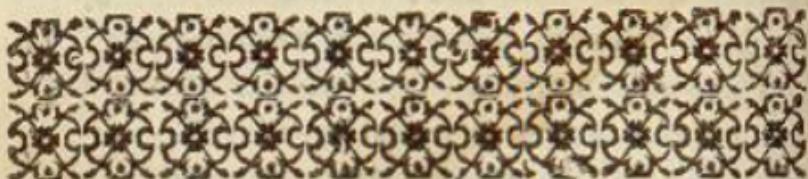
Bref, que tout genre d'estre, & tout sexe, & tout âge
Benisse le Seigneur ses bien-faictz racontant
D'un style si conforme aux pensers du courage,
Que se taisint la voix, le cœur l'aille chantant.

Car il a seul l'esprit en qui vit & respire
Tout estre non visible & visible à noz yeux,
Et le seul Roi, qui tient d'un eternel Empire
Le throsne de sa gloire esleué sur les Cieux,

Alors que tout flambant d'une lumiere sainte
Il a faict en triomphe asseoir sa Majesté
L'Univers se prosterné en reuerence & crainte,
Et nul Ange n'en peut supporter la clarté,

De là sont enuoyez deuers la troupe esleueë
Les merveilleux secours qui la souuent des fers,
De là partent les loix de puissance absolue,
Qui font trembler le Ciel, la terre & les enfers.

Soit à iamais sa gloire en nostre ame adorée,
Soit son nom à iamais en noz chants celebré,
Soit le nom de son los d'éternelle duree,
Même apres l'Univers en pieces démembré.



PARAPHRASE DV
CXLIII PSEAUME
de Dauid.

BENIST soit le grand dieu, le grand
Dieu des armes
Dont la seule vertu rend mes mains ani-
mees
Aux glorieux travaux des actes valeu-
reux,
Qui m'apprend à combattre en gaignant des victoires,
Et fait que toute langue entendant noz histoires
Me nomme l'heureux Roi des siecles mal-heureux.
C'est lui qui me preserue au milieu des batailles,
Et rempare mon cœur d'invincibles murailles
Contre tous les ennemis qui l'osent assieger,
Lui seul n'ayant jamais mon attente trompee
A faict mes ennemis tomber sous mon espee
Et sous mon sceptre enfin mes subiects se reneger.
Seigneur, qu'est-ce que l'homme & la race mortelle
Pour ne dédaigner point d'en prendre la tutelle,
Et loger en son cœur le souci de son bien?
Tu lui soubs mets le Ciel, l'air, & la terre, & l'onde,

Et semble que ta main, ouvrière de ce monde
Qui de rien crea tout, crea tout pour vn rien.

Car en fin, ô Seigneur, l'homme n'est rien qu'un songe,
Qui de songes menteurs se repaist & se ronge
En son plus ferme estat n'ayant rien de constant,
Vne ombre que le iour dissipé à sa venüe,
Un esclair allumé dans le sein de la nuë,
Dont l'estre & le non estre ont presque un mesme instant.

Seigneur, baisse ton Ciel & ton sein de tonnerres,
Descends en ta fureur sur ces maudites terres
Où mille impietez prouoquent ton courroux;
Frappe les plus haults monts des armes de ton ire
Fai-les fumer & fondre ainsi que fond la cire,
Et l'vnivers trembler soubs l'horreur de tes coups.

Remplis tout l'air d'esclairs, de foudres & d'orages,
De tes dards enflamez estonne les courages
Des meschans, dont l'effort t'offense en m'outrageant;
Fais gronder en ta main l'ire de cent tempestes,
Puis d'un bruit esclatant darde-la sur leurs têtes,
Afin qu'un mesme coup te venge en me vengeant.

Car c'est contre l'honneur de ta puissance mesme
Que leur bouche arrogante à romice blasphemé,
Aiguissant contre moi tant de traicts inhumains;
Leur langue incessamment ourdit des calomnies,
Leur esprit orgueilleux se plaist aux tyrannies,
Et tout mal faire est l'art où s'exercent leurs mains.

O Seigneur, continuë à deliurer mon ame
D'une gent si superbe, & romps l'injuste trame
Des barbares desséins que sa rage à conceus:
Estends du Ciel les bras armez pour ma vengeance,
Et pousse en ta fureur cette maudite engeance.

Dans les mesmes filets qu'elle mesme a tissus.

Afin que sur mon Lub monté pour tes loüanges
Associant ma voix avec celle des Anges,
Je chante que c'est toi qui fais regner les Rois,
Toi qui les garantis des meurtrieres attaintes,
Toi qui rends leurs grandeurs venerables & sainctes,
Et qui fais que la terre en adore les loix.

I'en sers aux ans futurs d'une peine eternelle,
Moi sur qu'il la beauté de ta main paternelle,
Seigneur a faict du Ciel mille graces pleuuoir,
Contre tant d'ennemis me donnant la victoire,
Que la paix de mon sceptre appartient à ta gloire
Comme vn uouveau miracle où reluit ton pouvoir.

Perséuere, Seigneur, ne baille point ma vie
En pillage au Tyran qui l'a tant poursuivie,
Mais comme il nous a faict, le faisant soupirer,
Au sang de ses subiects trempe son Diadème,
Afin que iustement il esprouue en soy-mesme,
Les maux qu'injustement il m'a faict endurer.

Car sa main ne se plaist qu'aux meschans artifices,
La seule impiété lui fournit de delices,
Et son cœur, dont la rage est souuent sans effet,
Paist de si fiers desséins le desir qui l'entame,
Qu'aux iours où le meschant n'a point souillé son ame
De quelque meschant acte, il croit n'auoir rien fait.

Rends-lui ce qu'il merite, & nous sois favorable,
Donnant quelque relasche à la fiévre incurable,
Qui rongeant ce Royaume a destruict sa beauté,
Encor que nous viuions si dignes de misere,
Que nous faire du bien ce soit quasi mal faire,
Et prophaner en vain les fruits de ta bonté.

Toi quel mal-heur poursuit ces terres desastrees,
 Et quel heur cependant vit dedans les contrées,
 Qu'une constante Paix habite autour de nous,
 Sans qu'encor la fureur des violents orages
 Qui dans ce pauvre Estat causent tant de naufrages,
 Ait peu rendre leur air moins tranquille & moins doux.

La ieunesse y fleurit tout ainsi qu'une plante
 Qu'au fecond bord d'une eau doucement ruisselante
 Quelque main transplanta d'un sterile terroir,
 D'or & de Diamans les Dames y flamboient,
 Et pour s'en embellir les plus chastes s'y voient
 Consulter avec soin l'oracle du miron.

L'abondance y demeure en ses douces campagnes,
 Mille bélans troupeaux y courent les montagnes,
 De ioye & de repos leurs ames tu repais,
 La trompette s'y taist, & la voix des allarmes,
 Et tant d'aise en bannist les soupirs & les Larmes,
 Que leur moindre bon-heur est celui de la Paix.

Aussi toute la Terre envoiant leur fortune,
 La nomme bien-heureuse & de vœux t'importe,
 Pour de pareils effets de celeste faueur:
 Mais quelque heur que le Ciel verse dessus leurs testes,
 Plus heureux est encor mesme au fort des tempestes,
 Celui de qui ton bras daigne estre le sauveur.

Toi donc iettant sur nous les yeux de ta clemence,
 Garde nous de naufrage, & sois nostre defence
 Contre des ennemis si puissans & si fiers,
 Rendant par ta bonté ses tempestes plus calmes,
 Ou nous faisant du Ciel recevoir quelques palmes,
 Si nous n'en deuons plus esperer d'Oliviers.



MEDITATION.



O M B E à tes pieds sur ma face,
 O moi miserable Vermeil,
 Qui ne suis qu' vne obscure masse
 Oserai-je prendre l'audace
 D'amsi parler à mon Soleil?
 Le dard qui vole par les nuës
 Treuue le but de son Archer;
 Mais tes Maiestez inconnues,
 Grand Dieu, me sont lors moins connues
 Que plus ie les pense cercher.
 Comme les vagues insensees
 S'abyssment au fonds de leurs mers,
 Apres les tempestes passees;
 Ainsi mes plus haultes pensees
 S'abyssment dedans mes pensers.
 Que si mon zele ouure ses aistles,
 Plus prompt qu'un Aiglat escarté
 Apres un vol de Colombelles,
 Terre dans des nuciés eternelles,
 Aueuglé de trop de clarté.
 Quand ie te cerche dans le monde,
 Le monde ne rauit à toi,
 Quand hors de ceste voute ronda
 Le rien d'vne abisme profonde,

Seigneur, me vient rauir à moi.

*Et lors ie discours en moi-mesme
Sur ce rien source de mon bien,
Et le recognoit tant extreſme,
Que ie deniendray le rien mesme
Plusſtoſt que comprendre ſon rien.*

*Si cerche-ie de te comprendre
Moi rien du rien, Toit tout du tout,
Si le rien ne fe peut entendre,
Moy misérable puif-ie apprendre
L'Eternité qui eſt ſans bout?*

*Tu as eſtabli la demeure
De ta ſainte diuinité
Au profond d'vne abyſme obſcure,
Et nul ne t'y void qui ne meure,
S'il ne vit en l'Eternité.*

*La ta Maiesté redoutable
Sur vn thronē de diamant,
Foule d'vn pied eſpouuentable
Le Ciel que la terre habitable
Comprend de l'eſprit ſeulemens.*

*Ta d'extre armee de tonnerre
Eſt plus hault ſur le Ciel des Cieux,
Que le Ciel n'eſt hault ſur la terre
Qu'elle ſur l'enfer qui reſſerre
Ceux que tu bannis de tes yeux.*

*Ce tout à quila terre basſe
Eſt vn poinct comme nous ſon poinct,
Eſt moins qu'vn poinct deuant ta face,
Et ton oeil tout rempli de grace,
Daigne voir l'homme qui n'eſt point.*

Seigneur, tu as fait les grand's voutes
 Des Saphirs qui rodent sur nous,
 Dorant de Chrysolits leurs routes,
 Pour nous qui les possedons toutes,
 Afin de nous posseder tous.

Tu les soustiens hault balancees
 Influant dessus noz humeurs,
 Par leurs carrières élancees:
 Mais quand noz humeurs sont forcees,
 Nous restons maistres de nos mœurs.

Ce grand Soleil pompeux de flamme,
 Qui sans bouger court tant de cours,
 Qui veuf de chaleur nous enflamme,
 Qui donne tant d'ames sans ame,
 Porte mille nuiçls à mes iours.

Et l'Astre qui prend ses lumieres
 Ores en rond, ore en croissant,
 Branslant les ondes marinieres,
 Obscurcit encor noz paupieres
 De son feu éuanouissant.

Ores mes yeux, or' mes oreilles
 Aueugles, sourdes à la fois
 Des heurts & des flammes vermeilles
 Qui courent les ers de merueilles
 Me laissent comme yn tronc de bois.

Tu brides la grand' mer profonde
 S'eslançant à flots irritez,
 Pour engloutir la terre ronde,
 Et as les esperons du monde,
 Par qui les Cieux sont agitez.
 N'est-ce pas ta puissante grace

Qui fonda pour nous dans les Mers
Le pié de ceste terre basse:
Ferme par le poids de sa masse,
Contre l'inconstance des eves

Tu fis les plaines etherees
Pour les oiseaux, pour le poisson
Tu fis les ondes azurrees,
Et tu fis les moissons dorees
Pour l'autre animal sans raison.

Mais tu fis ce grand heritage,
Qui dans toi seul treuve son bout,
Pour le nous donner en partage,
Laisstant le plus grand aduantage
A la moindre part de ce tout.

Prince eternel de la Nature
Plusque tresadmirable en faictz,
L'homme, chetifue creature
Merite-il la conuerture
Des palais que tu lui as faictz?
Mais si le Ciel brillant de flammes,
Bande pour nous tant de ressorts,
O que doiuent estre noz ames,
Mesmes lors que tu les enflammes,
Simon le thresor des thresors?

Grand Dieu, tu en as faict ton temple,
Et le miroir esblouissant,
Où l'infinité se contemple,
Si le fini est assez ample
Pour l'image du Tout-puissant.

Les Anges diunes Natures,
Postillons de tes saintz plaisirs,

Bien qu' excellentes creatures,
Et separéz des pourritures
Sont ministres de noz désirs.

Aussi me trouué-je de mesme
Que l'œil qui peut tout regarder,
Et si ne se peut voir soi-mesme,
Tant je suis distant de moi-mesme,
Quand plus je me veux aborder.

C'est estre par tout en mesme heure,
Toute en tout, toute en chasque part
D'un corps, jusques à tant qu'il meure,
Après sa mort estre plus pure,
N'est-ce pas par vns art sans art?

Les facultez quel'on lui donne
Ne sont qu'imaginations,
Dont l'ignorance nous estonne;
Sa perfection ne raionne
Qu'aux rais de tes perfections.

Seigneur, tu dis le Ciel esconte,
L'er cesse de piroietter,
L'onde agitée se déroute,
La terre s'en accoise toute,
Et tu te tais pour m'escouter.

Si les autans ames mutines
Exécutent ton hault dessein,
Horriblant les ondes marines,
Un seul soupir de noz poictaines
Accoise l'ire de ton sein.
Et si le foudre fils des nuës
Tempeste dessus les humains,
Rauageant les plaines veluës,

Soudain noz fautes reconnues,
 T'arrachent le fouldre des mains.
 Lors que la faim nous decolore,
 Rongeant nostre creux intestin,
 L'ame affamée qui t'implore
 Constraint celle qui la deuore
 D'estre soi-mesme son butin.
 Et quand noz citez mal-murees
 Craignent l'effort des camps vainqueurs,
 Elles se treuuent assurées,
 Aux affaires desesperees,
 Soudain que nous t'ouurons noz cœurs.
 Que si les pauuretēs infames
 Vienement amortir noz tissons,
 Enflammons tant soit³ peu noz ames,
 Tes richesses belles de flammes
 S'allument dedans noz maisons.
 Et si les fiéures languissantes
 Ravagent parmi noz citez,
 Avec les pestes rauissantes;
 Tuons noz fureurs meurtriſſantes,
 Tu tu es noz aduersitez;
 Mais quand les trouppes eslancées
 S'entrechoquent comme bliers,
 Qui courrent les testes baſſées,
 Qui se perd dedans tes pensees
 Se treuue dedans tes lauriers.
 C'est toi qui fondes les prouinces,
 C'est toi qui establis les Rois
 Qui de cent tenailles les pinces:
 Car tu es le Prince des Princes,

Comme ta Loi la Loy des loix,
 Tu tiens des reines invisibles,
 Seigneurians leurs volontez,
 Les rendans Lioneaux muisibles,
 Et soudain Agnelets paisibles,
 Selon l'obieet de tes bontez.
 Bref tu es tout fort en la guerre,
 Tout saint sur la voulte des ers,
 Tout sage dessus le tonnerre,
 Tout bon sur le rond de la terre;
 Mais tout inste sur les enfers
 Les Anges tombent sur la place
 A l'obieet de tes saintetez,
 Aueuglez des rais de ta face:
 Saint des saints que fait nostre rame
 Admirant tes diuinitez?
 Or tu as banni l'aventure,
 Guidant les œures de tes mains
 Par le timon de leur nature,
 Donnant l'estre & la sepulture
 Soubs le cours des quatre germains.
 Tu peuplas les croupes gelees
 De bestes, d'oiseaux, de poissen
 Les flots des campagnes salees,
 De fleurs & de fruitz les vallees,
 Pour l'homme ta seule moisson.
 Pour l'homme surcharge d'offence,
 Pour lequel ne perdre, tu pers
 Ta grandeur, vestant sa semence,
 Pour le revestir d'innocence,
 Et le despouiller des enfers.

C'est

C'est icy que mon ame prompte
 Veult encor voler sur les Cieux,
 Pour calculer d'un nouveau compte
 La Trinité qui la surmonte,
 Plus sans fin qu'un Soleil noz yeux.
 Mais je t'adore en vne essence,
 O Pere, ô Fils, ô saint Esprit;
 Pardonne à mon oultrecuidance,
 Si je demande à l'ignorance
 Ce que iamais sage n'apprit.

A. De Vermeil.

R





STANCES CHRE- STIENNES.

SEUL espoir des humains reste sans esperance,

Qui de l'ame esperdue es la vraye assurance,
Qui les tristes souffirs de ce cœur tourmenté,
Qui parmi tant d'ennuis dont sa vie est enceinte,
Suumi de peu d'espoir & de beaucoup de crainte,
Attend son reconfort de ta seule bonté.

C'est pourquoi dès le poinct que l'aube annonce au monde

Le retour de cest Astre, à qui le scin de l'onde
Preste toutes les nuëls son humide séour,
Et dès que le resueil m'entroure la paupiere,
Touure avec un souffrir ma bouche à la priere,
Et consacre à ton nom les premices du iour.

Halon Dieu mon salut, que ma vie est troublée,
Un pesant faix d'ennuis rend mon ame accablee,
Que ie suis dessouillé de force & de vertu:
Mes douleurs tous les iours me donnent cent batailles,
Et mon cœur comme estre iné de cent dures tenailles,
Est du marteau d'angoisse incessamment batu.

Y serai-je ma vie en ces tristes alarmes?

N'esteindras-tu iamais ton courroux en mes larmes?
 Le lairras-tu sans cesse en ton cœur bouillonner?
 Feras-tu moins ta gloire & puissance reluire
 De m'auoir pardonné en me pouuant destruire,
 Que de m'auoir destruict me pouuant pardonner?

I as! regarde en pitié ceste ame infortunatee,
 D'espoir, de confort, de paix abandonnée,
 Où les traits de la mort sans pitié sont ficherz,
 Regarde quelle enuie boit le sang de mes veines,
 Et l'œil de ta bonté voye aussi bien mes peines,
 Que celuy de ton ire à veu tous mes pechez.

Mon ame est de douleur sur le pied dessechée,
 Ma vie est comparable à la plante arrachée,
 De qui la seue est morte, & le suc retiré,
 Le sort m'a dessaisi de tous biens desirables,
 Si bien que ce qui reste aux coeurs plus miserables
 L'espoir, mesme à la fin, ne m'est pas demeuré.

Que veux-tu plus, seigneur? car ie sens & confesse
 Qu'à bon droit le courroux de ta main vengeresse
 Dessus mon chef coupable espand tous ses vaisseaux,
 Et ma vie en estant de tes biens arrouyee,
 Puisqu'ingrate elle en a la source mesprisee,
 Ta vengeance à raison doit tarir les ruisseaux.

Mais quoi? sc̄ais-tu pas bien que ceste ronde masse
 N'en sousti nt iamais vn qui sans l'heur de ta grace
 Dvn pas irreprochable en ta roye ayt marchés?
 Que ta scul. pitié nous tient lieu d'innocence,
 Et que ceux-là sans plus sont nets en ta présence,
 A qui tu ne venx point imputer le peché.

Ah! Seigneur tout-puissant, souvien-toi qui nous sommes,

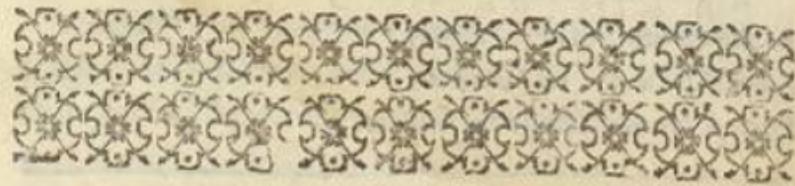
Tu fçais bien que l'argile est la mere des hommes,
 N'arme point ta rigueur, couvre ma mauuaisté,
 Trouue ma cause iuste, ou, bening, rends la telle,
 Ou si tu me poursuivi, permets que i'en appelle
 De toi plein de Iustice, à toi plein de pitié.

Bien me sera-ce oser vne si grande audace,
 D'en appeller à toi sans redouter ta face,
 De qui i ai tant de fois le respect violé,
 Comme si poursuivis pour l'offense commise,
 Le sacrilège au sort recourroit en franchise
 A l'Autel que sa main auroit cent fois volé.

Mais tes bontez, Seigneur, ceste audace m'inspirent,
 Promettans aux pecheurs, qui vers toi se retirent,
 Non seulement pitié mais faveur & guerdon;
 Et qui n'espereroit vn arrest favorable,
 Quand le Juge est lui mesme aduocat du coupable,
 Et l'objeict de l'offense est l'autheur du pardon?

O ma viue esperance & mon remede vnique,
 Remets donc en santé ce cœur paralytique,
 Que la chair & le monde insensible ont rendu:
 Fai, Seigneur, que ta grace en soit la medecine
 Noyant sa maladie en la sainte Piscine
 Du sang que ton amour a pour nous espandu.

Grand Soleil de Iustice, inaccessible flamme,
 Verse avec ta chaleur ta lumiere en mon ame,
 Meslant de quelques iours les eternelles nuits,
 Et calmant de mon cœur les ciuiles discordes,
 Rends moi vn des vaisseaux de tes misericordes,
 Au lieu que i'en suis vn de misere & d'ennuies.



STANCES SVR LA
NAISSANCE DE
Iesus Christ.

V Ciel les portes sont ouuertes,
D'où sort l'espoir des affligez,
La liberté des engagez,
La recompence de noz pertes.

LAinsi que Dieu fist par sa bouche
D'un mot tout le Moude parfaict,
Ainsi par sa bouche il a faict
D'un mot qu'une Vierge s'accouche.

Dieu Fils de l'homme se veult rendre
Pour rendre l'homme fils de Dieu,
Il veult que nous changions de lieu,
Pour nous monter il veult descendre.

Tel qu'en le void en sa naissance
Il a ce qu'il souloit auoir,
Il n'a pas quitté son pouvoir,
Mais il a pris nostre impuissance.

Sauveur vostre Amour est entresme,
Il semble qu'en payant pour tous,
Pour vous rendre plus grand que nous
Vous veniez moindre que nous mesmes.

Repense à ses bassesses haultes,
Et souvienne toi de ses biens;
Mortel, si tu ne t'en souviens,
Dieu se souviendra de tes faultes.

STANCES CHRE- STIENNES.

AMANTS qui souspirez tant de peines
souffrtes,
Qui pleurez tant d'ennuis, de rigueurs
& de pertes,
Tant de iours en seruant vainement des-
pensez

Après vne beauté mortelle & perissable,
Tant de douteux espoirs fondez dessus le sable,
Et tant de longs traualx d'oubli recompensez

Changez tous ces regrets, ces souffris & ces larmes,
Quittez ces yeux trompeurs pleins d'appas & de char-
mes,

Qui rendent vostre cœur si viuement espris,
Pour sujure vne beauté du Ciel mesme adoree,
Et conceuoir vn feu d'eternelle duree
Dont la flamme inuisible esclaire vox esprits.

Ceste beauté suprême, à qui tout estre aspire,
Veult dans vostre pensee establir son Empire,
Regner sur vox desirs, & vous donner la loi:
C'est faire de vostre ame vn temple venerable,
C'est bastir de vox coeurs vn autel perdurable,

Qui brusle tout d'Amour, d'esperance & de Foi.

Conſacrez lui voz pleurs comme vne chose ſainte,
N'ayez autre douleur, autre espoir, autre crainte,
Et de ſon ſeul reſpect laifsez vous eſmouvoir,
Que d'un iuste desdain elle ne foit faſie,
Et ne s'aille enflammant d'ire & de ialouſie,
Si quelque obiect mortel ſur vostre ame a pouuoir.

Celui qui fit de rien tout l'Umuers ensemble,
Soubs qui le Ciel, la Terre, & l'Enfer meſme tremble,
A qui tout rend hommage & courbe ſes genoux,
Ne ſouffre qu'en aimant vostre ame foit partie,
Et tant de vains obiects dont elle eſt diuertie
Sont autant de flambeaux allumant ſon courroux.

Il veult que comme vniue, vniue elle le ſerue,
Il fait cas de ſes pleurs & les met en reſerue,
Et lors que voz pechez ſ'efteuent iufqu'aux Cieux
De ſa dextre irritee il laiffe choir les armes,
Se ſentant ſurmointé par ſes deuotes larmes,
Qui iamais ſans effect ne ſortent de voz yeux.

Les larmes des Eſteus ne tombent point en terre,
L'Eternel en a ſoin, les reſerue & les ferre
Dedans des vaisſeaux d'or, qui leur ſont deſtinez;
N'allez point prophanant vne offrande ſi ſainte,
Qui peut rendre ſon ire en vostre endroit eſteinçez,
Et vaincre les Enfers à vous perdre obſtinez.

Que l'humeur, dont voz yeux ſe rendent ſi fertiles,
Ne foit point deſpencée en regrets inutiles,
C'eſt l'vniue iherſor des pecheurs affligez,
Le prix & la rançon de leurs ames captives,
Qui peut flechir leur iuge & de rigueur les priue,
Effaçant le contraint qui les tient obligez.

Reseruez donc ces pleurs pour racheter voz crimes,
 Et les offreuz au Ciel comme cberes victimes,
 Le Seigneur les accepte, & s'en tient satisfait:
 Pleurez la vanité de voz larmes passées,
 L'erreur de voz desirs, l'abus de voz pensees
 Changent la seule cause, & retenant l'effect.

P S E A V M E,

Qui habitat in adiutorio Altissimi.

 **E**V R E V X celui qui à toute heure
 Va cerchant la haute demeure
 Du grand Dieu pour son seul recours,
 C'est pourquoi quand le mal me presse
 A lui seulement ie m'adresse
 Sans d'ailleurs attendre secours.

Ceux qui n'auront l'ame distraicté
 A chercher vne autre retraiete,
 Par tout s'en verront assister;
 Si leurs ennemis pour les prendre
 Leurs filets tousiours viennent tendre,
 Ils n'y seront point arrestez.

Car le grand Dieu est leur defense,
 Qui ne permet point qu'on offence
 Ceux qui en lui seul ont espoir,
 Il les courrira soubs son aisle;

Soubz ceste garde si fidele
Quel mal pourroient-ils receuoir?

Fondez sur sa parole sainte
Vostre ame ne peult estre attaicté
Ni de mal, ni mesmes de peur,
Du iour la volante sagette,
Ni de la nuit l'horreur secrete
Ne vous fera trembler le cœur.

Et soit que l'effroyable peste,
A tous les peuples si funeste,
Iour & nuit faisant son effect,
En verze mille à vostre dextre,
Dix mille à vostre main senestre,
Jamais aucun mal ne vous faict.

Car Dieu vous veult faire cognoistre
Faisant ses vengeances paroistre
Dessus ceux qui l'ont delaissez,
Qu'ayant recours à mon exemple,
Au seul azyle de son temple,
Vous ne pouuez estre offensez.

Il a commandé à ses Anges,
Ministres des effecls estranges
Qui sont incogneus aux humains,
En tous endroits de vous conduire,
Si la pierre à voz pieds vient nuire,
De vous soufleuer sur leurs mains.

Vous marcherez dessus la teste
De l'Aspic, & de ceste beste
Qui s'orgueillit du nom de Roi,
Les Fans de la fiere Lionne
Oublians leur rage felonie

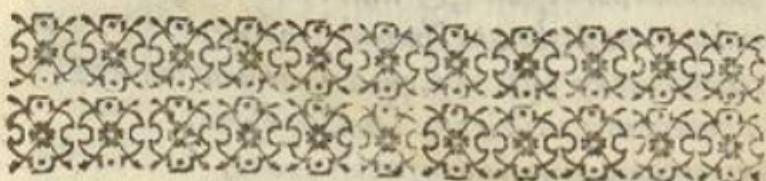
Vous voyans s'infuyront d'effroi.

*Car Dieu dit, celui embrasse
Mon amour, & pour ce ma grace
Ne l'abandonnera iamais,
Ma puissance si recognue
L'esteuaera dessus la nue
Ois il marchera desormais.*

*Je le sc'auray combler de gloire,
Puis qu'en moi seul il a sceu croire,
Ses yeux sont sur moi attachez,
Pour ce la tristesse & la peine,
La peur, la douleur & la haine
De son coeur seront arrachez.*

*Je sc'aurai prolonger sa vie
Et lors qu'il n'aura plus d'enuie
De demeurer en ces bas lieux,
Son ame de moy amourcuse,
Pour iamais faicte bien heureuse
S'enuolera dedans les Cieux.*





PARAPHRASE SVR
LE PSALME
XXX.

Afferte Domino Filij Dei.

Potentats de la terre, & vous Grands de ce
monde,
Petits Dieux qui marchez en pompe &
majesté,
Rendez, rendez l'honneur dont vostre hó-
neur abonde

Au plus grand Dieu que vous qui le vous a presté.

Rapportez voz grandeurs à la source abondante
Dont voz ruisseaux d'honneur découlent largement,
Et petits, abbaissiez vostre gloire arrogante
Sous le Dieu qui vous a menterz si hautement.

Annoncez sa louange, & de voix qui responde
Aux secrets de voz cœurs, celebrez son honneur,
Recognoissez l'autheur & de vous & du monde,
Et dans son temple saint confessez le Seigneur.

Le Seigneur dont la voix resonne sur les nuës,
Quand grosses de vapeurs à leur enfantement,

Tout tonne, tout esclatte, & leurs eaux espandues
semblent ouvrir du Ciel l'humide fondement.

Puissante & forte voix, qui d'un bruyant tonnerre
Fais murmurer en l'air cent tumultes diuers,
Qui mutine des flots la dangereuse guerre,
Et souffle aux Matelets mille mortels hyuers.

Voice pleine de vertu, qui ne fut onc iettee
Sans tesmoigner sa gloire, & sa grand' Majesté,
V'pix pleine de rigueur, qui punit irritee
Le profane mespris de son autorité.

C'est ceste forte voix qui renuerse, qui mine,
Du superbe Liban les Cedres sourcilleux,
Qui iette contre-mont leur profonde racine,
Et verse contre-bas leurs rameaux orgueilleux.

Quand ses vents fracasseurs razent les fieres cornes
Aux rochers les plus durs de leurs souffles trenchans,
Et les font sauteler comme fans de Licornes,
Ou comme les Taureaux solastrans par les champs.

Au son de ceste voix le Ciel tient toutes prestes
Mille lances de feu, mille éclairs tournoyans:
Au bruit de ceste voix respondent cent tempestes,
Crommellent les bourdons de cent traict's foudroyans.

Les deserts reculez, lors que ceste voix grande,
Entremblent estonnez, en fremissent d'horreur manquant
Et dedans leurs rochers grotte n'est si profonde
Où n'aille penetrer ceste voix de terreur.

Les Tygres aux deserts, les Ourses aux montagnes,
Les Vaches dans les prez, les Biches dans les bois,
Les Iuments aux pastis, les brebis aux campagnes,
Suortent au dur son de ceste horrible voix.

Les plus sombres forets, dont les vertes nuées

D'érobent à leurs pieds les rayons du Soleil,
De leur bel ornement se trouu'nt dénueés,
Et perdent leur honneur à ce cri nompareil.

Les meschans reprouez, moqueurs de la puissance
Du Dieu de ceste voix pleine d'estonnement,
Confus, tremblent craintifs dedans leur conscience,
Et ià sentent l'horreur de son grand iugement.

Mais de ses Saincts esleus la troupe de bonnaire,
Qui reuere son Nom d'un courage non fainct,
Au lieu de redouter ceste voix de cholere,
Va celebrier sa gloire en son Temple tressainct.

Dieu Juge souuerain presidoit sur les ondes,
Dont les hommes premiers meschans furent couuers,
Quand leurs pechez plus hauts qu'elles n'estoient profondes
Ne peurent se lauer en l'eau de mille mers.

C'est sans commencement, c'est sans fin limitee
Que regne la puissance & la gloire de Dieu:
Sa force, sa vertu n'est de nul empruntee,
Et son Empire dure en tout temps, en tout lieu.

Dans le Ciel luit le beau de sa magnisidene,
Par l'air vole le grand de son libintain pouvoir,
Sur la terre paroist l'effort de sa puissance,
Et son autorité par les mers se fait voir.

Si nous sommes en guerre, au milieu de la crainte,
Son aise, son paouoir nous courre feurement;
Si nous sommes en paix, son abondance sainte,
Sa liberale main nous nourrit cherement.

S.C.



SUPER FLUMINA BA BYLONIS. PSAL. 137.



V A N D sion fut destruicte, apres que les
outrages

Du ruincx Assy' noz murs eurent rasex,
Quand ses feux deuorans nous eurent em-
brasex,

Noz ans noz cœurs de dueil, & de pleurs noz visages,

Nous lamentions espars: estendus dessus l'herbe
Des ruines de Babel. Mais noz pleurs espadus
De la barbare gent ne furent entendus,
Et ne fleschirent point leur courage superbe.

Le triste souuenir du cruel de leurs armes,
Le pensement hideux de l'autel ruiné,
L'horreur du lieu tressaint par eux contaminé,
Enslerent noz soupirs & grossirent noz larmes.

Noz Luths demi-rompus, noz muettes Violes
Pendilloient aux rameaux des saules ombrageux:
Leur silence blasmoit le forfaict outrageux
Qui finit en vn iour leurs sons & noz paroles.

Ceux qui auoient conduit les bandes prisonnieres
De l'esclave Iuda, pour se donner plaisir
Nous firent assauoir qu'ils auoient grand desir
De nous ouyr chanter noz chansons coustumieras.

Prenez vn peu vox Luthis, vous Châtres, vous Leuites,
 Disoient ces importuns: qu'on vous oye entonner
 Ces Pseaumes qu'autresfois vous faisiez resonner
 A l'honneur de ce Dieu qu'on dit des exercices.

Las! respondimes nous, seroit-il bien possible
 Qu'on nous veid profaner les loiianges de Dieu?
 Et qu'un doux chant sortist en cest estrange lieu
 De noz coeurs enaigris d'amertume indicible?

Plustost, plustost ma main languisse mutilée,
 Mes doigts restent perclus: solime, que ton pleur,
 Que ta perte, sion; Iacob, que ta douleur
 Soit de mon souuenir si soudain écoulée,

Plustost ma Langue soit & seiche & retirée,
 Que telle lascheté mon cœur vienne saisir:
 Ma voix puisse estouffer, si i'ay iamais plaisir
 Que ta gloire ne soit, ô Iuda, restaurée.

Mais, Seigneur tout-puissant, si tu as veu la rage
 De la fille d'Edon, qui d'aise sauteloit,
 Quand le cruel vainqueur ton saint Temple brusloit,
 Et souilloit la Cité de sang & de carnage,

Souvenir-t'en quelque iour. Rompez ce disoit-elle,
 Ces Palais orgueilleux, saccagez, destruisez,
 Et jusqu'au fondement ce grand Temple rasez,
 Qu'il ne soit plus de lui ni de son Dieu nouuelle,

Quant à toi Babylon, qui fiere & enragée
 Charges tes mains du sac, tes Chameaux du butin
 Que tu as faict sur nous, rien n'est de si certain
 Que tu seras vn iour comme nous saccagée.

Tout hent puisse aduenir à qui te scaura rendre
 Le mal que tu nous fais, à qui viendra payer
 Noz desolations d'un semblable loyer,

Et qui rendra ta cendre égale à nostre cendre.

Tout heur puisse aduenir à qui de ta mammelle
Dépendra tes enfans, viendra les arracher
Hors de tes bras meurtriers, & qui contre un rocher
Les froissant, mestera leur sang & leur cervelle.

S.C.



DE PROFUNDIS, &c.

PSAL. 129.

 TOI, Seigneur, s'addresse mes complain-
tes
Du plus profond de mon cœur gemissant,
Et nuit & iour mon esprit languissant
Hausse vers toy ses prières non faintes.

Escoute, ô Dieu, d'une oreille appasée
(Il en est temps) mes supplications,
Et de ta grace en mes oppressions,
La source helas! ne soit point épuisée.

Situ voulois en ta juste cholere
Pour noz pechez contre nous contestez,
Las! qui pourroit contre toy résister,
Et soustenir ton visage feuere?

Mais plein de grace & de misericorde
Toujours te trouue, ô Seigneur, qui te craint,
Et o'est pourquoil l'on chante ton Nom saint,
Et ta bonté qui pardon nous accorde.

Sus donc, mon cœur, mets en Dieu ta fiance,
 Et toy mon ame, attends toy au Seigneur;
 Car il est stable, il ne change de cœur,
 Et pour jamais maintient son alliance.

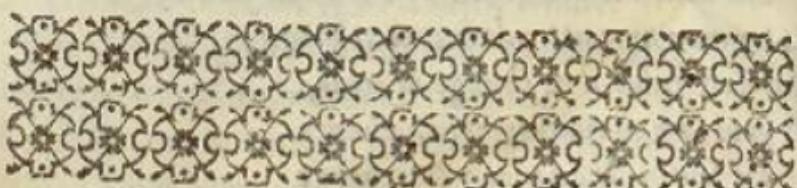
La sentinelle au matin ne regarde
 De si bon cœur le Soleil se leuant,
 Que de bon cœur mon ame s'estleuant
 Aspire à Dieu qui la sauue & la garde.

Que donc sur Dieu plein de toute clemence
 Qui craindra Dieu s'appuie hardiment,
 Au monde n'est si ferme fondement,
 Au monde n'est si certaine assurance.

C'est lui qui peut mettre en toute franchise
 Son Israël alors qu'on lui fait tort:
 C'est lui qui peut le tirer de la mort,
 Et delivrer pour jamais son Eglise.

S. C.





MEDITATION SVR LE MEMENTO.

Par M. Motin.



OVIENS toy que tu n'es que cendre
Et qu'il te faut bien tost descendre
Dans le fonds d'un sepulchre noir,
Ou la terre te doibt reprendre
Et la cendre te receuoir.

Le peril te suit à la guerre,
Dessus la mer, dessus la terre:
Le peril te suit en tous lieux,
Et tout ce que le monde enserre
Vit en peril dessous les Cieux.
La moindre sieure suruenie;
Qui dans tes veines continuë
Te viendra troubler le cerneau,
Courira tes yeux d'une nuë,
Et t'enuoira dans le tombeau.
Des hommes la maudite vie
A mille maux est asservie,
Dont le moindre est assez puissant
Pour arracher l'Ame & la vie
Hors de nostre corps languissant.

Puis apres la mort endurée

De ta despouille demourée,
Les membres seront sans chaleur,
Et ta face d'figurée,
Et tes deux lèvres sans couleur.

Des Prestres la triste cohorte,
Viendra chanter deuant ta porte,
Vn drap de morts & vn linceul,
Couriront ta charongne morte,
Prisonniere dans vn cercueil.

Les torches luyront par la Rue,
Et des tiens la troupe accourue,
Couverte d'un long habit noir,
A ton Ame mal secourue,
Payeront le dernier devoir.

Alors la prunelle offusquée,
La langue qui s'est tant moquée,
Et ta peau cendre deuientront,
Et au lieu de poudre musquée
Les vers dans ton poil se tiendront.

Tout ce qui dans terre chemine
De puanteur & de vermine,
Mille Crapaux, mille Serpens,
Iront sur ta morte poitrine,
Et dessus ton ventre rempans.

Ton Ame de nul consolée,
Qui ce-pendant sera volée;
Ou l'on iuge en dernier ressort,
Toute tremblante & desolée
Mourra de peine apres ta mort.

La main de ton Juge equitable

A ton offence detestable

Sa justice sera sentir

Vn grand abisme espoientable

S'entr'ouurira pour t'engloutir.

La dedans vn feu noir s'allume

Qui dedans l'obscurité fume

Où les coupables sont damnez,

Qui brule & iamais ne consomme

Les Ames des pauvres damnez.

La fureur trouble le courage,

Le triste desespoir l'outrage,

Lon ny voit, ny tréue, ny paix,

Pense mortel à ceste rage

Et tu ne pecheras iamais.

Pense donc que tu n'es que cendre,

et qu'il te faut bien tost descendre

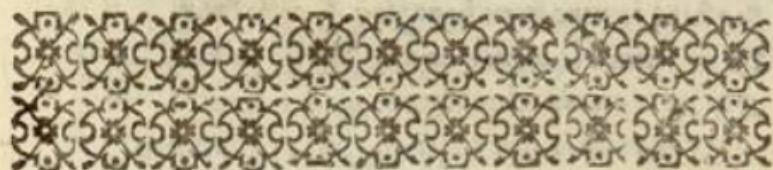
Dans le fonds d'un sepulchre noir,

Où la terre te doibt reprendre

Et la cendre te recenoir.

FIN.





SVR LE TOMBEAV DE
MONSIEVR D'INCARVILLE,
Contrerolleur general des finan-
ces de France.

TO M B E A V , leue ton front, porte le dans
les nuës,
Tu as dedans ton sein le plus beau des
thresors,
Hauise dedans le Ciel toutes tes aduenües,
Tant de viues vertus du Ciel mesmes venuës,
Ne doiuent si long temps croupir entre les morts.

Ou bien toi Ciel haultain, que le Soleil enflamme,
Estends tes larges bras dessus ce monument;
Prends son corps aussi bien que tu as pris son ame,
Celui qui fut çà bas si reluisant de flamme
Merite bien encor de luire au firmament.

Ie te saluë donc, bel Astre, dont l'Aurore
Se couronne des rais de la diuinité:
Que iamais ton beau front couchant ne decolore,
Que l'Uniuers bronchant tes rais luisent encore,
Ton merite infini viue en l'infinité.

Ne crains point les rafeurs qui portent le tonnerre,
Tu les dissiperas d'yn seul rai de tes yeux:

*Si estant comme nous bourgeois de ceste terre,
Tu as vaincu le monde en vne longue guerre,
Qui ne te cedera estant bourgeois des cieux?*

*Et ne crains point encor de perdre ta lumiere
En glouti par les feux de l'Astre nompareil,
Car t'ifiant ven çà bas vniue en ta carriere,
Il te laiira là hault ta clarté coustumiere,
Pensant que comme seul tu soy encor soleil.*

*Que ne voi- ie les rais de ta beaute divine,
O la fleur des esprits; & tes yeux immortels,
Se miran; pleins d'Amour dedans leur origine,
Afin qu'illuminé ainsi qu'on t'illumine
De traçasse mortel des faictz plus que mortels?*

*La mer seroit mon ancre, & le grand Ciel mon liure,
J'aurois vne forest de plumes dans ma main,
J'escriroi si leger que le temps las de suiuire
Cesseroit de regret & de suiuire & de viure,
Je serois d'un parfaict le parfaict escriuain.*

*O qu'est-ce que ie veux? si le cours venerable
Et la sage grandeur des faictz que tu as faictz
Surpasse tout discours & le rend moins croiable,
Si la capacite en est mesme incapable,
Mes discours pourroient-ils s'egaler à tes faictz?*

*Laissons donc le sujet d'une si belle vie,
Nous trouuerons encor vne plus belle mort,
Qui a faict que la vie à la mort porte envie,
D'un iour que la constance estonnee & rauie
Perdit toute constance admirant son effort.*

*O mort belle & heureuse en ce grand d'Incaraville,
Si la pauvre vertu ne perdoit son flambeau,
Errant de porte en porte orpheline & pupille,*

Et si la Muse, helas! & debile & sterile,
Ne gisoit avec lui en vn mesme tombeau.

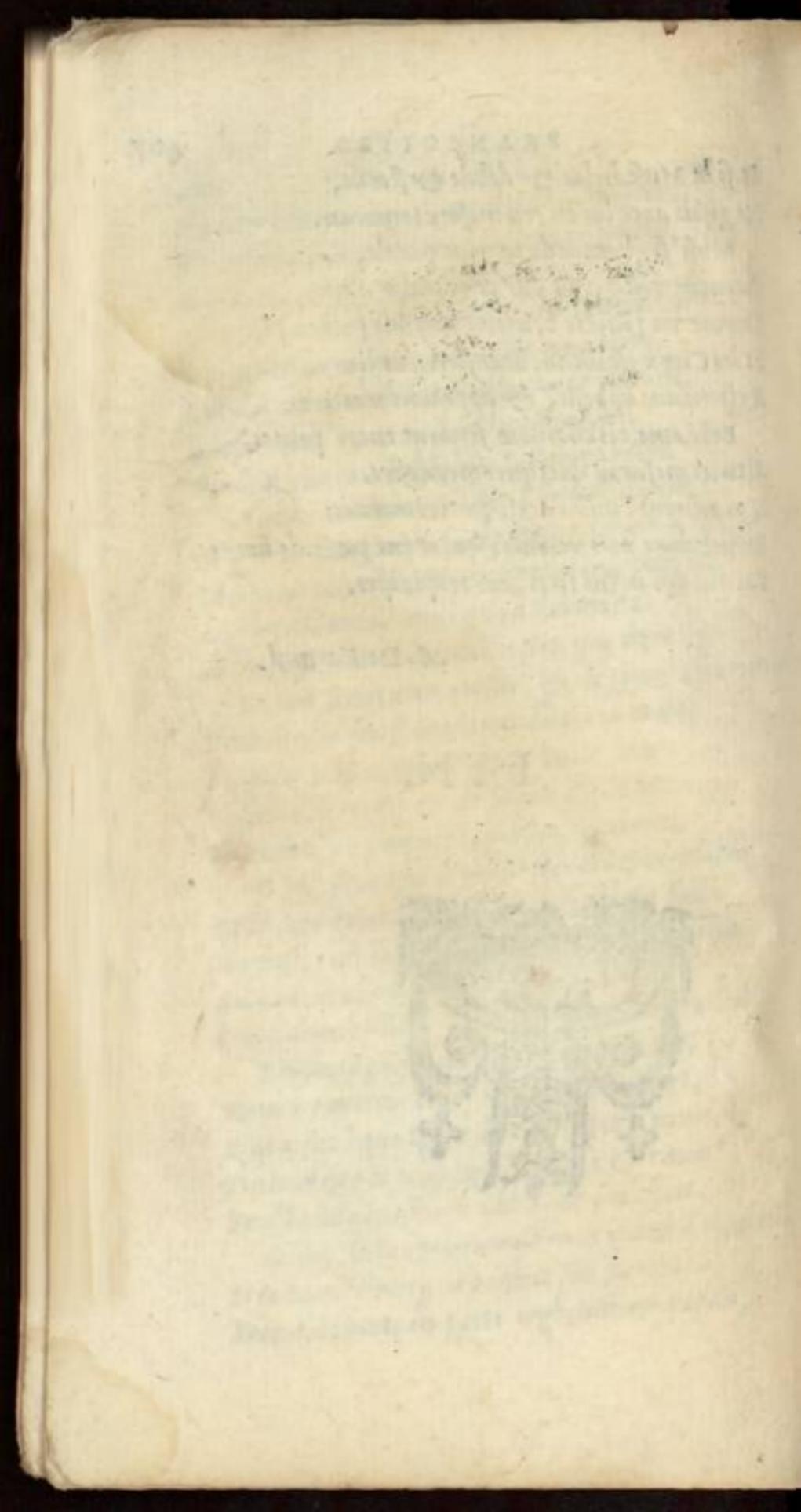
Muse, si i' heritoi de ta viue parole,
Son nom voltigeroit par ce grand Vnivers,
Comme vn fouldre bruyant porté de pole en pole:
Et les Cieux escontans branfleroient leur carolle
Respondans appellez & appellans mes vers.

Belle ame, ces chansons seroient encor' petites,
Si tu les mesurois avecques mes desirs,
Qui courrent l'infini ainsi que tes merites:
Prends donc mes volontez qui n'ont point de limites,
Tais qui de l'infini tires tous tes plaisirs.

A. De Verneil.

F I N.



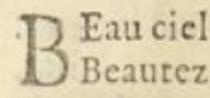



T A B L E D E S P O E S I E S
*contenues en la seconde partie des
 Muses Françoises.*

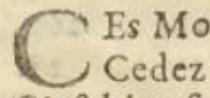
A.

	C e matin sur la pointe.	98.
	Ainsi quand Mausole.	122.
	Amour fier tyran.	96.
	A toy son cher Vlisse,	71.
	A peine ai-ie clos.	246.
	A qui me dois-ie conseiller.	188.
	Aupres des beaux yeux.	182.

B.

	B Eau ciel par qui.	21.
	Beautez qui dans le ciel.	89.
	Beaux yeux qui doucement.	117.
	Beaux yeux à qui tous.	127.
	Beauté mon cher souci.	173.
	Belle si ton amour.	57.

C.

	C Es Mores portent au visage.	27.
	Cedez enfans de Mars.	113.
	C'est bien force, ô mon.	116.
	C'est fait, i'arreste icy.	139.
	Ce sont petits amours.	190.
	Comme les pompeux.	47.
	Coulcur qui tesmoignez.	16.

T A B L E.
D.

D Emeure de mon bien. 131.
Desirs remplis de flame. 134.

E.

EN fin ce bras fatal. 9.
En fin le sort laissé. 79.
Entre tant de douces. 15.
En soupirant ie chante. 109.

F.

FAut-il donc que ie meure. 188.
Flambeaux Deloniens. 126.

H.

HA! ie meurs si prés. 171.
Helas ne pensez pas. 128.

I.

I'Ay tellement vescu. 141.
I'ay senti du malheur. 115.
Jamais l'amour d'un sot. 27.
Ie hay le vulgaire. 164.
Ie meurs de reuoir. 174.
Ie ne tesmoigne point. 119.
Ie viens de ma deffaictte. 25.

L.

LA belle Charamont. 120.
L'Amour est un beau feu. 260.
La plume monstre le courage. 28.
L'égalité de mesmes flames. 176.
L'ennuy dont mon ame. 578.
Le Pasteur Coridon. 151.
L'infortuné Liante. 142.

T A B L E.

M.

M Es yeux que cerchez-vous.	125.
Mourez mon cœur.	187.

N.

N 'Auoir en vos testes.	29.
Ne lisez pas ces vers.	III.
Nous sommes estrangers.	25.
Nous sommes la troupe.	24.
Nous sommes ces grands.	24.
<u>Non ie n'ignore plus.</u>	108.
Nuict qui dvn crespe.	129.

O.

O V que vous esleuez.	180.
P.	

P Etis yeux pleins d'amour.	104.
Plus prompt que les filles.	I.
Prenez garde Marguerite.	167.
Puis qu'il faudra bien tost.	88.

Q.

Q Vand ie voy ces monts.	158.
Quand le flambeau du monde.	184.
Quand ie voy ces beaux yeux.	103.
Que vous puis ie estrener.	13.
Que me rescruez-vous.	62.
Qui est ce guerrier.	31.

R.

R Iche honneur des Prelats.	354.
Rigoureux frein d'amour.	50.
Royné de mes pensers.	12.

T A B L E.

S.

S Ecours mes Dames.	26.
S eront donc mes pleurs.	92.
Si iamais Prince.	6.
Si nos habits.	31.
Si les efforts de Mars.	93.
Soleil qui luis.	133.
Source de guerison.	103.
Soupirs vents amoureux.	112.

V.

V Ne Nimphe guerriere.	91.
V ous qui tyrannisez	118.
V ous semblez au Soleil.	124.

S O N N E T S.

A

A Dieu rares beautez.	200.
A Admirable blancheur.	208.
A Admirant voz beaux yeux.	263.
A Amour s'en retournoit.	201.

B.

B Aron ie regrettois.	259.
B Belle ie fers vos yeux.	263.
B Belle par qui l'Amour.	207.
B Bons Dieux qui.	234.

C.

C Abalistes menteurs.	228.
C Cest œil par trop hardi.	197.
C Ce n'est pas le trespass.	243.
C Ce n'est point.	277.
C Ceux qui vont discourant.	205.

Comme

T A B L E.

Comme vn beau courfier.	270.
Cruelle respondez.	263.
D.	
D Efia Charon paſſant.	196.
D Discourant avec vous.	194.
E.	
E N courant ſur la terre.	274.
E Esprits ardants courreurs.	237.
H.	
H Elas on ne meurt.	264.
H Heureux celuy.	252.
I.	
I 'Admire deux beaux yeux.	209.
I l'admirois quelquefois.	240.
Je ſçauray reſpecter.	212.
Je couue dans mon ſein.	219.
Je chante & pleure.	241.
Je ſuis vn montgibel.	262.
Je ne ſuis plus vn homme.	269.
Je ne ſuis point ialoux.	281.
Je m'embarque ioyeux.	272.
Je dis en moy.	227.
Irez-vous à iamais.	214.
Four de meurtre & de feu.	210.
Iupin voyant vostre œil.	206.
L.	
L 'Amour qui n'est que feu.	211.
L l'amour armé de feux.	216.
La vertu ſeule.	222.
Le baifer en amour.	231.
Le desespoir eſt.	225.

S

T A B L E.

Le teinct brun est.	104
Les rais de l'Eternel.	256.
M.	
M Ais ou est ceste foy.	105.
Mars,l'Amour & la mort.	252.
Mes soupirs sont ferrez.	213.
Mon espoir prompt monté.	221.
Mon cœur hautain.	232.
N.	
N On,non ie ne croy point.	273.
Nuit piteuse aux.	235.
O.	
O Dieu qui vois.	239.
Ores que ie suis.	266.
Ostons doreſnauant.	215.
O toy qui me despars.	220.
Oſes-tu bien darder.	230.
P.	
P Eintre qui veux auoir.	218.
Pour auoir adoré.	250.
Puisse aduenir.	223.
Puis que tu veux dompter.	238.
Puissant sorcier.	271.
Q.	
Q Vand la belle Venus.	155.
Quand ie vay contemplant.	229.
Quand i'ay desfait.	265.
Quelle estoille est là bas.	156.
Qu'inferez-vous.	216.
R.	
Retraite des Amans.	193.

T A B L E

Rochers entre-coupez.	275.
S.	
S Camandre enflé.	257.
S Si mon ame est de feu.	224.
Si iamais Jupiter.	242.
Si quelque Dieu.	268.
Solitaires frayeurs.	258.
T.	
T Out ainsi puissiez-vous.	267.
T Tu auois beau gemir.	226.
V.	
V Enus tu perds ton fils.	167.
V Vn iour mon beau Soleil.	217.
Voyez ce feu sacré.	206.
Vos yeux plus prompts.	233.
Vous estes vn fleuron.	244.

M V Z A I N S.

A Lors que cent fureurs.	253.
A Auant que ce Muguet.	251.
Beau nez la colline.	241.
Belle depuis deux ans.	228.
Belle main plus blanche.	229.
Celuy qui mille fois.	263.
Comme yn Musicien.	242.
Dieu te gard mon.	270.
Enseueli tout vif.	237.
Garrotté à l'enuers.	222.
Grand Homere.	225.
Grand Tasse.	244.
Tay chanté de douleur.	278.

T A B L E.

Je disois estendu.	276.
La Parque qui.	278.
Les desdains, les rigueurs.	227.
O grand Pindare.	220.
O Petrarque diuin.	232.
Peux-tu bien.	236.
Puis que tes subtilez.	231.
Quand ie rauis.	221.
Si ie ne brusloy.	256.
Si ie n'eusse pensé.	257.
Ton parler n'a rien.	259.
Transporté ie voyoy.	219.
Tu es le rien, Fortune.	224.
Vous ne scauriez.	239.
Vn principe certain.	234.
Vn pot d'argent.	267.

EPIGRAMMES.

C Elle de qui chacun.	269.
C Comme les sept.	274.
Je hay tes flames.	271.
Iour & nuict.	276.
Quand tu me vois.	253.
Si ton chien sort.	230.
Vn blond, vn noir.	265.

QVATRAINS.

I E fus vne belette.	249.
I La belette qui gist.	249.
Vn beau poil.	267.

T A B L E.

VERS FVNEBRES.

A Vril non au Printemps.	312.
Beaux rayons plus clairs.	351.
Budos qui fut.	322.
Celuy dont les ayeux.	281.
Celle dont le beau.	322.
Ce Soleil des beautez.	326.
Ce qui estoit de plus beau.	323.
Ce n'est pas vne Muse.	348.
De funestes Cyprés.	924.
Desia le doux Printemps.	303.
Des plus ieunes destins.	328.
Doncques le clair Soleil.	314.
Helas pourquoy faut-il.	345.
La merueille des yeux.	318.
Les Muses & la mort.	351.
L'vnique fleur du monde.	319.
L'Vniuers racourcy.	323.
Lysis la fiere Parque.	282.
Mirambeau dés ieunesse.	350.
Ne grauez rien.	350.
Passant arreste toy.	324.
Passant arreste, admire.	336.
Quand Louysé eut franchy.	325.
Tout ce qui fut beau.	323.
Tombeau Icue ton front.	405.

T A B L E.

OEVVRES SAINCTES.

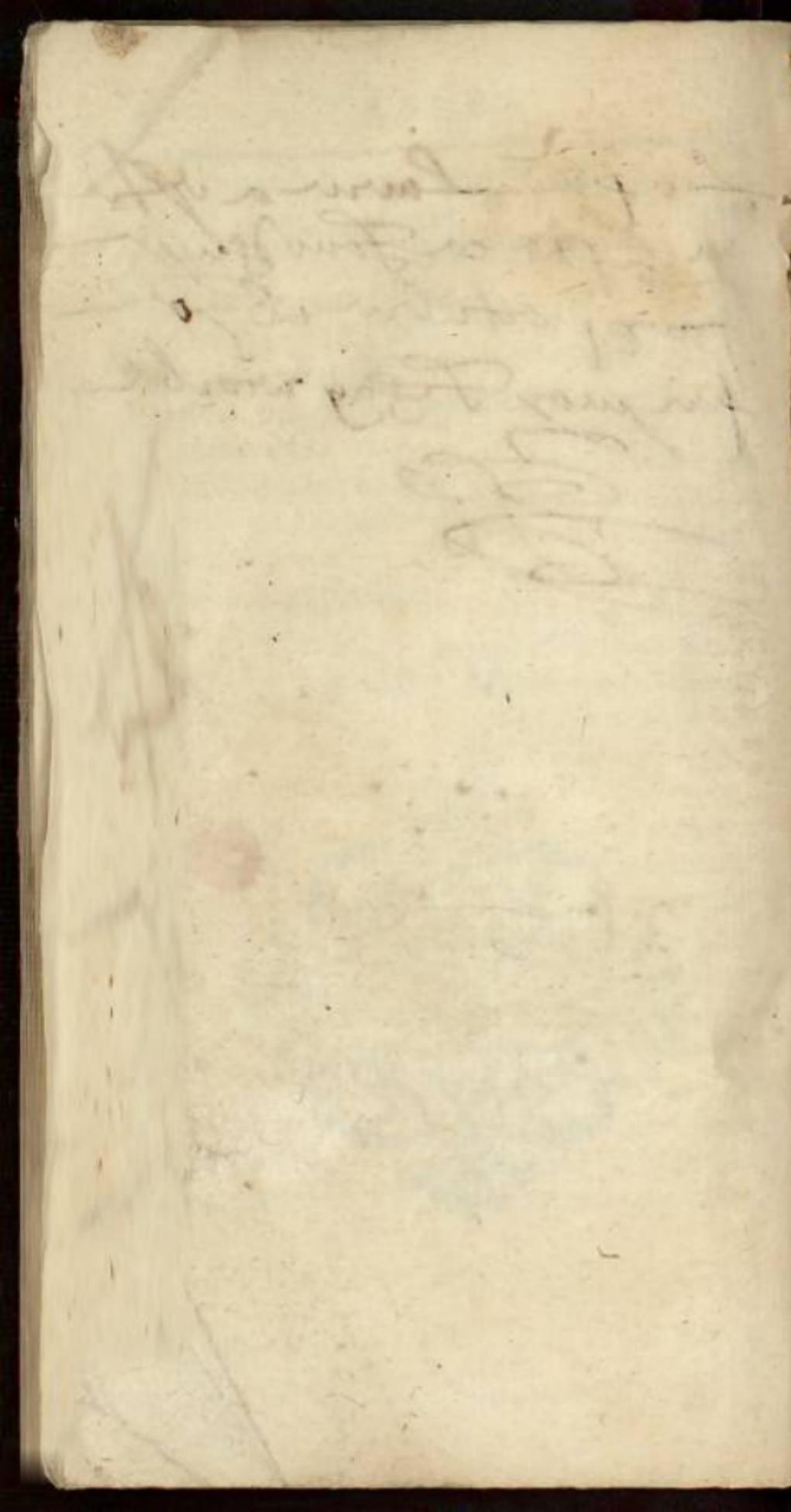
A Mans qui souspirez.	390.
A toy, Seigneur, i' addressé.	400.
Benist soit le grand Dieu.	374.
Du Ciel les portes sont.	289.
Heureux hostes du Ciel.	371.
Heureux celuy qui à tout'heure.	392.
Potentats de la terre.	393.
Quand Sion fut destruite.	398.
Seul espoir des humains.	386.
Souuien toy.	402.
Tombé à tes pieds	378.

F I N.



Luſum Lurn a yſte
a gift or fowle ſay
paſt october 1670 —
par myn Ffay woorke

LL





$$\begin{array}{r}
 & & 1 \\
 & 2 & 3 \\
 2 & 1 & 5 & 8 \\
 - & 2 & 5 & 8 \\
 \hline
 & 6 & 1 & 1 \\
 & 6 & 1 \\
 \hline
 & 0 & 0
 \end{array}$$

$$\begin{array}{r}
 & & 1 \\
 & 2 & 4 \\
 2 & 4 & 5 & 8 \\
 - & 2 & 4 \\
 \hline
 & 5 & 8 \\
 & 5 & 8 \\
 \hline
 & 0 & 0
 \end{array}$$





1850
1850
1850
1850

Permiti per me non possum credere quod
potest et potest non potest. Et potest
non potest non potest. Et potest non
potest non potest non potest. Et potest
non potest non potest non potest non
potest. Et potest non potest non potest
non potest non potest. Et potest non
potest non potest non potest non
potest non potest.



PC
Lyon